ROMANS CHOISIS.

No. 22. **60 Cents.**

LE PETIT CHOSE

PAR

ALPHONSE DAUDET

With Explanatory Notes in English
by

PROF. C. FONTAINE, B.L., LL.D.,
Director of French Instruction in the High Schools of Washington, D. C.

NEW YORK
WILLIAM R. JENKINS
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS
851 & 853 SIXTH AVENUE

BOSTON: CARL SCHOENHOF

LE

PETIT CHOSE

Histoire d'un Enfant

PAR

ALPHONSE DAUDET

WITH EXPLANATORY NOTES IN ENGLISH

BY

PROF. C. FONTAINE, B.L., LL.D.,

Director of French Instruction in the High Schools of Washington City.

WILLIAM R. JENKINS,
ÉDITEUR ET LIBRAIRE FRANÇAIS,
851-853 SIXTH AVENUE.

Boston : CARL SCHOENHOF.

Printed by the
Press of William R. Jenkins
New York.

A

MON CHER PETIT GARÇON

LÉON DAUDET

Alphonse Daudet

LE PETIT CHOSE

HISTOIRE D'UN ENFANT.

PREMIÈRE PARTIE

I

LA FABRIQUE. — MON ÎLE.

JE suis né le 13 mai 18.. dans une ville du Languédoc, où l'on trouve, comme dans toutes les villes du Midi, beaucoup de soleil, pas mal de poussière et deux ou trois monuments romains.

Mon père, M. Eyssette, qui faisait à cette époque le commerce des foulards, avait aux portes de la ville en question une grande fabrique dans un pan de laquelle il s'était taillé une habitation charmante, tout ombragée de platanes et séparée des ateliers par un vaste jardin. C'est là que je suis venu au monde et que j'ai passé les premières, les meilleures années de ma vie. Aussi ma mémoire reconnaissante

a-t-elle gardé du jardin, de la fabrique et des platanes un impérissable souvenir, et lorsque, à la ruine de mes parents, il m'a fallu me séparer de ces choses, je les ai positivement regrettées comme des êtres.

Je dois dire, pour commencer, que ma naissance ne porta pas bonheur à la maison Eyssette. La vieille Annou, notre cuisinière, m'a souvent conté, depuis, comme quoi mon père, en voyage en ce moment, reçut en même temps la nouvelle de mon apparition dans le monde et celle de la disparition d'un de ses clients de Marseille qui lui emportait plus de quarante mille francs; si bien que M. Eyssette, heureux et désolé du même coup, se demandait s'il devait pleurer pour la disparition du client de Marseille ou rire pour l'heureuse arrivée du petit Daniel.... Il fallait pleurer, mon bon monsieur Eyssette, il fallait pleurer doublement.

C'est une vérité: du jour de ma naissance, d'incroyables malheurs assaillirent mes parents par vingt endroits. D'abord nous eûmes donc le client de Marseile, puis deux fois le feu dans la même année, puis la grève des ourdisseuses, puis notre brouille avec l'oncle Baptiste, puis un procès très coûteux avec nos marchands de couleur; puis enfin, par surcroît, la Révolution de 18.., qui, de même que toutes les révolutions, commença par arrêter les affaires.

A partir de ce moment, la fabrique ne battit plus que d'une aile; petit à petit les ateliers se vidèrent; chaque semaine un métier à bas, chaque mois une table d'impression de moins. C'était pitié de voir la vie

s'en aller de notre maison comme d'un corps malade, lentement, tous les jours un peu. Une fois on n'entra plus dans les salles du second. Une autre fois, la cour du fond fut condamnée. Cela dura ainsi pendant deux ans; pendant deux ans la fabrique agonisa. Enfin un jour les ouvriers ne vinrent plus, la cloche des ateliers ne sonna pas, le puits à roue cessa de grincer, l'eau des grands bassins, dans lesquels on lavait les tissus, demeura immobile, et bientôt, dans toute la fabrique, il ne resta plus que mon père et ma mère, la vieille Annou, mon frère Jacques et moi; puis là-bas, dans le fond, pour garder les ateliers déserts, le concierge Colombe et son fils le petit Rouget.

C'était fini, nous étions ruinés.

J'avais alors six ou sept ans. Comme j'étais très-frêle et maladif, mes parents n'avaient pas voulu m'envoyer à l'école. Ma mère m'avait seulement appris à lire et à écrire, plus quelques mots d'espagnol et deux ou trois airs de guitare, à l'aide desquels on m'avait fait, dans la famille, une réputation de petit prodige. Grâce à ce système d'éducation, je ne bougeais jamais de chez nous, et je pus assister dans tous ses détails à l'agonie de la maison Eyssette. Ce spectacle, j'étais trop jeune pour comprendre sa tristesse, me laissa froid, je l'avoue: même je trouvai à notre ruine ce côté très-agréable, que je pouvais gambader à ma guise par toute la fabrique, ce qui, du temps des ouvriers, ne m'était permis que le dimanche. Je disais gravement au petit Rouget: "Maintenant, la fabrique est à moi; on me l'a don-

née pour jouer." Et le petit Rouget me croyait. Il croyait tout ce que je lui disais, ce pauvre Rouget.

A la maison, par exemple, tout le monde ne prenait pas notre débâcle aussi gaiement. Tout à coup, mon père devint terrible; c'était dans l'habitude une nature en dehors, enflammée, violente, exagérée, aimant les cris, la casse et les tonnerres; au demeurant, un très excellent homme, ayant seulement la main leste, le verbe haut et l'impérieux besoin de donner le tremblement à tout ce qui l'entourait. La mauvaise fortune, au lieu de l'abattre, l'exaspéra. Du soir au matin ce fut une colère formidable qui, ne sachant à quoi s'en prendre, s'en prenait à tout, au soleil, au mistral, à Jacques, à la vieille Annou, à la Révolution, oh! surtout à la Révolution!... A entendre mon père, vous auriez juré que cette Révolution de 18.. avait été spécialement dirigée contre nous. La vérité est qu'ayant trouvé la fabrique déjà malade, la crise commerciale qui suit toute crise politique n'avait pu lui rendre la santé. Les révolutions ont bon dos. Encore aujourd'hui, quand M. Eyssette vieilli (que Dieu me le conserve!) sent venir son accès de goutte, il s'étend péniblement sur sa chaise longue, et nous l'entendons dire avec une grimace: "Oh! ces révolutions!..."

A l'époque dont je vous parle, M. Eyssette n'avait pas la goutte, et la douleur de se voir ruiné en avait fait un homme que personne n'osait approcher. Il fallut le saigner deux fois en quinze jours. Autour de lui, chacun se taisait; on avait peur. A table, nous demandions du pain à voix basse. On ne pou-

vait pas même pleurer devant lui. Aussi, dès qu'il avait tourné les talons, ce n'était qu'un sanglot d'un bout de la maison à l'autre; ma mère, la vieille Annou, mon frère Jacques et aussi mon grand frère l'abbé, lorsqu'il venait nous voir, tout le monde s'y mettait. Ma mère, cela se conçoit, pleurait de voir son mari malheureux; l'abbé et la vieille Annou pleuraient de voir pleurer ma mère; quant à Jacques, trop jeune encore pour comprendre nos malheurs,—il avait à peine deux ans de plus que moi, —il pleurait par besoin, pour le plaisir.

Un singulier enfant que mon frère Jacques! En voilà un qui avait le don des larmes! D'aussi loin qu'il me souvienne, je le vois les yeux rouges et la joue ruisselante. Le soir, le matin, de jour, de nuit, en classe, à la maison, en promenade, il pleurait sans cesse, il pleurait partout. Quand on lui disait: "Qu'as-tu?" il répondait en sanglotant: "Je n'ai rien." Et, le plus curieux, c'est qu'il n'avait rien. Il pleurait comme on se mouche, plus souvent, voilà tout. Quelquefois notre père, exaspéré, disait à ma mère: "Cet enfant est ridicule, regarde-le!... c'est un vrai fleuve." A quoi ma mère répondait de sa voix douce: "Que veux-tu, mon ami? cela passera en grandissant; à son âge, j'étais comme lui." En attendant, Jacques grandissait; il grandissait beaucoup même, et cela ne lui passait pas. Tout au contraire, la singulière aptitude qu'avait cet étrange garçon à répandre sans raison des averses de larmes allait chaque jour en augmentant. Aussi la désolation de nos parents lui fut une bonne fortune... C'est pour

le coup qu'il s'en donna de sangloter à son aise des journées entières, sans que personne vînt lui dire: "Qu'as-tu ?"

En somme, pour Jacques comme pour moi, notre ruine avait son joli côté.

Pour ma part, j'étais très-heureux. On ne s'occupait plus de moi. J'en profitais pour jouer tout le jour avec Rouget à travers les ateliers déserts, où nos pas sonnaient comme dans une église, et les grandes cours abandonnées que l'herbe envahissait déjà. Ce jeune Rouget, fils du concierge Colombe, était un gros garçon d'une douzaine d'années, fort comme un bœuf, dévoué comme un chien, naïf comme une oie et remarquable surtout par une énorme chevelure rouge à laquelle il devait son surnom de Rouget. Seulement, je vais vous dire : Rouget, pour moi, n'était pas Rouget. Il était tour à tour mon fidèle Vendredi, une tribu de sauvage, un équipage révolté, tout ce qu'on voulait. Moi-même, en ce temps-là, je ne m'appelais pas Daniel Eyssette : j'étais cet homme singulier, vêtu de peaux de bêtes, dont on venait de me donner les aventures, master Crusoé lui-même. Douce folie ! Le soir, après souper, je relisais mon Robinson, je l'apprenais par cœur; le jour, je le jouais, je le jouais avec rage, et tout ce qui m'entourait, je l'enrôlais dans ma comédie. La fabrique n'était plus la fabrique; c'était mon île déserte — oh ! bien déserte ! Les bassins jouaient le rôle d'Océan. Le jardin faisait une forêt vierge. Il y avait dans les platanes un tas de cigales qui étaient de la pièce et qui ne le savaient pas.

Rouget, lui non plus, ne se doutait guère de l'importance de son rôle. Si on lui avait demandé ce que c'était que Robinson, on l'aurait bien embarrassé; pourtant je dois dire qu'il tenait son emploi avec la plus grande conviction, et que pour imiter les rugissements des sauvages, il n'y en avait pas comme lui. Où avait-il appris? Je l'ignore. Toujours est-il que ces grands rugissements qu'il allait chercher dans le fond de sa gorge, en agitant sa forte crinière rouge, auraient fait frémir les plus braves. Moi-même, Robinson, j'en avais quelquefois le cœur bouleversé, et j'étais obligé de lui dire à voix basse: "Pas si fort, Rouget, tu me fais peur."

Malheureusement, si Rouget imitait le cri des sauvages très-bien, il savait encore, grâce à son éducation absolument négligée, dire une foule de ces mots de la rue qui ne font pas partie du vocabulaire des enfants bien élevés. Moi, tout en jouant, j'appris à dire comme lui, et un jour, en pleine table, un formidable mot, j'avais juré peut-être, m'échappa je ne sais comment. Consternation générale! "Qui t'a appris cela? Où l'as-tu entendu?" Ce fut un événement: M. Eyssette parla tout de suite de me mettre dans une maison de correction; mon grand frère l'abbé, que je respectais beaucoup, dit qu'avant toute chose on devait m'envoyer à confesse, puisque j'avais l'âge de raison. On me conduisit à l'église. Grande affaire! Je n'en dormis pas de deux nuits; que de péchés! Il y en avait de plus d'une sorte; j'avais peut-être mis les plus petits dessus, mais c'est égal, les autres ne pouvaient pas rester à l'état

de sous-entendu, et lorsque, agenouillé dans le confessionnal de chêne, il fallut montrer le tout au curé des Récollets, je crus que je mourrais de peur et de confusion...

Ce fut fini. Je ne voulus plus jouer avec Rouget; je savais maintenant que l'esprit du mal prend tous les visages, qu'il veut nous tenter; et vous ne m'auriez pas ôté de l'idée qu'il s'était caché dans la peau de M. Rouget pour m'apprendre à blasphémer le nom de Dieu. Aussi mon premier soin, en rentrant à la fabrique, fut d'avertir Vendredi qu'il eût à rester chez lui dorénavant. Infortuné Vendredi! Cet ukase lui perça le cœur, mais il s'y conforma sans une plainte. Quelquefois je l'apercevais debout, sur la porte de la loge du côté des ateliers; il se tenait là, tristement; et lorsqu'il voyait que je le regardais, le malheureux poussait pour m'attendrir les plus effroyables rugissements, en agitant sa crinière flamboyante; mais plus il rugissait, plus je me tenais loin. Je trouvais qu'il ressemblait au fameux lion *quœrens quem devoret*, dont m'avait parlé M. le curé. Je lui criais: "Va-t'en! tu m'as fait faire mon plus grand péché, tu me fais horreur."

Rouget s'obstina à gémir et à rugir ainsi pendant quelques jours; puis, un matin, son père, fatigué de ces rugissements à domicile, l'envoya rugir en apprentissage, et je ne le revis plus. Pauvre Rouget!

Mon enthousiasme pour Robinson n'en fut pas un instant refroidi. Tout juste vers ce temps-là, l'oncle Baptiste se dégoûta subitement de son perroquet et me le donna. Ce perroquet remplaça Vendredi. Je

l'installai dans une belle cage au fond de ma résidence d'hiver; et me voilà, plus Crusoé que jamais, passant mes journées en tête-à-tête avec cet intéressant volatile et cherchant à lui faire dire: "Robinson! mon pauvre Robinson!"

Comprenez-vous cela? Ce perroquet, que l'oncle Baptiste m'avait donné pour se débarrasser de son éternel bavardage, s'obstina à ne pas parler dès qu'il fut avec moi... Pas plus "mon pauvre Robinson" qu'autre chose; jamais je n'en pus rien tirer. Malgré cela, je l'aimais beaucoup et j'en avais le plus grand soin.

Nous vivions ainsi, mon perroquet et moi, dans la plus austère solitude, lorsqu'un matin il m'arriva une chose vraiment extraordinaire. Ce jour-là, j'avais quitté ma cabane de bonne heure et je faisais, armé jusqu'aux dents, un voyage d'exploration à travers mon île... Tout à coup je vis venir de mon côté un groupe de trois ou quatre personnes qui parlaient à voix très haute et gesticulaient vivement. Juste Dieu! des hommes dans mon île! Je n'eus que le temps de me jeter derrière un bouquet de lauriers-roses, et à plat ventre, s'il vous plaît... Les hommes passèrent près de moi sans me voir... Je crus distinguer la voix du concierge Colombe, ce qui me rassura un peu; mais c'est égal! dès qu'ils furent loin, je sortis de ma cachette et je les suivis à distance pour voir tout ce que cela deviendrait...

Ces étrangers restèrent longtemps dans mon île. Ils la visitèrent d'un bout à l'autre dans tous ses détails. Je les vis entrer dans mes grottes et sonder

avec leurs cannes la profondeur de mes océans. De temps en temps ils s'arrêtaient et remuaient la tête... Toute ma crainte était qu'ils ne vinssent à découvrir mes résidences... Que serais-je devenu, grand Dieu! Heureusement, il n'en fut rien, et au bout d'une demi-heure les hommes se retirèrent sans se douter seulement que l'île était habitée. Dès qu'ils furent partis, je courus m'enfermer dans une de mes cabanes, et je passai là le reste du jour à me demander quels étaient ces hommes et ce qu'ils étaient venus faire.

Ce qu'ils étaient venus faire! hélas!... J'allais le savoir bientôt.

Le soir, à souper, M. Eyssette nous annonça solennellement que la fabrique était vendue, et que dans un mois nous partirions tous pour Lyon, où nous allions demeurer désormais.

Ce fut un coup terrible. Il me sembla que le ciel croulait. La fabrique vendue!... Eh bien!... et mon île, mes grottes, mes cabanes?...

Hélas! l'île, les grottes, les cabanes, M. Eyssette avait été obligé de tout vendre; il fallut tout quitter. Dieu! que je pleurai!...

Pendant un mois, tandis qu'à la maison on emballait les glaces et la vaisselle, je me promenais triste et seul dans ma chère fabrique. Je n'avais plus le cœur à jouer, vous pensez... oh! non!... J'allais m'asseoir dans tous les coins, et regardant les objets autour de moi, je leur parlais comme à des personnes... Je disais aux platanes: "Adieu, mes chers amis!" et aux bassins: "C'est fini, nous ne nous verrons plus." Il y avait dans le fond du jardin un

grenadier dont les belles fleurs rouges s'épanouissaient au soleil. Je lui dis en sanglotant : "Donne-moi une de tes fleurs." Il me la donna. Je la mis dans ma poitrine, en souvenir de lui. J'étais très malheureux.

Pourtant, au milieu de cette grande douleur, deux choses me faisaient sourire : d'abord, la pensée de monter sur un navire, puis la permission qu'on m'avait donnée d'emporter mon perroquet avec moi. Je me disais que Robinson avait quitté son île dans des conditions à peu près semblables... cela me donnait du courage.

Enfin, le jour du départ arriva. Notre père était déjà à Lyon depuis une semaine. Il avait pris les devants avec les gros meubles. Je partis donc en compagnie de Jacques, de ma mère et de la vieille Annou. Mon grand frère l'abbé ne partait pas, mais il nous accompagna jusqu'à la diligence de Beaucaire, et aussi le concierge Colombe nous accompagna. C'est lui qui marchait devant en poussant une énorme brouette chargée de malles. Derrière venait mon frère l'abbé, donnant le bras à ma mère.

Hélas! mon pauvre abbé, que je ne devais plus revoir!

La vieille Annou marchait ensuite, flanquée d'un gros parapluie bleu et de Jacques, qui était bien content d'aller à Lyon, mais qui sanglotait tout de même... Enfin, à la queue de la colonne venait Daniel Eyssette, portant gravement la cage du perroquet et se retournant à chaque pas du côté de sa chère fabrique.

Or, à mesure que la caravane s'éloignait, l'arbre aux grenades se haussait tant qu'il pouvait par-dessus les murs du jardin pour la voir encore une fois... Les platanes agitaient leurs branches en signe d'adieu... Daniel Eyssette, très ému, leur envoyait des baisers à tous, furtivement et du bout des doigts....

Je quittai mon île le 30 septembre 18...

II

LE RHÔNE. — MON PERROQUET. — LYON. LES BABAROTTES.

O choses de mon enfance, quelle impression vous m'avez laissée! Il me semble que c'est hier, ce voyage sur le Rhône! Je vois encore le bateau, ses passagers, son équipage; j'entends le bruit des roues et le sifflet de la machine. Le capitaine s'appelait Géniès, le maître-coq Montélimart. On n'oublie pas ces choses-là.

La traversée dura trois jours. Je passai ces trois jours sur le pont, descendant au salon juste pour manger et dormir. Le reste du temps, j'allais me mettre à la pointe extrême du navire, près de l'ancre. Il y avait là une grosse cloche qu'on sonnait en entrant dans les villes : je m'asseyais à côté de cette cloche, parmi des tas de cordes; je posais la cage du perroquet entre mes jambes et je regardais. Le Rhône était si large qu'on voyait à peine ses rives.

Moi, je l'aurais voulu encore plus large, et qu'il se fût appelé : la mer ! Le ciel riait, l'onde était verte. De grandes barques descendaient au fil de l'eau. Des mariniers, guéant le fleuve à dos de mules, passaient près de nous en chantant. Parfois, le bateau longeait quelque île bien touffue, couverte de joncs et de saules. "Oh ! une île déserte ! " me disais-je en moi-même ; et je la dévorais des yeux...

Vers la fin du troisième jour, je crus que nous allions avoir un grain. Le ciel s'était assombri subitement ; un brouillard épais dansait sur le fleuve ; à l'avant du navire on avait allumé une grosse lanterne, et, ma foi ! en présence de tous ces symptômes, je commençais à être ému... A ce moment, quelqu'un dit à côté de moi : " Voilà Lyon !" En même temps la grosse cloche se mit à sonner. C'était Lyon.

Confusément, dans le brouillard, je vis des lumières briller sur l'une et l'autre rive ; nous passâmes sous un pont, puis sous un autre. A chaque fois l'énorme tuyau de la machine se courbait en deux et crachait des torrents d'une fumée noire qui faisait tousser... Sur le bateau, c'était un remue-ménage effroyable. Les passagers cherchaient leurs malles ; les matelots juraient en roulant des tonneaux dans l'ombre. Il pleuvait...

Je me hâtai de rejoindre ma mère, mon frère Jacques et la vieille Annou, qui étaient à l'autre bout du bateau, et nous voilà tous les quatre, serrés les uns contre les autres sous le grand parapluie d'Annou, tandis que le bateau se rangeait au long des quais et que le débarquement commençait.

En vérité, si M. Eyssette n'était pas venu nous tirer de là, je crois que nous n'en serions jamais sortis. Il arriva vers nous, à tâtons, en criant : " Qui vive ! qui vive ! " A ce " Qui vive ! " bien connu, nous répondîmes : " Amis ! " tous les quatre à la fois avec un bonheur, un soulagement inexprimable... M. Eyssette nous embrassa lestement, prit mon frère d'une main, moi de l'autre, dit aux femmes : "Suivez-moi ! " et en route... Ah ! c'était un homme !...

Nous avancions avec peine ; il faisait nuit, le pont glissait. A chaque pas, on se heurtait contre des caisses... Tout à coup, du bout du navire, une voix stridente, éplorée, arriva jusqu'à nous : " Robinson ! Robinson ! " disait la voix.

" Ah ! mon Dieu ! " m'écriai-je ; et j'essayai de dégager ma main de celle de mon père ; lui, croyant que j'avais glissé, me sera plus fort.

La voix reprit, plus stridente encore et plus éplorée : " Robinson ! mon pauvre Robinson ! " Je fis un nouvel effort pour dégager ma main. " Mon perroquet, criai-je, mon perroquet ! "

" Il parle donc, maintenant ? " dit Jacques.

S'il parlait, je crois bien ; on l'entendait d'une lieue... Dans mon trouble, je l'avais oublié, là-bas, tout au bout du navire, près de l'ancre, et c'est de là qu'il m'appelait, en criant de toutes ses forces : " Robinson ! mon pauvre Robinson ! "

Malheureusement, nous étions loin ; le capitaine Géniès criait : " Dépêchons-nous ! "

" Nous viendrons le chercher demain, dit mon père ; sur les bateaux, rien ne s'égare ! " Et là-

dessus, malgré mes larmes, il m'entraîna. Pécaïre! le lendemain on l'envoya chercher et on ne le trouva pas... Jugez de mon désespoir, plus de Vendredi! plus de perroquet! Robinson n'était plus possible! Le moyen, d'ailleurs, avec la meilleure volonté du monde, de se forger une île déserte à un quatrième étage, dans une maison sale et humide, rue Lanterne?

Oh! l'horrible maison! Je la verrai toute ma vie: l'escalier était gluant; la cour ressemblait à un puits; le concierge, un cordonnier, avait son échoppe contre la pompe... C'était bien laid!

Le soir de notre arrivée, la vieille Annou, en s'installant dans sa cuisine, poussa un cri de détresse:

"Les babarottes! les babarottes!"

Nous accourûmes. Quel spectacle!... La cuisine était pleine de ces vilaines bêtes que l'Académie appelle des "Blattes"; il y en avait sur la crédence, au long des murs, dans les tiroirs, sur la cheminée, dans le buffet, partout! sans le vouloir, on en écrasait. Annou en avait déjà tué beaucoup; mais plus elle en tuait, plus il en venait. Elles arrivaient par le trou de l'évier, on boucha le trou de l'évier; mais le lendemain soir elles revinrent par un autre endroit, on ne sait d'où. Il fallut avoir un chat exprès pour s'en défaire, et toutes les nuits c'était dans la cuisine une effroyable boucherie.

Les babarottes me firent haïr Lyon dès le premier soir. Le lendemain, ce fut bien pis. Il fallait prendre des habitudes nouvelles; les heures des repas étaient changées... Les pains n'avaient pas la même

forme que chez nous. On les appelait "des couronnes". En voilà un nom!

Chez les bouchers, quand la vieille Annou demandait une *carbonade*, l'étalier lui riait au nez; il ne savait pas ce que c'était qu'une "carbonade", ce sauvage... Ah! je me suis bien ennuyé!...

Le dimanche, pour nous égayer un peu, nous allions nous promener en famille sur les quais du Rhône, avec des parapluies. Instinctivement nous nous dirigions toujours vers le midi, du côté de Perrache. "Il me semble que cela nous rapproche du pays," disait ma mère, qui languissait encore plus que moi... Ces promenades de famille étaient lugubres. M. Eyssette grondait, Jacques pleurait tout le temps, moi je me tenais toujours derrière; je ne sais pas pourquoi j'avais honte d'être dans la rue, sans doute parce qu'à mon gré nous ne pouvions y faire que pauvre figure.

Au bout d'un mois, la vieille Annou tomba malade. Les brouillards la tuaient; on dut la renvoyer dans le Midi. Cette pauvre fille, qui aimait ma mère à la passion, ne pouvait pas se décider à nous quitter. Elle suppliait qu'on la gardât, promettant de ne pas mourir. Il fallut l'embarquer de force. Arrivée dans le Midi, elle s'y maria de désespoir.

Annou partie, on ne prit pas de nouvelle bonne, ce qui me parut le comble de la misère... La femme du concierge montait faire le gros ouvrage; ma mère, au feu des fourneaux, calcinait ses belles mains blanches que j'aimais tant à embrasser; quant aux provisions, c'est Jacques qui les faisait. On lui met-

tait un grand panier sous le bras, en lui disant : “ Tu achèteras ça et ça ;” et il achetait ça et ça très bien, toujours en pleurant par exemple.

Pauvre Jacques ! Il n'était pas heureux, lui non plus; M. Eyssette, de le voir éternellement la larme à l'œil, avait fini par le prendre en une sorte de grippe et lui donnait plus que son compte de taloches... On entendait tout le jour : “ Jacques, tu es un butor ! Jacques, tu es un âne ! ” Le fait est que, lorsque notre père, toujours aigri par le chagrin, était là, le malheureux Jacques perdait tous ses moyens. Les efforts qu'il faisait pour retenir ses larmes le rendaient laid. La peur le rendait bête. Écoutez la scène de la cruche :

Un soir, au moment de se mettre à table, on s'aperçoit qu'il n'y a plus une goutte d'eau dans la maison.

“ Si vous voulez, j'irai en chercher,” dit ce bon enfant de Jacques.

Et le voilà qui prend la cruche, une grosse cruche de grès.

M. Eyssette hausse les épaules :

“ Si c'est Jacques qui y va, dit-il, la cruche est cassée, c'est sûr.

— Tu entends, Jacques, — c'est notre mère qui parle avec sa voix tranquille, — tu entends, ne la casse pas, fais bien attention.”

M. Eyssette reprend :

“ Oh ! tu as beau lui dire de ne pas la casser, il la cassera tout de même.”

Ici, la voix éplorée de Jacques :

"Mais enfin, pourquoi voulez-vous que je la casse?

— Je ne veux pas que tu la casses, je te dis que tu la casseras," répond M. Eyssette, et d'un ton qui n'admet pas de réplique.

Jacques ne réplique pas; il prend la cruche d'une main fiévreuse et sort brusquement avec l'air de dire :

"Ah! je la casserai! Eh bien! nous allons voir!"

Cinq minutes, dix minutes se passent; Jacques ne revient pas. Mme Eyssette commence à se tourmenter :

"Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!

— Parbleu! que veux-tu qu'il lui soit arrivé? dit M. Eyssette d'un ton bourru. Il a cassé la cruche et n'ose plus rentrer."

Mais tout en disant cela, — avec son air bourru, c'était le meilleur homme du monde, — il se lève et va ouvrir la porte pour voir un peu ce que Jacques est devenu. Il n'a pas loin à aller; Jacques est debout sur le palier, devant la porte, les mains vides, silencieux, pétrifié. En voyant notre père, il pâlit, et d'une voix navrante et faible, oh! si faible : "Je l'ai cassée!..." dit-il. Il l'avait cassée...

Dans les archives de la maison Eyssette, nous appelons cela : "la scène de la cruche".

Il y avait environ deux mois que nous étions à Lyon, lorsque nos parents songèrent à nos études. Mon père aurait bien voulu nous mettre au collège, mais c'était trop cher. "Si nous les envoyions dans une manécanterie? dit notre mère, il paraît que les enfants y sont si bien!" Cette idée sourit à mon

père, et comme Saint-Nizier était l'église la plus proche, on nous envoya à la manécanterie de Saint-Nizier.

C'était très amusant, la manécanterie! Au lieu de se contenter de nous bourrer la tête de grec et de latin, comme dans les autres institutions, on nous apprenait en outre à servir la messe du grand et du petit côté, à chanter les antiennes, à faire des génuflexions, et à encenser sans faire voler les charbons hors de leur foyer, ce qui est très difficile. Nous étions là pour le service de l'église. Au moins une fois par semaine, le sacristain nous disait entre deux prises et d'un air solennel: "Demain, messieurs, pas de classe du matin. Nous sommes d'enterrement."

Nous étions d'enterrement! Faut-il le dire? avec l'irréflexion de notre âge, — c'était pour nous comme l'annorce d'un jour de fête. Puis c'étaient des baptêmes, des mariages, une visite de monseigneur; quelquefois, au moment où on y pensait le moins, c'était le viatique qu'il fallait porter à un malade! Oh! le viatique! comme on était fier quand on pouvait l'accompagner... Sous un petit dais de velours rouge marchait le prêtre, portant l'hostie et les saintes huiles. Deux enfants de chœur soutenaient le dais, deux autres l'escortaient avec de gros falots dorés. Un cinquième marchait devant, en agitant une crécelle. D'ordinaire, c'étaient mes fonctions... Sur le passage du viatique, les hommes se découvraient, les femmes se signaient. Quand on passait devant un poste, la sentinelle criait: "Aux armes!" les soldats accouraient et se mettaient en rang.

— "Présentez armes! genou terre!" disait l'officier... Les fusils sonnaient, le tambour battait aux champs. J'agitais ma crécelle par trois fois, comme au *Sanctus*, et nous passions.

Nous avions vaguement conscience que nous assistions à un fait grave. Mais les incidents de la cérémonie l'emportaient dans nos jeunes esprits sur son but.

Chacun de nous avait dans une petite armoire un fourniment complet d'ecclésiastique : une soutane noire avec une longue queue, une aube, un surplis à grandes manches raides d'empois, des bas de soie noire, deux calottes, l'une en drap, l'autre en velours; des rabats bordés de petites perles blanches, tout ce qu'il fallait. C'était très amusant, la manécanterie.

Il paraît que ce costume m'allait très bien : "Il est à croquer là-dessous," disait ma mère. Malheureusement j'étais très petit, et cela me désespérait. Figurez-vous que, même en me haussant, je ne montais guère plus haut que les bas blancs de M. Caduffe, notre suisse, et puis si frêle!... Une fois, à la messe, en changeant les Évangiles de place, je tombai de tout mon long sur les marches de l'autel. Le pupitre fut brisé, le service interrompu. C'était un jour de Pentecôte. Quel scandale!... Par exemple, ce jour-là, Jacques, que ma chute avait effrayé, ne pleura pas tout seul. Je fis sa partie et nous nous en donnâmes à cœur joie. Je dois dire cependant que je fus le premier consolé : Jacques sanglotait encore que j'avais déjà pris parti de ma mésaventure. Le bon curé, au lieu de me gronder, au sortir de l'office,

avait tout fait pour me la faire oublier. Il m avait mis une boule de gomme dans la bouche et une belle image dorée et coloriée dans la main.

A part ces légers inconvénients de ma petite taille, j'étais très content de mon sort, et souvent le soir, en nous couchant, Jacques et moi nous nous disions : "Pourvu que M. Eyssette nous laisse enfants de chœur toute notre vie !" Par malheur, notre vœu n'était pas destiné à s'accomplir. Un ami de la famille, recteur d'université dans le Midi, écrivit un jour à notre père que s'il voulait une bourse d'externe au collège de Lyon pour un de ses fils, on pourrait lui en avoir une.

" Ce sera pour Daniel, dit M. Eyssette.

— Et Jacques ? dit ma mère.

— Oh ! Jacques ! je le garde avec moi. Il me sera très utile. D'ailleurs, je m'aperçois qu'il a du goût pour le commerce. Nous en ferons un négociant."

De bonne foi, je ne sais comment M. Eyssette avait pu s'apercevoir que Jacques avait du goût pour le commerce. En ce temps-là, le pauvre garçon n'avait du goût que pour les larmes, et si on l'avait consulté... Mais on ne le consulta pas, ni moi non plus.

Ce qui me frappa d'abord, à mon arrivée au collège, c'est que j'étais le seul avec une blouse. A Lyon, les fils de riches ne portent pas de blouses ; il n'y a que les enfants de la rue. Moi, j'en avais une, une petite blouse à carreaux qui datait de la fabrique. Quand j'entrai dans la classe, les élèves ricanèrent. On disait : "Tiens ! il a une blouse !" Le

professeur lui-même, il me semblait du moins, prévoyant sans doute les difficultés de vie que cette blouse me créerait, fit la grimace. Quant au maître d'étude, je ne sais pourquoi, il me prit tout de suite en aversion. Jamais il ne m'appela par mon nom ; il disait toujours : " Eh ! vous là-bas, le petit Chose ! " Je lui avais dit pourtant plus de vingt fois que je m'appelais Daniel Eys-set-te... A la fin, mes camarades me surnommèrent " le petit Chose ", et le surnom me resta... Maudite blouse !...

Ce n'était pas seulement ma blouse qui me distinguait des autres enfants. Les autres avaient de beaux cartables en cuir jaune, des encriers de buis qui sentaient bon, des cahiers cartonnés, des livres neufs avec beaucoup de notes dans le bas ; moi, mes livres étaient de vieux bouquins achetés sur les quais, moisis, fanés, sentant le rance ; les couvertures étaient toujours en lambeaux, quelquefois il manquait des pages. Jacques faisait bien de son mieux pour me les relier avec du gros carton et de la colle forte ; mais il mettait trop de colle, et cela ne sentait pas toujours bon. Il m'avait fait aussi un cartable avec une infinité de poches ; très commode, mais toujours trop de colle. Le besoin de coller et de cartonner était devenu chez Jacques une manie comme le besoin de pleurer. Il avait constamment devant le feu un tas de petits pots de colle, et, dès qu'il pouvait s'échapper du magasin un moment, il collait, reliait, cartonnait. Le reste du temps, il portait des paquets en ville, écrivait sous la dictée, allait aux provisions, — le commerce enfin.

Quant à moi, j'avais compris que, lorsqu'on s'appelle "le petit Chose", il faut travailler deux fois plus que les autres pour être leur égal, et, ma foi ! le petit Chose se mit à travailler de tout son courage.

Brave petit Chose ! Je le vois encore, en hiver, dans sa chambre, sans feu, assis à sa table de travail, les jambes enveloppées dans une couverture. Au dehors, le givre fouettait les vitres. Dans le magasin, on entendait M. Eyssette qui dictait :

"J'ai reçu votre honorée du 8 courant."

Et la voix de Jacques qui reprenait :

"J'ai reçu votre honorée du 8 courant."

De temps en temps, la porte de la chambre s'ouvrait doucement : c'était notre mère qui entrait. Elle s'approchait du petit Chose sur la pointe des pieds. Chut !...

"Tu travailles ? lui disait-elle tout bas.

— Oui, mère.

— Tu n'as pas froid ?

— Oh ! non !"

Le petit Chose mentait, il avait bien froid, au contraire.

Alors Mme Eyssette s'asseyait près de lui, avec son tricot, et restait là de longues heures, comptant ses mailles à voix basse, avec un gros soupir de temps en temps.

Pauvre Mme Eyssette ! Elle y pensait toujours à ce cher pays qu'elle n'espérait plus revoir... Hélas ! pour son malheur, pour notre malheur à tous, elle allait le revoir bientôt.

III

PRIEZ POUR LUI!

C'ÉTAIT un lundi du mois de juillet.

Ce jour-là, en sortant du collège, je m'étais laissé entraîner à faire une partie de barres, et lorsque je me décidai à rentrer à la maison, il était beaucoup plus tard que je n'aurais voulu. De la place des Terreaux à la rue Lanterne, je courus sans m'arrêter, mes livres à la ceinture, ma casquette entre les dents. Toutefois, comme j'avais une peur effroyable de mon père, je repris haleine une minute dans l'escalier, juste le temps d'inventer une histoire pour expliquer mon retard. Sur quoi, je sonnai bravement.

Ce fut M. Eyssette lui-même qui vint m'ouvrir. "Comme tu viens tard!" me dit-il. Je commençais à débiter mon mensonge en tremblant; mais le cher homme ne me laissa pas achever, et, m'attirant sur sa poitrine, il m'embrassa longuement et silencieusement.

Moi qui m'attendais pour le moins à une verte semonce, cet accueil me surprit. Ma première idée fut que nous avions le curé de Saint-Nizier à dîner; je savais par expérience qu'on ne nous grondait jamais ces jours-là. Mais, en entrant dans la salle à manger, je vis tout de suite que je m'étais trompé. Il n'y avait que deux couverts sur la table, celui de mon père et le mien.

"Et ma mère? Et Jacques? demandai-je étonné.

M. Eyssette me répondit d'une voix douce qui ne lui était pas habituelle :

"Ta mère et Jacques sont partis, Daniel; ton frère l'abbé est bien malade."

Puis, voyant que j'étais devenu tout pâle, il ajouta d'une voix plus ferme pour me rassurer :

"Quand je dis bien malade, c'est une façon de parler : on nous écrit que l'abbé était au lit; tu connais ta mère, elle a voulu partir, et je lui ai donné Jacques pour l'accompagner... En somme, ce ne sera rien!... Et maintenant, mets-toi là et mangeons; je meurs de faim."

Je m'attablai sans rien dire, mais j'avais le cœur serré et toutes les peines du monde à retenir mes larmes, en pensant que mon grand frère l'abbé était bien malade. Nous dînâmes tristement en face l'un de l'autre sans parler. M. Eyssette mangeait vite, buvait à grands coups, puis s'arrêtait subitement et songeait... Pour moi, immobile au bout de la table et comme frappé de stupeur, je me rappelais les belles histoires que l'abbé me contait lorsqu'il venait à la fabrique. Je le voyais retroussant bravement sa

soutane pour franchir les bassins. Je me souvenais aussi du jour de sa première messe, où toute la famille assistait; comme il était beau lorsqu'il se retournait vers nous, les bras ouverts, disant : *Dominus vobiscum !* d'une voix si douce que Mme Eyssette en pleurait de joie!... Maintenant, je me le figurais là-bas, couché, malade (oh! bien malade, quelque chose me le disait), et ce qui redoublait mon chagrin de le savoir ainsi, c'est une voix que j'entendais me crier du fond de mon cœur : "Peut-être que si tu avais été plus sage, Dieu accorderait à tes prières le retour de ton frère à la santé. Et il fallait rentrer tout droit! Il fallait ne pas mentir!" Et le petit Chose se désespérait en lui-même, disant : "Jamais, non! jamais je ne jouerai plus aux barres en sortant du collège."

Le repas terminé, on alluma la lampe, et la veillée commença. Sur la nappe, au milieu des débris du dessert, M. Eyssette avait posé ses gros livres de commerce et faisait ses comptes à haute voix. Finet, le vainqueur des babarottes, miaulait tristement en rôdant autour de la table... moi, j'avais ouvert la fenêtre et je m'y étais accoudé...

Il faisait nuit, l'air était lourd... On entendait les gens d'en bas rire et causer devant leurs portes, et les tambours du fort Loyasse battre dans le lointain... J'étais là depuis quelques instants, pensant à des choses tristes et regardant vaguement dans la nuit, quand un violent coup de sonnette m'arracha de ma croisée brusquement. Je regardai mon père avec effroi, et je crus voir passer sur son visage le

frisson d'angoisse et de terreur qui venait de m'envahir. Ce coup de sonnette lui avait fait peur, à lui aussi.

"On sonne ! me dit-il presque à voix basse.

— Restez, père, j'y vais." Et je m'élançai vers la porte.

Un homme était debout sur le seuil. Je l'entrevis dans l'ombre, me tendant quelque chose que j'hésitai à prendre.

"C'est une dépêche, dit-il.

— Une dépêche ! grand Dieu ! Pour quoi faire ?"

Je la pris en frissonnant, et déjà je repoussais la porte ; mais l'homme la retint avec son pied et me dit froidement :

"Il faut signer."

Il fallait signer ! Je ne savais pas : c'était la première dépêche que je recevais.

"Qui est là, Daniel ?" me cria M. Eyssette ; sa voix tremblait.

Je répondis :

"Rien ! c'est un pauvre !..." Et faisant signe à l'homme de m'attendre, je courus à ma chambre, je trempai ma plume dans l'encre à tâtons, puis je revins.

L'homme dit :

"Signez là."

Le petit Chose signa d'une main tremblante, à la lueur des lampes de l'escalier ; ensuite il ferma la porte et rentra, tenant la dépêche cachée sous sa blouse.

Oh ! oui, je te tenais cachée sous ma blouse, dé-

pêche de malheur. Je ne voulais pas que notre père te vît; car d'avance je savais que tu venais nous annoncer quelque chose de terrible, et lorsque je t'ouvris, tu ne m'appris rien de nouveau, entends-tu, dépêche! Tu ne m'appris rien que mon cœur n'eût déjà deviné.

"C'était un pauvre?" me dit mon père en me regardant.

Je répondis, sans rougir : "C'était un pauvre;" et, pour détourner ses soupçons, je repris ma place à la croisée.

J'y restai encore quelque temps, ne bougeant pas, ne parlant pas, serrant contre ma poitrine ce papier qui me brûlait.

Par moments, j'essayais de me raisonner, de me donner du courage, je me disais : "Qu'en sais-tu? c'est peut-être une bonne nouvelle. Peut-être on écrit qu'il est guéri..." Mais, au fond, je sentais bien que ce n'était pas vrai, que je me mentais à moi-même, que la dépêche ne dirait pas qu'il était guéri.

Enfin, je me décidai à passer dans ma chambre pour savoir une bonne fois à quoi m'en tenir. Je sortis de la salle à manger, lentement, sans en avoir l'air; mais quand je fus dans ma chambre, avec quelle rapidité fiévreuse j'allumai ma lampe! Et comme mes mains tremblaient en ouvrant cette dépêche de mort! Et de quelles larmes brûlantes je l'arrosai, lorsque je l'eus ouverte... Je la relus vingt fois, espérant toujours m'être trompé; mais hélas! j'eus beau la lire et la relire, et la tourner dans tous les sens : je ne pus lui faire dire autre chose que ce

qu'elle avait dit d'abord, ce que je savais bien qu'elle dirait :

"Il est mort! priez pour lui!"

Combien de temps je restai là, debout, pleurant devant cette dépêche ouverte, je l'ignore. Je me souviens seulement que les yeux me cuisaient beaucoup, et qu'avant de sortir de ma chambre je baignai mon visage longuement. Puis, je rentrai dans la salle à manger, tenant dans ma petite main crispée la dépêche trois fois maudite.

Et maintenant, qu'allais-je faire? Comment m'y prendre pour annoncer l'horrible nouvelle à mon père, et quel sentiment irréfléchi m'avait poussé à la garder pour moi seul? Un peu plus tôt, un peu plus tard, est-ce qu'il ne fallait pas qu'il sût tout. Quelle folie! Au moins, si j'étais allé droit à lui lorsque la dépêche était arrivée, nous l'aurions ouverte ensemble ; à présent tout serait dit.

Or, tandis que je me parlais à moi-même, je m'approchai de la table et je vins m'asseoir à côté de mon père, juste à côté de lui. Le pauvre père avait fermé ses livres, et, de la barbe de sa plume, s'amusait à chatouiller le museau blanc de Finet. Cela me serrait le cœur, qu'il s'amusât ainsi. Je voyais sa bonne figure, que la lampe éclairait à demi, s'animer, et comme sur le point de rire par moments, et j'avais envie de lui dire : "Oh! non, ne riez pas; ne riez pas, je vous en prie."

Alors, comme je le regardais ainsi tristement, avec ma dépêche à la main, mon père leva la tête. Nos regards se rencontrèrent, et je ne sais pas ce qu'il

vit dans le mien, mais je sais que sa figure se décomposa tout à coup, qu'un grand cri jaillit de sa poitrine, qu'il me dit d'une voix à fendre l'âme : " Il est mort, n'est-ce pas ? " que la dépêche glissa de mes doigts, que je tombai dans ses bras en sanglotant et que nous pleurâmes longuement, éperdus dans les bras l'un de l'autre, tandis qu'à nos pieds Finet jouait avec la dépêche, l'horrible dépêche de mort, cause de toutes nos larmes.

Voilà longtemps que ces choses se sont passées ; voilà longtemps qu'il dort dans la terre, mon cher abbé que j'aimais tant. Eh bien, encore aujourd'hui, quand je reçois une dépêche, je ne peux pas l'ouvrir sans un frisson de terreur. Il me semble toujours que je vais lire qu'*il est mort*, et qu'il *faut prier pour lui*.

IV

LE CAHIER ROUGE.

On trouve dans les vieux missels de naïves enluminures, où la Dame des sept douleurs est représentée ayant sur chacune de ses deux joues une grande ride profonde, cicatrice divine que l'artiste a mise là pour nous dire : "Regardez comme elle a pleuré!..." Cette ride, — la ride des larmes, — je jure que je l'ai vue sur le visage amaigri de ma mère, lorsqu'elle revint à Lyon, après avoir enterré son fils.

Pauvre mère, depuis ce jour elle ne voulut plus sourire. Ses robes furent toujours noires, son visage toujours désolé. Dans ses vêtements comme dans son cœur, elle prit le grand deuil et ne le quitta jamais... Du reste, rien de changé dans la maison Eyssette; ce fut un peu plus lugubre, voilà tout. Le curé de Saint-Nizier dit quelques messes pour le repos de l'âme de l'abbé. On tailla deux vêtements

noirs pour les enfants dans une vieille roulière de leur père, et la vie, la triste vie recommença.

Il y avait déjà quelque temps que notre cher abbé était mort, lorsqu'un soir, à l'heure de nous coucher, je fus très étonné de voir Jacques fermer notre chambre à double tour, boucher soigneusement les rainures de la porte, et cela fait, venir vers moi, le doigt sur les lèvres, d'un grand air de solennité et de mystère.

Il faut vous dire que, depuis son retour du Midi, un singulier changement s'était opéré dans les habitudes de l'ami Jacques. D'abord, ce que peu de personnes voudront croire, Jacques ne pleurait plus ou presque plus ; puis son fol amour du cartonnage lui avait à peu près passé. Les petits pots de colle allaient encore au feu de temps en temps, mais ce n'était plus avec le même entrain ; maintenant, si vous aviez besoin d'un cartable, il fallait vous mettre à genoux pour l'obtenir... Des choses incroyables ! un carton à chapeaux que notre mère avait commandé était sur le chantier depuis huit jours... A la maison, on ne s'apercevait de rien ; mais moi, je voyais bien que Jacques avait quelque chose. Plusieurs fois je l'avais surpris dans le magasin, parlant seul et faisant des gestes. La nuit, il ne dormait pas ; je l'entendais marmotter entre ses dents, puis subitement sauter à bas du lit et marcher à grands pas dans la chambre... Tout cela n'était pas naturel et me faisait peur quand j'y songeais. Il me semblait que mon Jacques allait devenir fou.

Or, ce soir-là, quand je le vis fermer à double tour

la porte de notre chambre, cette idée de folie me revint dans la tête, et j'eus un mouvement d'effroi; mon pauvre Jacques! Lui ne s'en aperçut pas, et prenant gravement une de mes mains dans les siennes:

"Daniel, me dit-il, je vais te confier quelque chose, mais il faut me jurer que tu n'en parleras jamais."

Je compris tout de suite que Jacques n'était pas fou. Je répondis sans hésiter : "Je te le jure, Jacques."

— Eh bien! tu ne sais pas?... chut!... Je fais un poème, un grand poème.

— Un poème, Jacques! tu fais un poème, toi!"

Pour toute réponse, Jacques tira de dessous sa veste un énorme cahier rouge qu'il avait cartonné lui-même et en tête duquel il avait écrit de sa plus belle main :

RELIGION! RELIGION!

Poème en douze chants

PAR EYSSETTE (JACQUES)

C'était si grand que j'en eus comme un vertige.

Comprenez-vous cela?... Jacques, mon frère Jacques, un enfant de treize ans, le Jacques des sanglots et des petits pots de colle faisait *Religion! Religion!* poème en douze chants!

Et personne ne s'en doutait! Et on continuait à l'envoyer chez les marchands d'herbes avec un panier sous le bras! Et son père lui criait plus que jamais : "Jacques, tu es un âne!...

Ah ! pauvre cher Jacques ! comme je vous aurais sauté au cou de bon cœur, si j'avais osé. Mais je n'osai pas... Songez donc ! *Religion ! Religion !* poème en douze chants !... Pourtant la vérité m'oblige à dire que ce poème en douze chants était loin d'être terminé. Je crois même qu'il n'y avait encore de fait que les quatre premiers vers du premier chant ; mais vous savez, en ces sortes d'ouvrages, la mise en train est toujours ce qu'il y a de plus difficile, et comme disait Jacques avec beaucoup de raison : " Maintenant que j'ai mes quatre premiers vers, le reste n'est rien ; ce n'est plus qu'une affaire de temps[1]."

Hélas ! ce reste qui n'était rien qu'une affaire de temps, jamais Jacques n'en put venir à bout... Que voulez-vous ? les poèmes ont leurs destinées ; il paraît que la destinée de *Religion ! Religion !* poème en douze chants, était de ne pas être en douze chants du tout. Le poète eut beau faire, il n'alla jamais plus loin que les quatre premiers vers. A la fin, le malheureux garçon, impatienté, congédia la Muse (on disait encore la Muse dans ce temps-là). Le jour même, ses sanglots le reprirent et les petits

---

1. Les voici, ces quatre vers. Les voici tels que je les ai vus, ce soir-là, moulés en belle ronde, à la première page du cahier rouge :

Religion ! Religion !
Mot sublime ! mystère !
Voix touchante et solitaire !
Compassion ! compassion !

Ne riez pas. Cela lui avait coûté beaucoup de mal.

pots de colle reparurent devant le feu... Oh! le cahier rouge, il avait sa destinée aussi, celui-là.

Jacques me dit : "Je te le donne, mets-y ce que tu voudras." Savez-vous ce que j'y mis, moi?... Mes poésies, parbleu! les poésies du petit Chose. Jacques m'avait donné son mal.

Et maintenant, si le lecteur le veut bien, pendant que le petit Chose est en train de cueillir des rimes, nous allons, d'une enjambée, franchir quatre ou cinq années de sa vie. J'ai hâte d'arriver à un certain printemps de 18.., dont la maison Eyssette n'a pas encore aujourd'hui perdu le souvenir; on a comme cela des dates dans les familles!

Du reste, ce fragment de ma vie que je passe sous silence, le lecteur ne perdra rien à ne pas le connaître. C'est toujours la même chanson, de petits plaisirs de rien, des larmes et de la misère! les affaires qui ne vont pas, des loyers en retard, des créanciers qui font des scènes, les diamants de la mère vendus, l'argenterie au mont-de-piété, les draps de lit qui ont des trous, les pantalons qui ont des pièces, des privations de toutes sortes, des humiliations de tous les jours, l'éternel "comment ferons-nous demain?" le coup de sonnette des huissiers, le concierge qui sourit quand on passe, et puis les emprunts, et puis les protêts, et puis... et puis...

Nous voilà donc en 18..

Cette année-là, le petit Chose achevait sa philosophie.

C'était, si j'ai bonne mémoire, un jeune garçon très prétentieux, se prenant tout à fait au sérieux

comme philosophe et aussi comme poète; du reste, pas plus haut qu'une botte de gendarme et sans un poil de barbe au menton.

Or, un matin que ce grand philosophe de petit Chose se disposait à aller en classe, M. Eyssette père l'appela dans le magasin, et sitôt le voir entrer, lui dit de sa voix brutale :

"Daniel, jette tes livres au feu, tu ne vas plus au collège."

Ayant dit cela, M. Eyssette père se mit à marcher à grands pas dans le magasin sans parler. Il paraissait très ému, et le petit Chose aussi, je vous assure... Après un long moment de silence, M. Eyssette père reprit la parole :

"Daniel, mon garçon, dit-il, j'ai une mauvaise nouvelle à t'apprendre... oh! bien mauvaise... Nous allons être obligés de nous séparer tous, voici pourquoi."

Ici un grand sanglot, un sanglot déchirant retentit derrière la porte du magasin entre-bâillée.

"Jacques, tu es un âne!" cria M. Eyssette sans se retourner, puis il continua :

"Quand nous sommes venus à Lyon, il y a huit ans, j'espérais, à force de travail, arriver à reconstruire notre fortune; mais le guignon s'en mêle! Je n'ai réussi qu'à nous enfoncer jusqu'au cou dans les dettes et dans la misère... A présent, c'est fini, nous sommes embourbés... Pour sortir de là, nous n'avons qu'un parti à prendre, maintenant que vous voilà grandis : vendre le peu qui nous reste et chercher chacun sa vie de son côté."

Un nouveau sanglot de l'invisible Jacques vint interrompre M. Eyssette; mais il était tellement ému lui-même qu'il ne se fâcha pas. Il fit seulement signe à Daniel de fermer la porte, et, la porte fermée, il reprit :

“Voici donc ce que j'ai décidé. Jusqu'à nouvel ordre, ta mère va s'en aller vivre dans le Midi, chez son frère, l'oncle Baptiste. Jacques restera à Lyon; il a trouvé un petit emploi au mont-de-piété. Moi, j'entre comme commis-voyageur à la Société vinicole...

“Quant à toi, mon pauvre enfant, il va falloir aussi que tu gagnes ta vie... Justement je reçois une lettre du recteur, qui te propose une place de maître d'étude : tiens! lis!”

Le petit Chose prit la lettre.

“D'après ce que je vois, dis-je tout en lisant, je n'ai pas de temps à perdre.

— Il faudrait partir demain.

— C'est bien, je partirai...”

Là-dessus, le petit Chose replia la lettre et la rendit à son père d'une main qui ne tremblait pas. C'était un grand philosophe, comme vous voyez.

A ce moment, Mme Eyssette entra dans le magasin, puis Jacques timidement derrière elle... Tous deux s'approchèrent du petit Chose et l'embrassèrent en silence; depuis la veille, ils étaient au ccurant de ce qui se passait.

“Qu'on s'occupe de sa malle! fit brusquement M. Eyssette, il part demain matin par le bateau.”

Mme Eyssette poussa un gros soupir, Jacques

esquissa un sanglot, et tout fut dit. — On commençait à être fait au malheur dans cette maison-là !

Le lendemain de ce jour mémorable, toute la famille accompagna le petit Chose au bateau. Par une coïncidence singulière, c'était le même bateau qui avait amené les Eyssette à Lyon six ans auparavant. Capitaine Géniès, maître-coq Montélimart ! Naturellement on se rappela le parapluie d'Annou, le perroquet de Robinson et quelques autres épisodes du débarquement...

Ces souvenirs égayèrent un peu ce triste départ, et amenèrent l'ombre d'un sourire sur les lèvres désolées de Mme Eyssette.

Tout à coup la cloche sonna. Il fallait partir.

Le petit Chose, s'arrachant aux étreintes de ses parents, ses seuls amis, franchit bravement la passerelle...

" Sois sérieux ! lui cria son père.

— Ne sois pas malade !" dit Mme Eyssette.

Jacques voulait parler, mais il ne put pas ; il pleurait trop.

Le petit Chose ne pleurait pas, lui. Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, c'était un grand philosophe, et positivement les philosophes ne doivent pas s'attendrir...

Et pourtant, Dieu sait s'il les aimait, ces chères créatures qu'il laissait derrière lui, dans le brouillard. Dieu sait s'il aurait donné volontiers pour elles tout son sang et toute sa chair... Mais, que voulez-vous ? la joie de quitter Lyon, le mouvement du bateau, l'ivresse du voyage, l'orgueil de se sentir

homme, — homme libre, homme fait, voyageant seul et gagnant sa vie, — tout cela grisait le petit Chose et l'empêchait de songer, autant qu'il aurait dû, aux trois êtres chéris qui sanglotaient là-bas, debout sur les quais du Rhône...

Ah ! ce n'étaient pas des philosophes, ces trois-là! D'un œil anxieux et plein de tendresse, ils suivaient la marche asthmatique du navire, et son panache de fumée n'était pas plus gros qu'une hirondelle à l'horizon, qu'ils criaient encore : " Adieu ! adieu ! " en faisant des signes.

Pendant ce temps, monsieur le philosophe se promenait de long en large sur le pont, les mains dans les poches, la tête au vent. Il sifflotait, inspectait la manœuvre, marchait des épaules comme un gros homme, se trouvait charmant. Avant qu'on fût seulement à Vienne, il avait appris au maître-coq Montélimart et à ses deux marmitons qu'il était dans l'université et qu'il y gagnait fort bien sa vie... Ces messieurs lui en firent compliment. Cela le rendit très fier.

Une fois, en se promenant d'un bout à l'autre du navire, notre philosophe heurta du pied, à l'avant, près de la grosse cloche, un paquet de cordes sur lequel, à six ans de là, Robinson Crusoé était venu s'asseoir pendant de longues heures, son perroquet entre les jambes. Ce paquet de cordes le fit beaucoup rire et un peu rougir.

" Que je devais être ridicule, pensait-il, de traîner partout avec moi cette grande cage peinte en bleu et ce perroquet fantastique ! ... "

Pauvre philosophe ! Il ne se doutait pas que pendant toute sa vie il était condamné à traîner ainsi ridiculement cette cage peinte en bleu, couleur d'illusions, et ce perroquet vert, couleur d'espérance.

Hélas ! à l'heure où j'écris ces lignes, le malheureux garçon la porte encore, sa grande cage peinte en bleu. Seulement de jour en jour l'azur des barreaux s'écaille et le perroquet vert est aux trois quarts déplumé, pécaïre !

...Le premier soin du petit Chose, en arrivant dans sa ville natale, fut de se rendre à l'académie, où logeait M. le recteur.

Ce recteur, ami de M. Eyssette père, était un grand beau vieux, alerte et sec, n'ayant rien qui sentît le pédant, ni quoi que ce fût de semblable. Il accueillit Eyssette fils avec une grande bienveillance. Toutefois, quand on l'introduisit dans son cabinet, le brave homme ne put retenir un geste de surprise.

"Ah ! mon Dieu ! dit-il, comme il est petit !"

Le fait est que le petit Chose était ridiculement petit ; et puis l'air si jeune, si mauviette !...

L'exclamation du recteur lui porta un coup terrible : "Ils ne vont pas vouloir de moi !" pensa-t-il. Et tout son corps se mit à trembler.

Heureusement, comme s'il eût deviné ce qui se passait dans cette pauvre petite cervelle, le recteur reprit : "Approche ici, mon garçon... Nous allons donc faire de toi un maître d'étude... A ton âge, avec cette taille et cette figure-là, le métier te sera plus dur qu'à un autre... Mais, enfin, puisqu'il faut

que tu gagnes ta vie, mon cher enfant, nous arrangerons cela pour le mieux... En commençant, on ne te mettra pas dans un grand collège... Je vais t'envoyer dans un collège communal, à quelques lieues d'ici, à Sarlande, en pleine montagne... Là tu feras ton apprentissage d'homme, tu t'aguerriras au métier, tu grandiras, tu prendras de la barbe, puis, le poil venu, nous verrons !"

Tout en parlant, M. le recteur écrivait au principal du collège de Sarlande pour lui présenter son protégé. La lettre terminée, il la remit au petit Chose et l'engagea à partir le jour même ; là-dessus, il lui donna encore quelques sages conseils et le congédia d'une tape amicale sur la joue en lui promettant de ne pas le perdre de vue.

Voilà mon petit Chose bien content. Quatre à quatre il dégringole l'escalier séculaire de l'académie et s'en va d'une haleine retenir sa place pour Sarlande.

La diligence ne part que dans l'après-midi ; encore quatre heures à attendre !... Le petit Chose en profite pour aller parader au soleil sur l'esplanade et se montrer à ses compatriotes. Ce premier devoir accompli, il songe à prendre quelque nourriture et se met en quête d'un cabaret à la portée de son escarcelle.... Juste en face des casernes, il en avise un propret, reluisant, avec une belle enseigne toute neuve :

Au Compagnon du tour de France.

" Voici mon affaire," se dit-il. Et, après quelques minutes d'hésitation, — c'est la première fois que le

petit Chose entre dans un restaurant, — il pousse résolûment la porte.

Le cabaret est désert pour le moment. Des murs peints à la chaux.... quelques tables de chêne.... Dans un coin, de longues cannes de compagnons, à bouts de cuivre, ornées de rubans multicolores.... Au comptoir, un gros homme qui ronfle, le nez dans un journal.

" Holà! quelqu'un!" dit le petit Chose, en frappant de son poing fermé sur les tables, comme un vieux coureur de tavernes.

Le gros homme du comptoir ne se réveille pas pour si peu; mais, du fond de l'arrière-boutique, la cabaretière accourt.... En voyant le nouveau client que le hasard lui amène, ell pousse un grand cri:

" Miséricorde! M. Daniel!"

— Annou! ma vieille Annou!" répond le petit Chose. Et les voilà dans les bras l'un de l'autre....

Eh! mon Dieu, oui! c'est Annou, la vieille Annou, anciennement bonne des Eyssette, maintenant cabaretière, mère des compagnons, mariée à Jean Peyrol, ce gros qui ronfle là-bas dans le comptoir.... Et comme elle est heureuse, si vous saviez, cette brave Annou! comme elle est heureuse de revoir M. Daniel! comme elle l'embrasse! comme elle l'étreint! comme elle l'étouffe!...

Au milieu de ces effusions, l'homme du comptoir se réveille.

Il s'étonne d'abord un peu du chaleureux accueil que sa femme est en train de faire à ce jeune inconnu; mais quand on lui apprend que ce jeune

inconnu est M. Daniel Eyssette en personne, Jean Peyrol devient rouge de plaisir et s'empresse autour de son illustre visiteur.

" Avez-vous déjeuné, monsieur Daniel?

— Ma foi non, mon bon Peyrol.... c'est précisément ce qui m'a fait entrer ici."

Justice divine!... M. Daniel n'a pas déjeuné!... Vite, vite. La vieille Annou court à sa cuisine; Jean Peyrol se précipite à la cave, — une fière cave, au dire des compagnons.

En un tour de main le couvert est mis, la table parée. Le petit Chose n'a qu'à s'asseoir et à fonctionner.... A sa gauche, Annou lui taille des mouillettes pour ses œufs, des œufs du matin, blancs, crémeux, duvetés.... A sa droite, Jean Peyrol lui verse un vieux château-neuf-des-papes, qui semble une poignée de rubis jetée au fond de son verre.... Le petit Chose est très heureux. Il boit sec comme s'il en avait l'habitude, mange comme quatre, et trouve encore moyen de raconter, entre deux coups de dent, qu'il vient d'entrer dans l'Université, ce qui le met à même de gagner honorablement sa vie. Il faut voir de quel air il dit cela : *gagner honorablement sa vie!* — La vieille Annou s'en pâme d'admiration.

L'enthousiasme de Jean Peyrol est moins vif. Il trouve tout simple que M. Daniel gagne sa vie! puisqu'il est en état de la gagner. A l'âge de M. Daniel, lui, Jean Peyrol, courait le monde depuis déjà quatre ou cinq ans et ne coûtait plus un liard à la maison, au contraire.... Oui-dà! à l'âge de M. Daniel, il y avait belle heure que Jean Peyrol était un homme!...

Bien entendu, le digne cabaretier garde ces réflexions pour lui seul. Oser comparer Jean Peyrol à Daniel Eyssette!... Annou ne le souffrirait pas.

En attendant, le petit Chose va son train. Il parle, il boit, il mange, il s'anime; ses yeux brillent, sa joue s'allume.... Holà! maître Peyrol, qu'on aille chercher des verres; le petit Chose veut trinquer.... Jean Peyrol apporte les verres, et on trinque.... d'abord à Mme Eyssette, ensuite à M. Eyssette, puis à Jacques, à Daniel, à la vieille Annou, au mari d'Annou, à l'Université.... au perroquet! à quoi encore?...

Deux heures se passent ainsi en libations et en bavardages. On cause du passé couleur de deuil, de l'avenir couleur de rose. On se rappelle la fabrique, Lyon, la rue Lanterne, ce pauvre abbé qu'on aimait tant....

Tout à coup le petit Chose se lève pour partir....

" Déjà ! " dit tristement la vieille Annou.

Le petit Chose s'excuse; il a quelqu'un de la ville à voir avant de s'en aller, une visite très importante... Quel dommage! on était si bien!... On avait tant de choses à se raconter encore!... Enfin, puisqu'il le faut, puisque M. Daniel a quelqu'un de la ville à voir, ses amis du *Tour de France* ne veulent pas le retenir plus longtemps.... " Bon voyage, monsieur Daniel! Dieu vous conduise, notre cher maître! " Et jusqu'au milieu de la rue, Jean Peyrol et sa femme l'accompagnent de leurs bénédictions.

Or, savez-vous quel est ce quelqu'un de la ville que le petit Chose veut voir avant de partir?...

C'est la fabrique, cette fabrique qu'il aimait tant et qu'il a tant pleurée!... c'est le jardin, les ateliers, les grands platanes, les lauriers-roses, le grand grenadier à fleurs rouges, tous les amis de son enfance, toutes ses joies du premier jour.... Que voulez-vous? Le cœur de l'homme a de ces faiblesse; il aime ce qu'il peut, même du bois, même des pierres, même une fabrique. D'ailleurs l'histoire est là pour vous dire que le vieux Robinson, de retour en Angleterre, reprit la mer, et fit je ne sais combien de lieues pour revoir son île déserte.

Il n'est donc pas étonnant que, pour revoir la sienne, le petit Chose fasse quelques pas.

Déjà les grands platanes, dont la tête empanachée regarde par-dessus les maisons, ont, les premiers, reconnu leur ancien ami qui vient vers eux à toutes jambes. De loin ils lui font signe et se penchent les uns vers les autres, comme pour se dire: Voilà Daniel Eyssette! Daniel Eyssette est de retour!

Et lui se dépêche, se dépêche; mais, arrivé devant la fabrique, il s'arrête stupéfait....

De grandes murailles grises sans un bout de laurier-rose ou de grenadier qui dépasse.... Plus de fenêtres, des lucarnes; plus d'ateliers, une chapelle. Au-dessus de la porte, une grosse croix de grès rouge avec un peu de latin autour!...

O douleur! la fabrique n'est plus fabrique; c'est un couvent de carmélites où les hommes n'entrent jamais. Ce n'est pas toujours tout profit d'être un homme.

V

GAGNE TA VIE. — LES PETITS.

SARLANDE est une petite ville des Cévennes, bâtie au fond d'une étroite vallée que la montagne enserre de partout comme un grand mur. Quand le soleil y donne, c'est une fournaise; quand la tramontane souffle, une glacière.

Le soir de mon arrivée, la tramontane faisait rage depuis le matin, et, quoiqu'on fût au printemps, le petit Chose, perché sur le haut de la diligence, sentit, en entrant dans la ville, le froid le saisir jusqu'au cœur.

Les rues étaient noires et désertes... Sur la place d'armes, quelques personnes attendaient la voiture, en se promenant de long en large devant le bureau mal éclairé.

A peine descendu de mon impériale, je me fis conduire au collège, sans perdre une minute. J'avais hâte d'entrer en fonctions.

Le collège n'était pas loin de la place; après m'a-

voir fait traverser deux ou trois larges rues silencieuses, l'homme qui portait ma malle s'arrêta devant une grande maison, où tout semblait mort depuis des années.

"C'est ici," dit-il, en soulevant l'énorme marteau de la porte...

Le marteau retomba lourdement, lourdement... La porte s'ouvrit d'elle-même... Nous entrâmes.

J'attendis un moment sous le porche, dans l'ombre. L'homme posa ma malle par terre, je le payai, et il s'en alla bien vite... Derrière lui, l'énorme porte se referma lourdement, lourdement... Bientôt après, un portier somnolent, tenant à la main une grosse lanterne, s'approcha de moi.

"Vous êtes sans doute un nouveau?" me dit-il d'un ton endormi.

Il me prenait pour un élève... Je répondis en me redressant :

"Je ne suis pas un élève du tout, je viens ici comme maître d'étude; conduisez-moi chez le principal..."

Le portier parut surpris; il souleva un peu sa casquette et m'engagea à entrer une minute dans sa loge. Pour le quart d'heure, M. le principal était à l'église avec les enfants. On me mènerait chez lui dès que la prière du soir serait terminée.

Dans la loge, on achevait de souper. Un grand beau gaillard à moustaches blondes dégustait un verre d'eau-de-vie aux côtés d'une petite femme maigre, souffreteuse, jaune comme un coing et emmitoufflée jusqu'aux oreilles dans un châle fâné.

"Qu'est-ce donc, monsieur Cassagne? demanda l'homme aux moustaches.

— C'est le nouveau maître d'étude, répondit le concierge en me désignant... Monsieur est si petit que je l'avais pris d'abord pour un élève.

— Le fait est, dit l'homme aux moustaches en me regardant par-dessus son verre, que nous avons ici des élèves beaucoup plus grands et même plus âgés que monsieur... Veillon l'aîné, par exemple.

— Et Crouzat, ajouta le concierge.

— Et Soubeyrol..." fit la femme.

Là-dessus ils se mirent à parler entre eux à voix basse, le nez dans leur vilaine eau-de-vie et me dévisageant du coin de l'œil... Au dehors, on entendait la tramontane qui ronflait et les voix criardes des élèves récitant les litanies à la chapelle.

Tout à coup une cloche sonna; un grand bruit de pas se fit dans les vestibules.

"La prière est finie, me dit M. Cassagne, en se levant; montons chez le principal."

Il prit sa lanterne, et je le suivis.

Le collège me sembla immense... D'interminables corridors, de grands porches, de larges escaliers avec des rampes en fer ouvragé... tout cela vieux, noir, enfumé... Le portier m'apprit qu'avant 89 la maison était une école de marine, et qu'elle avait compté jusqu'à huit cents élèves, tous de la plus grande noblesse.

Comme il achevait de me donner ces précieux renseignements, nous arrivions devant le cabinet du principal... M. Cassagne poussa doucement une

double porte matelassée et frappa deux fois contre la boiserie.

Une voix répondit . " Entrez ! Nous entrâmes.

C'était un cabinet de travail, très vaste, à tapisserie verte. Tout au fond, devant une longue table, le principal écrivait à la lueur pâle d'une lampe dont l'abat-jour était complètement baissé.

" Monsieur le principal, dit le portier en me poussant devant lui, voici le nouveau maître qui vient pour remplacer M. Serrières.

— C'est bien," fit le principal sans se déranger.

Le portier s'inclina et sortit. Je restai au milieu de la pièce, tortillant mon chapeau entre mes doigts.

Quand il eut fini d'écrire, le principal se tourna vers moi, et je pus examiner sa petite face pâlotte et sèche, éclairée par des yeux froids, sans couleur. Lui, de son côté, releva, pour mieux me voir, l'abat-jour de la lampe et accrocha un lorgnon à son nez.

" Mais c'est un enfant ! s'écria-t-il en bondissant sur son fauteuil. Que veut-on que je fasse d'un enfant ? "

Pour le coup, le petit Chose eut une peur terrible ; il se voyait déjà dans la rue, sans ressources.. Il eut à peine la force de balbutier deux ou trois mots et de remettre au principal la lettre d'introduction qu'il avait pour lui.

Le principal prit la lettre, la lut, la relut, la plia, la déplia, la relut encore, puis il finit par me dire que, grâce à la recommandation toute particulière du recteur et à l'honorabilité de ma famille, il consentait à me prendre chez lui, bien que ma grande jeunesse lui

fit peur. Il entama ensuite de longues instructions sur la gravité de mes nouveaux devoirs; mais je ne l'écoutais plus. Pour moi, l'essentiel était qu'on ne me renvoyât pas... On ne me renvoyait pas; j'étais heureux, follement heureux. J'aurais voulu que M. le principal eût mille mains et les lui embrasser toutes.

Un formidable bruit de ferraille m'arrêta dans mes effusions. Je me retournai vivement et me trouvai en face d'un long personnage, à favoris rouges, qui venait d'entrer dans le cabinet sans qu'on l'eût entendu; c'était le surveillant général.

La tête penchée sur l'épaule, il me regardait avec le plus doux des sourires, en secouant un trousseau de clefs de toutes les dimensions, suspendu à son index. Le sourire m'aurait prévenu en sa faveur, mais les clefs grinçaient avec un bruit terrible — frinc! frinc! frinc! — qui me fit peur.

"Monsieur Viot, dit le principal, voici le remplaçant de M. Serrières qui nous arrive."

M. Viot s'inclina et me sourit le plus doucement du monde. Ses clefs, au contraire, s'agitèrent d'un air ironique et méchant, comme pour dire: "Ce petit homme-là remplacer M. Serrières, allons donc! allons donc!"

Le principal comprit aussi bien que moi ce que les clefs venaient de dire, et il ajouta avec un soupir: "Je sais qu'en perdant M. Serrières, nous faisons une perte presque irréparable (ici les clefs poussèrent un véritable sanglot...); mais je suis sûr que si M. Viot veut bien prendre le nouveau maître sous sa tutelle spéciale et lui inculquer ses pré-

cieuses idées sur l'enseignement, — l'ordre et la discipline de la maison n'auront pas trop à souffrir du départ de M. Serrières."

Toujours souriant et doux, M. Viot répondit que sa bienveillance m'était acquise et qu'il m'aiderait volontiers de ses conseils; mais les clefs n'étaient pas bienveillantes, elles. Il fallait les entendre s'agiter et grincer avec frénésie : "Si tu bouges, petit drôle, gare à toi!"

"Monsieur Eyssette, conclut le principal, vous pouvez vous retirer. Pour ce soir encore, il faudra que vous couchiez à l'hôtel... Soyez ici demain à huit heures... Allez..."

Et il me congédia d'un geste digne.

M. Viot, plus souriant et plus doux que jamais, m'accompagna jusqu'à la porte; mais, avant de me quitter, il me glissa dans la main un petit cahier.

"C'est le règlement de la maison, me dit-il. Lisez et méditez..."

Puis il ouvrit la porte et la referma sur moi, en agitant ses clefs d'une façon... frinc! frinc! frinc!

Ces messieurs avaient oublié de m'éclairer... J'errai un moment parmi les grands corridors tout noirs, tâtant les murs pour essayer de retrouver mon chemin. De loin en loin, un peu de lune entrait par le grillage d'une fenêtre haute et m'aidait à m'orienter. Tout à coup, dans la nuit des galeries, un point lumineux brilla, venant à ma rencontre... Je fis encore quelques pas; la lumière grandit, s'approcha de moi, passa à mes côtés, s'éloigna, dispa-

rut. Ce fut comme une vision, mais, si rapide qu'elle eût été, je pus en saisir les moindres détails.

Figurez-vous deux ombres... Celle d'une vieille femme, ridée, ratatinée, pliée en deux, avec d'énormes lunettes qui lui cachaient la moitié du visage; l'autre, celle d'une enfant de douze à treize ans, svelte, un peu grêle, comme il convenait à son âge et à tous les fantômes, mais ayant — ce que les fantômes n'ont pas en général — une paire d'yeux noirs, très grands, et si noirs, si noirs... La vieille tenait à la main une petite lampe de cuivre; les yeux noirs, eux, ne portaient rien... Les deux ombres passèrent près de moi, rapides, silencieuses, sans me voir, et depuis longtemps elles avaient disparu que j'étais encore debout, à la même place.

Je repris ma route à tâtons, mais le cœur me battait bien fort, et j'avais toujours devant moi, dans l'ombre, l'horrible fée en lunettes marchant à côté des yeux noirs...

Il s'agissait cependant de découvrir un gîte pour la nuit; ce n'était pas une mince affaire. Heureusement, l'homme aux moustaches, que je trouvai fumant sa pipe devant la loge du portier, se mit tout de suite à ma disposition et me proposa de me conduire dans un bon petit hôtel point trop cher, où je serais servi comme un prince. Vous pensez si j'acceptai de bon cœur...

Cet homme à moustaches avait l'air très bon enfant; chemin faisant, j'appris qu'il s'appelait Roger, qu'il était professeur de danse, d'équitation, d'escrime et de gymnastique au collège de Sarlande, et

qu'il avait servi longtemps dans les chasseurs d'Afrique. Ceci acheva de me le rendre sympathique. Les enfants sont toujours portés à aimer les soldats. Nous nous séparâmes à la porte de l'hôtel avec force poignées de mains, et la promesse formelle de devenir une paire d'amis.

Et maintenant, lecteur, un aveu me reste à te faire.

Quand le petit Chose se trouva seul dans cette chambre froide, devant ce lit d'auberge inconnu et banal, loin de ceux qu'il aimait, son cœur éclata, et ce grand philosophe pleura comme un enfant. La vie l'épouvantait à présent; il se sentait faible et désarmé devant elle, et il pleurait, il pleurait.... Tout à coup, au milieu de ses larmes, l'image des siens passa devant ses yeux; il vit la maison déserte, la famille dispersée, la mère ici, le père là-bas.... Plus de toit! plus de foyer! Et alors, oubliant sa propre détresse pour ne songer qu'à la misère commune, le petit Chose prit une grande et belle résolution: celle de reconstituer la maison Eyssette et de reconstruire le foyer à lui tout seul. Puis, fier d'avoir trouvé ce noble but à sa vie, il essuya ces larmes indignes d'un reconstructeur de foyer, et sans perdre une minute, entama la lecture du règlement de M. Viot, pour se mettre au courant de ses nouveaux devoirs.

Ce règlement, recopié avec amour de la propre main de M. Viot, son auteur, était un véritable traité, divisé méthodiquement en trois parties:

1° Devoirs du maître d'étude envers ses supérieurs;

2° Devoirs du maître d'étude envers ses collègues;

3° Devoirs du maître d'étude envers les élèves.

Tous les cas y étaient prévus, depuis le carreau brisé jusqu'aux deux mains qui se lèvent en même temps à l'étude; tous les détails de la vie des maîtres y étaient consignés, depuis le chiffre de leurs appointements jusqu'à la demi-bouteille de vin à laquelle ils avaient droit à chaque repas.

Le règlement se terminait par une belle pièce d'éloquence, un discours sur l'utilité du règlement lui-même; mais, malgré son respect pour l'œuvre de M. Viot, le petit Chose n'eut pas la force d'aller jusqu'au bout, et—juste au plus beau passage du discours—il s'endormit....

Cette nuit-là, je dormis mal. Mille rêves fantastiques troublèrent mon sommeil.... Tantôt c'étaient les terribles clefs de M. Viot que je croyais entendre, frinc! frinc! frinc! ou bien la fée aux lunettes qui venait s'asseoir à mon chevet et me réveillait en sursaut; d'autres fois aussi les yeux noirs—oh! comme ils étaient noirs ces yeux d'enfant!—s'installaient au pied de mon lit, me regardant d'un air compatissant.

Le lendemain, à huit heures, j'arrivai au collége. M. Viot, debout sur la porte, son trousseau de clefs à la main, surveillait l'entrée des externes. Il m'accueillit avec son plus doux sourire.

"Attendez sous le porche, me dit-il; quand les élèves seront rentrés, je vous présenterai à vos collègues."

J'attendis sous le porche, me promenant de long en large, saluant jusqu'à terre MM. les professeurs qui accouraient essoufflés. Un seul de ces messieurs

me rendit mon salut ; c'était un prêtre, le professeur de philosophie, " un original ", me dit M. Viot.... Je l'aimai tout de suite, cet original là.

La cloche sonna. Les classes se remplirent.... Quatre ou cinq grands jeunes hommes de vingt-cinq à trente ans arrivèrent sous le porche en courant et s'arrêtèrent interdits à l'aspect de M. Viot.

" Messieurs, leur dit le surveillant général en me désignant, voici M. Daniel Eyssette, votre nouveau collègue."

Ayant dit, il fit une longue révérence et se retira, toujours souriant, toujours la tête sur l'épaule, et toujours agitant les horribles clefs.

Mes collègues et moi nous nous regardâmes un moment en silence.

Le plus grand et le plus gros d'entre eux prit le premier la parole, c'était M. Serrières, le fameux M. Serrières, que j'allais remplacer.

" Parbleu ! s'écria-t-il d'un ton joyeux, c'est bien le cas de dire que les maîtres se suivent, mais ne se ressemblent pas."

Ceci était une allusion à la prodigieuse différence de taille qui existait entre nous. On en rit beaucoup, beaucoup, moi le premier ; mais je vous assure qu'à ce moment-là le petit Chose aurait donné bien des choses, s'il avait eu quelque chose à donner, pour avoir seulement quelques pouces de plus.

" Ça ne fait rien, ajouta le gros Serrières en me tendant la main ; quoiqu'on ne soit pas bâti pour passer sous la même toise, on peut suffire à la même œuvre."

Et prenant sans plus de façon mon bras sous le sien : “Vous avez une heure à vous, venez avec nous, mon jeune monsieur. J'offre un punch d'adieu à tous vos futurs collègues, et je veux que vous en soyez, cela vous aidera à faire connaissance avec eux.”

Le café Barbette, où mes nouveaux collègues me menèrent, était situé sur la place d'Armes. Les sous-officiers de la garnison le fréquentaient, et ce qui frappait en y entrant, c'était la quantité de shakos et de ceinturons pendus aux patères....

Ce jour-là, le départ de Serrières et son punch d'adieu avaient attiré le ban et l'arrière-ban des habitués.... Les sous-officiers auxquels Serrières me présenta en arrivant m'accueillirent avec beaucoup de cordialité. A dire vrai pourtant, l'arrivée du petit Chose ne fit pas grande sensation, et je fus bien vite oublié, dans le coin de la salle où je m'étais réfugié timidement.... Pendant que les verres se remplissaient, le gros Serrières vint s'asseoir à côté de moi.

“Collègue, me dit-il, vous êtes bien tombé en venant à Sarlande pour votre début. Vous allez avoir l'étude des petits, des gamins qu'on mène à la baguette. Il faut voir comme je les ai dressés ! Le principal n'est pas méchant ; les collègues sont de bons garçons : il n'y a que la vieille et le père Viot.

— Quelle vieille ? demandai-je en tressaillant.

— Oh ! vous la connaîtrez bientôt ! A toute heure du jour et de la nuit on la rencontre rôdant par le collège, avec une énorme paire de lunettes... C'est une tante du principal, et elle remplit ici les fonc-

tions d'économe. Si nous ne mourons pas tous de faim, ce n'est pas tout à fait sa faute."

Au signalement que me donnait Serrières, j'avais reconnu la fée aux lunettes.

Les verres se remplirent. Le punch circula. C'était le premier verre de punch que j'eusse bu de ma vie.

Peu à peu, le petit Chose se sentit moins timide. Il avait quitté son encoignure et osa se promener par le café, de l'air de quelqu'un qui n'est pas étonné d'être où il est.

Dieu sait s'il l'était pourtant. Dieu sait aussi ce qu'il raconta, ce vaniteux petit Chose, pour que MM. les sous-officiers devinssent sitôt ses amis : il appartenait à une famille riche ; il s'était fait maître d'étude pour achever son éducation et se préparer de hautes destinées dans l'enseignement ; il ne pensait pas rester longtemps dans ce petit collège de province... Vous comprenez, avec une famille riche !...

Ah ! si ceux de Lyon avaient pu l'entendre à ce moment-là !

Qu'ajouta-t-il encore, ce malheureux petit Chose, à qui la vue de son verre de punch avait suffi pour lui monter la tête ? je n'en sais rien. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'au moment de partir, Roger, le maître d'armes, mon ami de la veille se leva et porta un toast à Daniel Eyssette. Vous pensez si le petit Chose fut fier !

Le toast à Daniel Eyssette donna le signal du départ. Il était dix heures moins le quart, c'est-à-dire l'heure de retourner au collège.

L'homme aux clefs nous attendait à la porte.

"Monsieur Serrières, dit-il à mon gros collègue, que le punch d'adieu faisait trébucher, vous allez pour la dernière fois conduire vos élèves à l'étude ; dès qu'ils seront entrés, M. le principal et moi nous viendrons installer le nouveau maître."

En effet quelques minutes après, le principal, M. Viot et le nouveau maître faisaient leur entrée solennelle à l'étude.

Tout le monde se leva.

Le principal me présenta, en très bons termes, aux élèves ; son petit discours fut plein de dignité ; puis il se retira, suivi du gros Serrières. M. Viot resta le dernier. Il ne prononça pas de discours, mais ses clefs, frinc ! frinc ! frinc ! parlèrent pour lui d'une façon si terrible, frinc ! frinc ! frinc ! si menaçante, que toutes les têtes se cachèrent sous les couvercles des pupitres et que le nouveau maître lui-même n'était pas rassuré.

Aussitôt que les terribles clefs furent dehors, un tas de figures malicieuses sortirent de derrière les pupitres ; toutes les barbes de plumes se portèrent aux lèvres, tous ces petits yeux, brillants, moqueurs, effarés se fixèrent sur moi, tandis qu'un long chuchotement courait de table en table.

Un peu troublé, je gravis lentement les degrés de ma chaire ; j'essayai de promener un regard ferme autour de moi, puis, enflant ma voix, je criai entre deux grands coups secs frappés sur la table :

"Travaillons, messieurs, travaillons !"

C'est ainsi que le petit Chose commença sa première étude.

Ceux-là n'étaient pas méchants ; c'étaient les autres. Ceux-là ne me firent jamais de mal, et moi je les aimais bien, parce qu'on lisait encore leur âme naïve dans leurs yeux.

Je ne les punissais jamais. A quoi bon ? Est-ce qu'on punit les oiseaux ?... Quand ils pépiaient trop haut, je n'avais qu'à crier : "Silence !" Aussitôt ma volière se taisait, — au moins pour cinq minutes.

Le plus âgé de l'étude avait onze ans. Onze ans, je vous demande ! Et le gros Serrières qui se vantait de les mener à la baguette !...

Moi, je ne les menai pas à la baguette. J'essayai d'être toujours bon, voilà tout.

Quelquefois, quand ils avaient été bien sages, je leur racontais une histoire... Une histoire !... Quel bonheur ! Vite, vite, on pliait les cahiers, on fermait les livres ; encriers, règles, porte-plumes, on jetait tout pêle-mêle au fond des pupitres, puis, les bras croisés sur la table, on ouvrait de grands yeux et on écoutait. J'avais composé à leur intention cinq ou six petits contes fantastiques : *les Débuts d'une cigale*, *les Infortunes de Jean Lapin*, etc. Alors, comme aujourd'hui, le bonhomme Lafontaine était mon saint de prédilection dans le calendrier littéraire, et mes romans ne faisaient que commenter ses fables ; seulement j'y mêlais un peu de ma propre histoire. Il y avait toujours un pauvre grillon obligé de gagner sa vie comme le petit Chose, des bêtes à bon Dieu qui cartonnaient en sanglotant, comme Eyssette (Jac-

ques). Cela amusait beaucoup mes petits, et moi aussi cela m'amusait beaucoup. Malheureusement M. Viot n'entendait pas qu'on s'amusât de la sorte.

Trois ou quatre fois par semaine, le terrible homme aux clefs faisait une tournée d'inspection dans le collége, pour voir si tout s'y passait selon le règlement... Or, un de ces jours-là, il arriva, dans notre étude, juste au moment le plus pathétique de l'histoire de Jean Lapin. En voyant entrer M. Viot, toute l'étude tressauta. Les petits, effarés, se regardèrent. Le narrateur s'arrêta court. Jean Lapin, interdit, resta une patte en l'air, en dressant de frayeur ses grandes oreilles.

Debout devant ma chaire, le souriant M. Viot promenait un long regard d'étonnement sur les pupitres dégarnis. Il ne parlait pas ; mais ses clefs s'agitaient d'un air féroce : "Frinc ! frinc ! frinc ! drôles, on ne travaille donc plus ici ! "

J'essayai tout tremblant d'apaiser les terribles clefs.

"Ces messieurs ont beaucoup et bien travaillé ces jours-ci, balbutiai-je.... J'ai voulu les récompenser en leur racontant une petite histoire."

M. Viot ne me répondit pas. Il s'inclina en souriant, fit gronder ses clefs une dernière fois et sortit.

Le soir, à la récréation de quatre heures, il vint vers moi, et me remit, toujours souriant, toujours muet, le cahier du règlement ouvert à la page 12 : *Devoirs du maître envers les élèves.*

Je compris qu'il ne fallait plus raconter d'histoires, et je n'en racontai plus jamais.

Pendant quelques jours mes petits furent inconsolables. Jean Lapin leur manquait et cela me crevait le cœur de ne pouvoir le leur rendre. Je les aimais tant, si vous saviez, ces gamins-là ! Jamais nous ne nous quittions.... Le collége était divisé en trois quartiers très-distincts : les grands, les moyens, les petits ; chaque quartier avait sa cour, son dortoir, son étude. Mes petits étaient donc à moi, bien à moi. Il me semblait que j'avais trente-cinq enfants.

A part ceux-là, pas un ami. M. Viot avait beau me sourire, me prendre par le bras aux récréations, me donner des conseils au sujet du règlement, je ne l'aimais pas, je ne pouvais pas l'aimer ; ses clefs me faisaient trop peur. Le principal, je ne le voyais jamais. Quant aux professeurs, il me semblait qu'ils me regardaient du haut de leur toque. Le petit Chose avait un défaut, il était extrêmement susceptible, et se croyait parfois offensé alors même qu'on ne songeait pas à lui. Quant à mes collègues, la sympathie que l'homme aux clefs paraissait me témoigner me les avait aliénés ; je n'avais plus voulu retourner au café Barbette, ils ne me le pardonnaient pas.

Il n'y avait pas jusqu'au portier Cassagne et au maître d'armes Roger qui ne fussent contre moi. Le maître d'armes surtout semblait m'en vouloir terriblement. Quand je passais à côté de lui, il frisait sa moustache d'un air féroce et roulait de gros yeux, comme s'il eût voulu sabrer un cent d'Arabes. Une fois, il dit très-haut à Cassagne en me regardant, qu'il n'aimait pas les espions. Cassagne ne répondit

pas; mais je vis à son air qu'il ne les aimait pas non plus.... De quels espions s'agissait-il?... Cela me fit beaucoup penser.

Devant cette antipathie universelle, j'avais pris bravement mon parti. Le maître des moyens partageait avec moi une petite chambre, au troisième étage, sous les combles; c'est là que je me réfugiais pendant les heures de classe. Comme mon collègue passait tout son temps en dehors du collége, la chambre m'appartenait; c'était ma chambre, mon chez-moi.

A peine rentré, je m'enfermais à double tour, je traînais ma malle—il n'y avait pas de chaises dans ma chambre—devant un vieux bureau criblé de taches d'encre et d'inscriptions au canif, j'étalais dessus tous mes livres, et à l'ouvrage!....

Alors on était au printemps.... Quand je levais la tête, je voyais le ciel tout bleu et les grands arbres de la cour déjà couverts de feuilles. Au dehors, pas de bruit. De temps en temps la voix monotone d'un élève récitant sa leçon, une exclamation de professeur en colère, une querelle sous le feuillage entre moineaux.... puis tout rentrait dans le silence, le collége avait l'air de dormir.

Le petit Chose, lui, ne dormait pas. Il ne rêvait pas même, ce qui est une adorable façon de dormir. Il travaillait, travaillait sans relâche, se bourrant de grec et de latin à faire éclater sa cervelle.

Quelquefois, au plein cœur de son aride besogne, un doigt mystérieux frappait à la porte.

"Qui est là?

— C'est moi, la Muse, ton ancienne amie, la dame du cahier rouge, ouvre-moi vite, petit Chose."

Mais le petit Chose se gardait d'ouvrir. Il s'agissait bien de la Muse, ma foi !

Plus de cahier rouge ! L'important pour le quart d'heure était de faire beaucoup de thèmes grecs, de passer licencié, d'être nommé professeur, et de reconstruire au plus vite un beau foyer tout neuf pour la famille Eyssette.

Cette pensée que je travaillais pour la famille me donnait un grand courage et me rendait la vie plus douce. Ma chambre elle-même en était embellie..... Oh ! mansarde, chère mansarde, quelles belles heures j'ai passées entre tes quatre murs ! Comme j'y travaillais bien ! Comme je m'y sentais brave !.... Misère de ma vie ! pourquoi ne puis-je l'être, ce petit Chose que j'étais alors !....

En somme, on le voit, j'avais quelques bonnes heures. J'en avais de mauvaises aussi. Deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi, il fallait mener les enfants en promenade. Cette promenade était un supplice pour moi.

D'habitude nous allions à la *Prairie*, une grande pelouse qui s'étend comme un tapis au pied de la montagne, à une demi-lieue de la ville..... Quelques gros châtaigniers, trois ou quatre guinguettes peintes en jaune, une source vive courant dans le vert, faisaient l'endroit charmant et gai pour l'œil..... Les trois études s'y rendaient séparément ; une fois là, on les réunissait sous la surveillance d'un seul maître

qui était toujours moi.... Je restais pour garder tous les élèves.... Un dur métier dans ce bel endroit!

Il aurait fait si bon s'étendre sur cette herbe verte, dans l'ombre des châtaigniers, et se griser de serpolet, en écoutant chanter la petite source!.... Au lieu de cela, il fallait surveiller, crier, punir.... J'avais tout le collége sur les bras. C'était terrible....

Mais le plus terrible encore, ce n'était pas de surveiller les élèves à la Prairie, c'était de traverser la ville avec ma division, la division des petits.

Les autres divisions emboîtaient le pas à merveille et sonnaient des talons comme de vieux grognards; cela sentait la discipline et le tambour. Mes petits, eux n'entendaient rien à toutes ces belles choses. Ils n'allaient pas en rang, se tenaient par la main et jacassaient le long de la route. J'avais beau leur crier: "Gardez vos distances!" ils ne me comprenaient pas et marchaient tout de travers.

J'étais assez content de ma tête de colonne. J'y mettais les plus grands, les plus sérieux, ceux qui portaient la tunique; mais à la queue, quel gâchis! quel désordre! Une marmaille folle, des cheveux ébouriffés, des mains tachées d'encre, des culottes en lambeaux!... Je n'osais pas les regarder.

Desinit in piscem, me disait à ce sujet le souriant M. Viot, homme d'esprit à ses heures. Le fait est que ma queue de colonne avait une triste mine.

Comprenez-vous mon désespoir de me montrer dans les rues de Sarlande en pareil équipage, et le dimanche surtout?... Les cloches carillonnaient, les rues étaient pleines de monde. On rencontrait des

pensionnats de demoiselles qui allaient à vêpres, des dames endimanchées, des élégants en pantalons gris-perle. Il fallait traverser tout cela avec un habit râpé et une division ridicule. Le défaut des gens timides, quand un sot orgueil fait le fond de leur timidité, c'est de croire que tout le monde a les yeux sur eux.

Personne ne pensait à moi, assurément, mais j'y pensais pour tout le monde. Comme je suis petit! et quel habit! quelle honte!... Ah! triple sot que j'étais! et que la sottise rend mauvais!

Parmi tous ces diablotins ébouriffés que je promenais deux fois par semaine dans la ville, il y en avait un surtout, un demi-pensionnaire, qui me désespérait par sa laideur et sa mauvaise tenue.

Imaginez un malheureux petit avorton, si petit, si petit que c'en était ridicule; avec cela disgracieux, sale, mal peigné, mal vêtu, sentant le ruisseau, et, pour que rien ne lui manquât, affreusement boiteux.

Croiriez-vous qu'au lieu de le plaindre, je rougissais de lui! Je l'avais pris en aversion, et quand je le voyais, les jours de promenade, se dandiner à la queue de la colonne avec la grâce d'un jeune canard, il me venait des envies furieuses de le renvoyer au collége pour l'honneur de ma division.

Bamban, — nous l'avions surnommé Bamban à cause de sa démarche plus qu'irrégulière, — Bamban était loin d'appartenir à une famille aristocratique.

Tous les gamins de Sarlande étaient ses amis.

Grâce à lui, quand nous sortions, nous avions toujours à nos trousses une nuée de polissons qui fai-

saient la roue sur nos derrières, appelaient Bamban par son nom, le montraient au doigt, lui jetaient des peaux de châtaignes, et mille autres bonnes singeries. Mes petits s'en amusaient beaucoup, mais moi je ne riais pas, et j'adressais chaque semaine au principal un rapport circonstancié sur l'élève Bamban et les nombreux désordres que sa présence entraînait.

Malheureusement, mes rapports restaient toujours sans réponse, et j'étais toujours obligé de me montrer dans les rues en compagnie de M. Bamban.

Un dimanche entre autres, un beau dimanche de fête et de grand soleil, il m'arriva pour la promenade dans un état de toilette tel que nous en fûmes tous épouvantés. Vous n'avez jamais rien rêvé de semblable. Des mains noires, des souliers sans cordons, de la boue jusque dans les cheveux, presque plus de culottes.... un monstre.

Le plus risible, c'est qu'évidemment on l'avait fait très beau, ce jour-là, avant de me l'envoyer. Sa tête, mieux peignée qu'à l'ordinaire, était encore raide de pommade, et le nœud de cravate avait je ne sais quoi qui sentait les doigts maternels. Mais il y a tant de ruisseaux avant d'arriver au collége!...

Bamban s'était roulé dans tous.

Quand je le vis prendre son rang parmi les autres, paisible et souriant comme si de rien n'était, j'eus un mouvement d'indignation.

Je lui criai: "Va-t'en!"

Bamban pensa que je plaisantais et continua de sourire.

Il se croyait très beau, ce jour-là!

Je lui criai de nouveau : " Va-t'en ! va-t'en ! "

Il me regarda d'un air triste et soumis, son œil suppliait ; mais je fus inexorable et la division s'ébranla, le laissant seul, immobile au milieu de la rue.

Je me croyais délivré de lui pour toute la journée, lorsque, au sortir de la ville, des rires et des chuchotements à mon arrière-garde me firent retourner la tête.

A quatre ou cinq pas derrière nous, Bamban suivait la promenade gravement.

" Doublez le pas, " dis-je méchamment aux deux premiers.

Les élèves comprirent qu'il s'agissait de faire une niche, et la division se mit à filer d'un train d'enfer.

De temps en temps on se retournait pour voir si Bamban pouvait suivre, et on riait de l'apercevoir là-bas, bien loin, gros comme le poing, mais toujours visible comme le remords, trottant dans la poussière de la route, au milieu des marchands de gâteaux et de limonade.

Cet enragé-là arriva à la Prairie presque en même temps que nous. Seulement, il était pâle de fatigue et tirait la jambe à faire pitié.

J'en eus le cœur touché, et, honteux tout à coup, ce n'était pas trop tôt, de ma cruauté, je l'appelai près de moi doucement.

Il avait une petite blouse fanée, à carreaux rouges, la blouse du petit Chose, au collége de Lyon.

Je la reconnus tout de suite, cette blouse, et dans moi-même je me disais : " Misérable ! tu n'as pas

honte! Mais c'est toi, c'est le petit Chose que tu t'amuses à martyriser ainsi!" Et, plein de larmes intérieures, je me mis à aimer de tout mon cœur ce pauvre déshérité.

Bamban s'était assis par terre, à cause de ses jambes qui lui faisaient mal. Je m'assis près de lui. Je lui parlai.... Je lui achetai une orange.... J'aurais voulu lui laver les pieds.... Est-ce qu'il n'aurait pas mieux valu que mon premier mouvement devant le pauvre petit être eût été celui-là?

Enfin, mieux vaut tard que jamais. L'heure du repentir avait sonné.

A partir de ce jour, Bamban devint mon ami. J'appris sur son compte des choses attendrissantes....

C'était le fils d'un maréchal-ferrant qui, entendant vanter partout les bienfaits de l'éducation, se saignait aux quatre membres, le pauvre homme! pour envoyer son enfant demi-pensionnaire au collége. Mais, hélas! Bamban n'était pas fait pour le collége, et il n'y profitait guère.

Le jour de son arrivée, on lui avait donné un modèle de bâtons en lui disant: "Fais des bâtons!" Et depuis un an, Bamban faisait des bâtons. Et quels bâtons, grand Dieu!... tortus, boiteux, clopinants, des bâtons de Bamban!...

Personne ne s'occupait de lui. Il ne faisait spécialement partie d'aucune classe; en général, il entrait dans celle qu'il voyait ouverte. Un jour, on le trouva en train de faire ses bâtons dans la classe de philosophie.... Un drôle d'élève, ce Bamban. Et cependant, dans quelle réunion d'enfants n'y en a-t-il pas

un, un bamban, un petit paria, victime innocente d'une disgrâce quelconque?

Je le regardais quelquefois à l'étude, courbé en deux sur son papier, suant, soufflant, tirant la langue, tenant sa plume à pleines mains et appuyant de toutes ses forces, comme s'il eût voulu traverser la table.... A chaque bâton il reprenait de l'encre, et à la fin de chaque ligne il rentrait sa langue et se reposait en se frottant les mains.

Bamban travaillait de meilleur cœur, maintenant que nous étions amis....

Quand il avait terminé une page, il s'empressait de gravir ma chaire à quatre pattes et posait son chef-d'œuvre devant moi, sans parler.

Je lui donnais une petite tape affectueuse en lui disant: " C'est très bien!" Je ne voulais pas le décourager.

De fait, peu à peu les bâtons commençaient à marcher plus droit; la plume crachait moins et il y avait moins d'encre sur les cahiers.... Je crois que je serais venu à bout de lui apprendre quelquechose; malheureusement, la destinée nous sépara. Il était écrit, pauvre Bamban, que je ne pourrais pas réparer tous mes torts envers toi.

Le maître des moyens quittait le collége. Comme la fin de l'année était proche, le principal ne voulut pas prendre un nouveau maître. On installa un rhétoricien à barbe dans la chaire des petits, et c'est moi qui fus chargé de l'étude des moyens.

Je considérai cela comme une catastrophe.

D'abord les moyens m'épouvantaient. Je les avais

vus à l'œuvre les jours de *Prairie*, et la pensée que j'allais vivre sans cesse avec eux me serrait le cœur.

Puis il fallait quitter mes petits, mes chers petits que j'aimais tant.... Comment serait pour eux le rhétoricien à barbe?... Qu'allait devenir Bamban? J'étais réellement malheureux.

Et mes petits aussi se désolaient de me voir partir. Il y eut un moment d'émotion quand la cloche sonna, le jour où je leur fis ma dernière étude.... Ils voulurent tous m'embrasser.... Quelques-uns même, je vous assure, trouvèrent des choses charmantes à me dire.

Et Bamban?...

Bamban ne parla pas. Seulement, au moment où je sortais, il s'approcha de moi, tout rouge, et me mit dans la main, avec solennité, un superbe cahier de bâtons qu'il avait dessinés à mon intention.

Brave Bamban!

VI.

MM. LES MOYENS.

JE pris donc possession de l'étude des moyens.

Je trouvai là une cinquantaine de montagnards joufflus de douze à quatorze ans, fils de riches métayers, que leurs parents envoyaient au collége pour en faire de petits bourgeois, à raison de cent vingt francs par trimestre.

Grossiers, orgueilleux, parlant entre eux un rude patois cévenol auquel je n'entendais rien, ils avaient presque tous cette laideur spéciale à l'enfance qui mue, de grosses mains rouges avec des engelures, des voix de jeunes coqs enrhumés, le regard presque insolent. Ils me détestèrent tout de suite, sans me connaître. Je n'avais pas la taille et cette apparence de force qu'il eût fallu pour imposer le respect ou tout au moins la crainte à ces natures abruptes. J'étais pour eux l'ennemi, un ennemi pas suffisamment redoutable, qu'ils pouvaient espérer réduire,

qu'ils allaient tenter par conséquent d'abattre, l'autorité sans la puissance, le pouvoir subalterne, le Pion, pour dire le mot, et quel pion ! le plus petit et le moins imposant de tous. Du jour où je m'assis dans ma chaire, ce fut la guerre entre nous, une guerre acharnée, sans trêve, de tous les instants !

Ah ! les cruels enfants, comme ils me firent souffrir !....

Je voudrais en parler sans rancune, ces tristesses sont si loin de nous !.... Eh bien, non, je ne puis pas ; et tenez, à l'heure même où j'écris ces lignes, je sens ma main qui tremble de fièvre et d'émotion. Il me semble que j'y suis encore.

Eux ne pensent plus à moi, j'imagine. Ils ne se souviennent plus du petit Chose, ni de ce beau lorgnon qu'il avait acheté pour se donner l'air plus grave....

Mes anciens élèves sont des hommes maintenant, des hommes sérieux. Soubeyrol doit être notaire quelque part, là-haut, dans les Cévennes ; Veillon (cadet), greffier au tribunal ; Loupi, pharmacien, et Bouzanquet, vétérinaire. Ils ont des positions, de l'aisance, tout ce qu'il faut.

Quelquefois pourtant, quand ils se rencontrent au cercle ou sur la place de l'église, ils se rappellent le bon temps du collége, et alors peut-être il leur arrive de parler de moi.

"Dis donc, greffier, te souviens-tu du petit Eyssette, notre pion de Sarlande, avec ses longs cheveux et sa figure de papier mâché ? Quelles bonnes farces nous lui avons faites !"

C'est vrai, messieurs. Vous lui avez fait de bonnes farces, et votre ancien pion ne les a pas encore oubliées....

Ah! le malheureux pion! vous a-t-il assez fait rire!... L'avez-vous fait assez pleurer.... Oui, pleurer!... Vous l'avez fait pleurer, et c'est ce qui rendait vos farces bien meilleures....

Que de fois, à la fin d'une journée de martyre, le pauvre diable, blotti dans sa couchette, a mordu sa couverture pour que vous n'entendiez pas ses sanglots!...

Certes, elle était bien triste la maison paternelle. Mais la mère y était et le père aussi et le frère! On y aimait, on y était aimé. On s'y entr'aidait à supporter les misères quotidiennes, à se les cacher, à se les adoucir. Mais là où j'étais, d'où pouvait venir le secours? Comme j'y pensais, à la maison croulée de M. et Mme Eyssette, pendant ces nuits désolées!

On ne prend pas son parti de vivre entouré de malveillance; c'est si terrible d'avoir toujours peur, d'être toujours sur le qui-vive, de devoir être toujours méchant, toujours armé; c'est si terrible de punir,—on fait des injustices malgré soi,—si terrible de douter, de voir partout des piéges, de ne pas manger tranquille, de ne pas dormir en repos, de se dire toujours, même aux minutes de trêve: « Ah! mon Dieu!.... Qu'est-ce qu'ils vont me faire maintenant? »

Non, vivrait-il cent ans, le pion Daniel Eyssette n'oubliera jamais tout ce qu'il souffrit au collège de

Sarlande depuis le triste jour où il entra dans l'étude des moyens !

Et pourtant, — je ne veux pas mentir, -- j'avais gagné quelque chose à changer d'étude. Vous vous rappelez la fillette aux yeux noirs qui m'était apparue le soir de mon arrivée dans le sombre corridor ? Eh bien ! dans mes nouvelles fonctions, j'apercevais son aimable visage.

Deux fois par jour, aux heures de récréation, je la voyais de loin travaillant derrière une fenêtre du premier étage qui donnait sur la cour des moyens.... Ses deux yeux étaient là, plus noirs, plus grands que jamais, penchés du matin jusqu'au soir sur une couture interminable; car les yeux noirs cousaient, ils ne se lassaient pas de coudre. C'était pour coudre, rien que pour coudre, que la vieille fée aux lunettes les avait été chercher aux enfants trouvés, disait-on. La malheureuse enfant ne connaissait ni son père ni sa mère, et, d'un bout à l'autre de l'année, elle cousait, cousait sans relâche, sous le regard implacable de la fée aux lunettes, filant sa quenouille à côté d'elle.

Moi, je la regardais. Je sentais bien qu'il y avait là une petite camarade de souffrance. Les récréations me semblaient trop courtes. Les yeux noirs de la petite savaient, eux aussi, que j'étais là. De temps en temps ils se levaient de dessus leur couture, et, le regard aidant, nous nous parlions,—sans nous parler.

« Vous avez l'air .bien malheureux, monsieur Eyssette.

— Et vous aussi, pauvres yeux noirs.
— Nous, nous n'avons ni père ni mère.
— Moi, mon père et ma mère sont loin.
— La fée aux lunettes est terrible, si vous saviez.
— Les enfants me font bien souffrir, allez.
— Courage, monsieur Eyssette !
— Courage, bons yeux noirs ! »

On ne s'en disait jamais plus long. Je craignais toujours de voir apparaître M. Viot avec ses clefs — frinc ! frinc ! frinc ! — et là-haut, derrière la fenêtre, les yeux noirs avaient leur M. Viot aussi. Après un dialogue d'une seconde, ils se baissaient bien vite et reprenaient leur couture sous le regard des grandes lunettes à monture d'acier.

Chers yeux noirs, leurs regards me semblaient être ceux d'une brave petite sœur, mise là, en réserve pour moi, par la grâce du bon Dieu.

Il y avait encore l'abbé Germane, que j'aimais bien....

Cet abbé Germane était le professeur de philosophie. Il passait pour un original, et dans le collége tout le monde le craignait, même le principal, même M. Viot. Il parlait peu, d'une voix brève et cassante, nous tutoyait tous, marchait à grands pas, la tête en arrière, la soutane relevée, faisant sonner les talons de ses souliers à boucles. Il était grand et fort. Longtemps je l'avais cru très beau ; mais un jour, en le regardant de plus près, je m'aperçus que cette noble face de lion avait été horriblement défigurée par la petite vérole. Pas un coin du visage qui ne fût haché, sabré, couturé.... N'importe ! sa tête éner-

gique me plaisait. Sous la force, on y lisait la bonté.

L'abbé vivait seul, dans une petite chambre qu'il occupait à l'extrémité de la maison, ce qu'on appelait le Vieux-Collége. Personne n'entrait jamais chez lui, excepté ses deux frères, deux jeunes vauriens qui étaient dans mon étude et dont il payait l'éducation.... Le soir, quand on traversait les cours pour monter au dortoir, on apercevait là-haut, dans les bâtiments noirs et ruinés du Vieux-Collége, une petite lueur pâle qui veillait: c'était la lampe de l'abbé Germane. Bien des fois aussi, le matin, en descendant pour l'étude de six heures, je voyais, à travers la brume, la petite lampe brûler encore; l'abbé Germane ne s'était pas couché.... On disait qu'il travaillait à un grand ouvrage de philosophie.

Pour ma part, même avant de le connaître, je me sentais une grande sympathie pour cet étrange abbé. Son horrible et beau visage, tout resplendissant d'intelligence, m'attirait. Seulement on m'avait tant effrayé par le récit de ses bizarreries que je n'osais pas aller vers lui. J'y allai cependant, et pour mon bonheur!

Voici dans quelles circonstances....

Il faut vous dire qu'en ce temps-là j'étais plongé jusqu'au cou dans l'histoire de la philosophie.... Un rude travail pour le petit Chose!

Or, certain jour, l'envie me vint de lire Condillac: pour réfuter ses erreurs, il fallait bien les connaître. Entre nous, le bonhomme ne vaut même pas la peine qu'on le lise; c'est un philosophe pour rire, et tout

son bagage philosophique tiendrait dans le chaton d'une bague à vingt-cinq sous; mais, vous savez, quand on est jeune, on a sur les choses et sur les hommes des idées toutes de travers; on veut tout regarder, même ce qui ne mérite pas un regard.

Je voulais donc lire Condillac. Il me fallait un Condillac coûte que coûte. Malheureusement, la bibliothèque du collége en était absolument dépourvue, et les libraires de Sarlande ne tenaient pas cet article-là! Je résolus de m'adresser à l'abbé Germane. Ses frères m'avaient dit que sa chambre contenait plus de deux mille volumes, et je ne doutais pas de trouver chez lui le livre que je croyais indispensable à mes études. Seulement l'homme m'épouvantait, et pour me décider à monter à son réduit, ce n'était pas trop de l'envie que j'avais d'apprendre par moi-même ce que pouvait bien être ce M. de Condillac.

En arrivant devant la porte, mes jambes tremblaient de peur.... Je frappai deux fois, très doucement.

"Entrez!" répondit une voix de Titan.

Le terrible abbé Germane était assis sur une chaise basse, les jambes étendues, la soutane retroussée et laissant voir de gros muscles qui saillaient vigoureusement dans des bas de soie noire. Il lisait un in-folio à tranches rouges.

"C'est toi? me dit-il en levant à peine les yeux de dessus son in-folio.... bonjour! Comment vas-tu?... Qu'est-ce que tu veux?"

Le tranchant de sa voix, l'aspect sévère de cette

chambre tapissée de livres, la façon dont il était assis, tout cela m'intimidait beaucoup.

Je parvins cependant à expliquer tant bien que mal l'objet de ma visite et à demander le fameux Condillac.

"Condillac! tu veux lire Condillac? me répondit l'abbé Germane en souriant. Quelle drôle d'idée!...

"Enfin si ça ne doit pas te faire de bien, je ne vois pas le mal que cela pourrait te faire; à ton aise donc, mon garçon.... Ton Condillac est là-haut, sur le troisième rayon à gauche.... tu peux l'emporter; je te le prête. Surtout ne le gâte pas, ou je te coupe les oreilles."

J'atteignis le Condillac sur le troisième rayon à gauche, et je me disposais à me retirer; mais l'abbé me retint.

"Tu t'occupes donc de philosophie, me dit-il en me regardant dans les yeux.... Ah! misère de moi! Il faut faire parfois de singuliers métiers pour gagner sa vie... tu en connais quelque chose, toi aussi, n'est-ce pas?... Oh! tu n'as pas besoin de rougir. Je sais que tu n'es pas heureux, mon pauvre petit pion, et que les enfants te font une rude existence."

Ici l'abbé Germane s'interrompit un moment. Il paraissait très animé et secouait sa table avec une sorte de colère. Moi, d'entendre ce digne homme s'apitoyer ainsi sur mon sort, je me sentais tout ému, et j'avais mis le Condillac devant mes yeux, pour dissimuler les grosses larmes dont ils étaient remplis.

Presque aussitôt l'abbé reprit:

“A propos! j’oubliais de te demander... Aimes-tu le bon Dieu?... Il faut l’aimer, vois-tu, mon cher, et avoir confiance en lui, et le prier ferme; sans quoi tu ne t’en tireras jamais... Aux grandes souffrances de la vie, je ne connais que deux remèdes: le travail et la prière, souviens-toi de cela.... Quant aux philosophes, réduits à eux-mêmes, ils ne suffiraient à rien. Il n’y a pas de philosophie sans Dieu. Rappelle-toi cela. J’y ai regardé; j’ai été jusqu’au fond. J’ai passé par là, tu peux m’en croire.

— Je vous crois, monsieur l’abbé.

— Maintenant, va-t’en, tu me fatigues... Quand tu voudras des livres, tu n’auras qu’à venir en prendre. La clef de ma chambre est toujours sur la porte, et les philosophes toujours sur le troisième rayon à gauche... Ne me parle plus... Adieu.”

Là-dessus, il se remit à sa lecture, et me laissa sortir, sans même me regarder. Un original s’il en fut.

A partir de ce jour, j’eus tous les philosophes de l’univers à ma disposition; j’entrais chez l’abbé Germane sans frapper, comme chez moi. Le plus souvent, aux heures où je venais, l’abbé faisait sa classe, la chambre était vide; mais la table couverte d’in-folio à tranches rouges et d’innombrables papiers couverts de pattes de mouche lui donnaient un air de vie... Quelquefois aussi l’abbé Germane était là! Je le trouvais lisant, écrivant, marchant de long en large à grandes enjambées. En entrant, je disais d’une voix timide:

“Bonjour, monsieur l’abbé.”

La plupart du temps, il ne me répondait pas... Je

prenais mon philosophe sur le troisième rayon à gauche, et je m'en allais, sans qu'on eût seulement l'air de soupçonner ma présence... Jusqu'à la fin de l'année, nous n'échangeâmes pas vingt paroles; mais n'importe! quelque chose en moi-même m'avertissait que nous étions de grands amis...

Cependant les vacances approchaient. On entendait tout le jour les élèves de la musique répétant, dans la classe de dessin, des polkas et des airs de marche pour la distribution des prix. Ces polkas réjouissaient tout le monde. Le soir, à la dernière étude, on voyait sortir des pupitres un tas de petits calendriers, et chaque enfant rayait sur le sien le jour qui venait de finir : « Encore un de moins! » Les cours étaient pleines de planches pour l'estrade; on battait des fauteuils, on secouait les tapis... Plus de travail, plus de discipline. Seulement, toujours, jusqu'au bout, la haine du petit Chose et les farces, les terribles farces.

Enfin, le grand jour arriva. Il était temps; je n'y pouvais plus tenir.

On distribua les prix dans ma cour, la cour des moyens... Je la vois encore avec sa tente bariolée, ses murs couverts de draperies blanches, ses grands arbres verts pleins de drapeaux, et là-dessous tout un fouillis de toques, de képis, de shakos, de casques, de bonnets à fleurs, de claques brodés, de plumes, de rubans, de pompons, de panaches.... Au fond, une longue estrade où étaient installées les autorités du collége dans des fauteuils en velours grenat... Oh! cette estrade, comme on se sentait

petit devant elle ! Quel grand air de dédain et de supériorité elle donnait à ceux qui étaient dessus. Aucun de ces messieurs n'avait plus sa physionomie habituelle.

L'abbé Germane était sur l'estrade, lui aussi, mais il ne paraissait pas s'en douter. Allongé dans son fauteuil, la tête renversée, il écoutait ses voisins d'une oreille distraite et semblait suivre de l'œil, à travers le feuillage, le vol de sa pensée.

Aux pieds de l'estrade, la musique : trombones et ophicléides reluisant au soleil ; les trois divisions entassées sur des bancs, avec les maîtres en serre-file ; puis derrière, les parents, le professeur de seconde offrant le bras aux dames et criant "Place ! place !" et enfin, perdues au milieu de la foule, les clefs de M. Viot qui couraient d'un bout de la cour à droite, à gauche, ici, partout en même temps.

La cérémonie commença. Il faisait chaud. Pas d'air sous la tente.... Il y avait des dames cramoisies qui sommeillaient à l'ombre de leurs marabouts, et des messieurs chauves qui s'épongeaient la tête avec des foulards ponceau. Tout était rouge : les visages, les tapis, les drapeaux, les fauteuils.... Nous eûmes trois discours, qu'on applaudit beaucoup ; mais moi, je ne les entendis pas tous les trois. Là-haut, derrière la fenêtre du premier étage, les yeux noirs de ma petite sœur d'adoption cousaient à leur place habituelle.... Pauvres yeux noirs ! même ce jour-là la fée aux lunettes ne les laissait pas chômer. N'y aurait-il donc jamais une fête, pas même la dernière, pour eux ?

Quand le dernier nom du dernier accessit de la dernière classe eut été proclamé, la musique entama une marche triomphale et tout le monde se leva. Les professeurs descendaient de l'estrade ; les élèves sautaient par-dessus les bancs pour rejoindre leurs familles. On s'embrassait, on s'appelait : "Par ici! par ici!" Les sœurs des lauréats s'en allaient fièrement avec les couronnes de leurs frères. Les robes de soie faisaient froufrou à travers les chaises.... Immobile derrière un arbre, le petit Chose regardait passer les belles dames, tout malingre et tout honteux dans son habit râpé.

Peu à peu la cour se désemplit. A la grande porte, le principal et M. Viot se tenaient debout, caressant les enfants au passage, saluant les parents. "A l'année prochaine, à l'année prochaine!" disait le principal avec un sourire.... Les clefs de M. Viot tintaient, pleines de caresses : "Frinc! frinc! frinc! Revenez-nous, petits amis, revenez-nous l'année prochaine."

Les enfants se laissaient embrasser négligemment et franchissaient l'escalier d'un bond.

Ceux-là montaient dans de belles voitures armoriées, où les mères et les sœurs arrangeaient leurs grandes jupes pour faire place. Clic! clac!... En route vers le château!... Nous allons revoir nos parcs, nos pelouses, l'escarpolette sous les acacias, les volières pleines d'oiseaux rares, la pièce d'eau avec ses deux cygnes, et la grande terrasse à balustres où l'on prend des sorbets le soir.

D'autres grimpaient dans les chars à bancs de

famille, à côté de jolies filles riant à belles dents sous leurs coiffes blanches. La fermière conduisait, avec sa chaîne d'or autour du cou. ... Fouette, Mathurine! On retourne à la métairie ; on va manger des beurrées, boire du vin muscat, chasser à la pipée tout le jour et se rouler dans le foin qui sent bon !

Heureux enfants! ils s'en allaient ; ils partaient tous!... Ah! si j'avais pu partir, moi aussi!...

VII

UNE BONNE SURPRISE

MAINTENANT le collége est désert. Tout le monde est parti.... D'un bout des dortoirs à l'autre, des escadrons de gros rats font des charges de cavalerie en plein jour. Les écritoires se dessèchent au fond des pupitres. Sur les arbres des cours, la division des moineaux est en fête ; ces messieurs ont invité tous leurs camarades de la ville, ceux de l'évêché, ceux de la sous-préfecture, et du matin jusqu'au soir c'est un pépiage assourdissant.

De sa chambre, sous les combles, le petit Chose les écoute en travaillant. On l'a gardé par charité, dans la maison, pendant les vacances. Il en profite pour étudier à mort les philosophes grecs. Seulement la chambre est trop chaude et les plafonds trop bas. On étouffe là-dessous.... Pas de volets aux fenêtres. Le soleil entre comme une torche et met le

feu partout. Le plâtre des solives craque, se détache.... De grosses mouches, alourdies par la chaleur, dorment collées aux vitres.... Le petit Chose, lui, fait de grands efforts pour ne pas dormir. Sa tête est lourde comme du plomb ; ses paupières battent.

Travaille donc, Daniel Eyssette!... Il faut reconstruire le foyer.... Mais non! il ne peut pas.... Les lettres de son livre dansent devant ses yeux; puis, c'est le livre qui tourne, puis la table, puis la chambre. Pour chasser cet étrange assoupissement, le petit Chose se lève, fait quelques pas.... Arrivé devant la porte, il chancelle et tombe à terre comme une masse, foudroyé par le sommeil.

Au dehors, les moineaux piaillent; les cigales chantent à tue-tête; les platanes, blancs de poussière, s'écaillent au soleil en étirant leurs mille branches.

Le petit Chose fait un rêve singulier; il lui semble qu'on frappe à la porte de sa chambre, et qu'une voix éclatante l'appelle par son nom: "Daniel! Daniel!..." Cette voix, il la reconnaît. C'est du même ton qu'elle criait autrefois: "Jacques, tu es un âne!"

Les coups redoublent à la porte: "Daniel, mon Daniel, c'est ton père, ouvre vite!"

Oh! l'affreux cauchemar! Le petit Chose veut répondre, aller ouvrir. Il se redresse sur son coude; mais sa tête est trop lourde.... il retombe et perd connaissance....

Quand le petit Chose revient à lui, il est tout étonné de se trouver dans une couchette bien blan-

che, entourée de grands rideaux bleus qui font de l'ombre tout autour.... Lumière douce, chambre tranquille. Pas d'autre bruit que le tic-tac d'une horloge et le tintement d'une cuiller dans la porcelaine.... Le petit Chose ne sait pas où il est; mais il se trouve très bien. Les rideaux s'entr'ouvrent. M. Eyssette père, une tasse à la main, se penche vers lui avec un bon sourire et des larmes plein les yeux. Le petit Chose croit continuer son rêve.

"Est-ce vous, père? Est-ce bien vous?

— Oui, mon Daniel; oui, cher enfant, c'est moi.

— Où suis-je donc, grand Dieu?

— A l'infirmerie, depuis huit jours.... maintenant tu es guéri, mais tu as été bien malade....

— Mais vous, père, comment êtes-vous là? Embrassez-moi donc encore!... Oh! tenez, de vous voir, il me semble que je rêve encore."

M. Eyssette père l'embrasse:

"Allons, couvre-toi, sois sage.... Le médecin ne veut pas que tu parles."

Et pour empêcher l'enfant de parler, le brave homme parle tout le temps.

"Figure-toi qu'il y a huit jours la Compagnie vinicole m'envoie faire une tournée dans les Cévennes. Tu penses si j'étais content: une occasion de voir mon Daniel! J'arrive au collége.... On t'appelle, on te cherche.... Pas de Daniel! Je me fais conduire à ta chambre: la clef était en dedans.... Je frappe: personne! Vlan! j'enfonce la porte d'un coup de pied, et je te trouve là, par terre, avec une fièvre de cheval.... Ah! pauvre enfant, comme tu as été ma-

lade! Cinq jours de délire! Je ne t'ai pas quitté d'une minute.... Tu battais la campagne tout le temps; tu parlais toujours de reconstruire le foyer. Quel foyer, dis?... Tu criais: "Pas de clefs! ôtez les clefs des serrures!" Tu ris? Je te jure que je ne riais pas, moi. Dieu! quelles nuits tu m'as fait passer!... Comprends-tu cela: M. Viot, — c'est bien M. Viot, n'est-ce pas? — qui voulait m'empêcher de coucher dans le collége! Il invoquait le règlement.... Ah bien! oui, le règlement! Est-ce que je le connais, moi, son règlement?... Il croyait me faire peur en me remuant ses clefs sous le nez. Je l'ai joliment remis à sa place, va!"

Le petit Chose frémit de l'audace de M. Eyssette; puis, oubliant bien vite les clefs de M. Viot: "Et ma mère?" demanda-t-il, en étendant ses bras comme si sa mère était là, à portée de ses caresses.

— Si tu te découvres, tu ne sauras rien, répond M. Eyssette d'un ton fâché. Voyons, couvre-toi.... ta mère va bien, elle est chez l'oncle Baptiste.

— Et Jacques?

— Jacques! c'est un âne!... Quand je dis un âne, tu comprends, c'est une façon de parler.... Jacques est un très brave enfant au contraire.... Ne te découvre donc pas, mille bombes!... Sa position est fort jolie. Il pleure toujours, par exemple. Mais du reste il est très content. Son directeur l'a pris pour secrétaire.... Il n'a rien à faire qu'à écrire sous la dictée.... Une situation fort agréable.

— Il sera donc toute sa vie condamné à écrire sous la dictée, ce pauvre Jacques!..."

Disant cela, le petit Chose se mit à rire de bon cœur, et M. Eyssette rit de le voir rire, tout en le grondant à cause de cette maudite couverture qui se dérange toujours....

Oh! bienheureuse infirmerie! Quelles heures charmantes le petit Chose passe entre les rideaux bleus de sa couchette!... M. Eyssette ne le quitte pas; il reste là tout le jour, assis près du chevet, et le petit Chose voudrait que M. Eyssette ne s'en allât jamais.... Hélas! c'est impossible! La Compagnie vinicole a besoin de son voyageur. Il faut partir, il faut reprendre la tournée des Cévennes....

Après le départ de son père, l'enfant reste seul, tout seul, dans l'infirmerie silencieuse. Il passe ses journées à lire, au fond d'un grand fauteuil roulé près de la fenêtre. Matin et soir, la jeune Mme Cassagne lui apporte ses repas. Le petit Chose boit le bol de bouillon, suce l'aileron de poulet et dit: "Merci, madame." Rien de plus.

Or, un matin qu'il vient de faire son: "Merci, madame" tout sec comme à l'ordinaire, sans quitter son livre des yeux, il est bien étonné d'entendre une voix très douce lui dire: "Comment cela va-t-il aujourd'hui, monsieur Daniel?"

Le petit Chose lève la tête, et devinez ce qu'il voit.... Les yeux noirs, les yeux noirs en personne, immobiles et souriants devant lui....

Les yeux noirs annoncent à leur ami que la femme jaune est malade et qu'ils sont chargés de faire son service. Ils ajoutent en se baissant qu'ils éprouvent beaucoup de joie à voir M. Daniel rétabli; puis ils

se retirent avec une belle petite révérence, en disant qu'ils reviendront le même soir. Le même soir, en effet, les yeux noirs sont revenus, et le lendemain matin aussi, et le lendemain soir encore. Le petit Chose est ravi. Il bénit sa maladie, la maladie de la femme jaune, toutes les maladies du monde ; si personne n'avait été malade, il n'aurait pas eu de tête-à-tête avec sa petite compagne de prison.

Les yeux noirs vont et viennent dans l'infirmerie, veillant à tout, pensant à tout. Soyez sûr que le petit Chose ne manque de rien avec une si bonne petite garde-malade.

Le petit Chose voudrait remercier, dire quelque chose de très aimable à cette sœur de charité de douze ans.

Quelquefois il s'arme de tout son courage, il commence : " Mademoiselle. . . . " Mais c'est tout. Est-ce qu'il n'a plus rien à dire ?

Les yeux noirs sont malins, ils ont envie de rire. Il est bien embarrassé, le petit Chose. Ils le voient bien. Allons, il faut l'aider à causer ! . . . Cela le distrairait de jaser un peu. . . .

Aussitôt les yeux noirs s'allument et le regardent, et les yeux noirs commencent :

" Votre lait vous a-t-il paru bien sucré hier soir, et ce matin, le bouillon vous semble-t-il bon ?

— Excellent, répond le petit Chose avec feu, excellent ! " Et il s'arrête.

Alors les yeux noirs font une jolie petite moue qui signifie : " Quoi ! ce n'est que cela? Décidément, se disent les malins yeux noirs, voilà un jeune monsieur

qui n'est pas bavard. J'aurais bien fait un bout de causette cependant. De loin, on dirait qu'il peut parler, M. Eyssette, mais de près, quel muet! " Et ils s'en vont en soupirant.

Dès que les yeux noirs ont disparu, le petit Chose, honteux de sa timidité, se désespère : " Oh! dès demain! dès demain sans faute, je leur parlerai! et je saurai bien, cette fois, la bonne petite, la remercier de ses bons soins.... "

Et puis le lendemain, c'est encore à recommencer.

Attention, maintenant.... c'est l'heure où sa gentille garde-malade va enfin revenir.... Le petit Chose est très ému ; il a préparé son discours d'avance et se jure de le débiter sitôt qu'elle entrera.... Voici comment cela va se passer. Les yeux noirs entreront, ils poseront le bouillon et le poulet sur la table. " Bonjour, monsieur Daniel!... " Alors, lui, leur dira tout de suite, très courageusement, les beaux remercîments qu'il leur a préparés.

Mais chut!... un pas d'oiseau dans le corridor.... Les yeux noirs approchent.... Le petit Chose a déjà la bouche entr'ouverte. Son cœur bat....

La porte s'ouvre.... Horreur!...

A la place des yeux noirs, paraît la vieille fée, la terrible fée aux lunettes.

Le petit Chose n'ose pas demander d'explications; mais il est consterné.... Pourquoi ne sont-ils pas venus?... Il attend le soir avec impatience.... Hélas! le soir encore, les yeux noirs ne viennent pas, ni le lendemain non plus, ni les jours d'après, ni jamais....

On a chassé les yeux noirs. On les a renvoyés!

Je puis bien vous le dire, car je le sais maintenant.... Les yeux noirs avaient volé du sucre!... et c'est pour cela que le lait du petit Chose était si sucré hier soir.

Quelle dette de reconnaissance a contractée là le petit Chose sans le savoir!

Où est-elle, la pauvre enfant? Qui l'aura recueillie chargée qu'elle est de cette accusation d'avoir mis trop de sucre dans la tasse de lait d'un malade?

Ah! madame Cassagne, madame Cassagne, c'est aussi être par trop économe!...

Adieu les beaux jours de l'infirmerie! les yeux noirs s'en sont allés, et, pour comble de malheur, voilà les élèves qui reviennent.... Eh quoi! Déjà la rentrée.... Oh! que ces vacances ont été courtes!

Pour la première fois depuis six semaines, le petit Chose descend dans les cours, pâle, maigre, plus petit Chose que jamais....

Tout le collége se réveille. On le lave du haut en bas. Les corridors ruissellent d'eau. Les clefs de M. Viot se démènent. Terrible M. Viot! il a profité des vacances pour ajouter quelques articles à son règlement et quelques clefs à son trousseau. Le petit Chose n'a qu'à se bien tenir!

Chaque jour, il arrive des élèves.... Clic! clac! On revoit devant la porte les chars à bancs et les berlines de la distribution des prix.... Quelques anciens manquent à l'appel, mais des nouveaux les remplacent. Les divisions se reforment. Cette année, comme l'an dernier, le petit Chose aura l'étude des moyens.

Le pauvre pion tremble déjà. Après tout, qui sait? Les enfants seront peut-être moins méchants cette année-ci.

Le matin de la rentrée, grande musique à la chapelle. C'est la messe du Saint-Esprit.... *Veni, creator Spiritus !*...

Voici M. le principal avec son bel habit noir et la petite palme d'argent à sa boutonnière. Derrière lui, se tient l'état-major des professeurs en toge de cérémonie : les sciences ont l'hermine orange ; les humanités, l'hermine blanche. Le professeur de seconde s'est permis des gants de couleur tendre et une toque de fantaisie; M. Viot n'a pas l'air content. *Veni, creator Spiritus !*...

Au fond de l'église, pêle-mêle avec les élèves, le petit Chose regarde d'un œil d'envie les toges majestueuses et les palmes d'argent.... Quand pourra-t-il reconstruire le foyer? Hélas! avant d'en arriver là, que de temps encore et que de peines! *Veni, creator Spiritus !*...

Le petit Chose se sent l'âme triste; l'orgue lui donne envie de pleurer.... Tout à coup, là-bas, dans un coin du chœur, il aperçoit une belle figure ravagée qui lui sourit.... Ce sourire fait du bien au petit Chose, et, de revoir l'abbé Germane, le voilà plein de courage et tout ragaillardi.... *Veni, creator Spiritus !*...

Deux jours après la messe du Saint-Esprit, nouvelles solennités. C'est la fête du principal.... Ce jour-là, — de temps immémorial, — tout le collège célèbre la Saint-Théophile sur l'herbe, à grand ren-

fort de viandes froides et de vins de Limoux. Cette fois, comme à l'ordinaire, M. le principal n'épargne rien pour donner du retentissement à ce petit festival de famille qui satisfait les instincts généreux de son cœur. Dès l'aube, on s'empile tous, — élèves et maîtres, — dans de grandes tapissières pavoisées aux couleurs municipales, et le convoi part au galop, traînant à sa suite, dans deux énormes fourgons, les paniers de vin mousseux et les corbeilles pleines de choses succulentes... En tête, sur le premier char, les gros bonnets et la musique. Ordre aux ophicléides de jouer très fort. Les fouets claquent, les grelots sonnent, les piles d'assiettes se heurtent contre les gamelles de fer-blanc... Tout Sarlande en bonnet de nuit se met aux fenêtres pour voir passer la fête du principal.

C'est à la *Prairie* que le gala doit avoir lieu. A peine arrivés, on étend des nappes sur l'herbe, et les enfants rient sous leurs képis en voyant messieurs les professeurs assis au frais dans les violettes comme de simples collégiens... Les tranches de pâté circulent. Les bouchons sautent. Les yeux flambent. On parle beaucoup... Seul, au milieu de l'animation générale, le petit Chose a l'air préoccupé. Tout à coup on le voit rougir... M. le principal vient de se lever, un papier à la main : " Messieurs, on me remet à l'instant même quelques vers que m'adresse un poète anonyme. Il paraît que notre Pindare ordinaire, M. Viot, a un émule cette année... Quoique ces vers soient un peu trop flatteurs pour moi, je vous demande la permission de vous les lire.

— Oui, oui... lisez!... lisez!..."

Et de sa belle voix des distributions, M. le principal commence la lecture.

C'est un compliment assez bien tourné, plein de rimes aimables à l'adresse du principal et de tous ces messieurs. Une fleur pour chacun. La fée aux lunettes seule est oubliée. Le poète aurait pu l'appeler "l'ange du réfectoire;" c'eût été charmant, mais il paraît que cela ne lui aurait pas paru mérité.

On applaudit longuement. Quelques voix demandent l'auteur. Le petit Chose se lève, rouge comme un pepin de grenade, et s'incline avec modestie. Acclamations générales. Le petit Chose devient le héros de la fête. Le principal veut l'embrasser. De vieux professeurs lui serrent la main d'un air entendu. Le régent de seconde lui demande ses vers pour les mettre dans le journal. Le petit Chose est très content; tout cet encens lui monte au cerveau avec les fumées du vin de Limoux. Seulement, et ceci le dégrise un peu, il croit entendre l'abbé Germane murmurer: "Le maladroit!" et les clefs de son rival en poésie grincer férocement.

Ce premier enthousiasme apaisé, M. le principal frappe dans ses mains pour réclamer le silence.

"Maintenant, monsieur Viot, à votre tour... Après la Muse badine, la Muse sévère."

M. Viot tire gravement de sa poche un cahier relié, gros de promesses, et commence sa lecture en jetant sur le petit Chose un regard de côté.

L'œuvre de M. Viot est une idylle, une idylle toute virgilienne en l'honneur du règlement. L'élève Ménalque et l'élève Dorilas s'y répondent en strophes

alternées... L'élève Ménalque est d'un collège où fleurit le règlement; l'élève Dorilas d'un autre collège d'où le règlement est exilé... Ménalque dit les plaisirs austères d'une forte discipline; Dorilas, les joies inféconde d'une folle liberté.

A la fin, Dorilas est terrassé. Il remet entre les mains de son vainqueur le prix de la lutte, et tous deux, unissant leurs voix, entonnent un chant d'allégresse à la gloire du règlement.

Le poème est fini... Silence de mort!... Pendant la lecture, les enfants ont emporté leurs assiettes à l'autre bout de la prairie et mangent leurs pâtés, tranquilles, loin, bien loin de l'élève Ménalque et de l'élève Dorilas. M. Viot les regarde de sa place avec un sourire amer... Les professeurs ont tenu bon, mais pas un n'a le courage d'applaudir... Infortuné M. Viot! C'est une vraie déroute... Le principal essaye de le consoler :

"Le sujet était aride, messieurs, mais le poète s'en est bien tiré.

— Moi, je trouve cela très beau!..." dit éperdument le petit Chose, à qui son triomphe commence à faire peur...

Lâcheté inutile! M. Viot ne veut pas être consolé. Il s'incline sans répondre et garde son sourire amer... Il le garde tout le jour; et le soir, en rentrant, au milieu des chants des élèves, des couacs de la musique et du fracas des tapissières roulant sur les pavés de la ville endormie, le petit Chose entend dans l'ombre, près de lui, les clefs de son rival qui grondent d'un air méchant : "Frinc! frinc! frinc! monsieur le poète, nous vous revaudrons cela."

VIII

L'AFFAIRE BOUCOYRAN

AVEC la Saint-Théophile, voilà les vacances enterrées.

Les jours qui suivirent furent tristes; un vrai lendemain de mardi-gras. Personne ne se sentait en train, ni les maîtres, ni les élèves. On s'installait... Après deux grands mois de repos, le collège avait peine à reprendre son va-et-vient habituel. Les rouages fonctionnaient mal, comme ceux d'une vieille horloge qu'on aurait depuis longtemps oublié de remonter. Peu à peu cependant, grâce aux efforts de M. Viot, tout se régularisa. Chaque jour, aux mêmes heures, au son de la même cloche, on vit de petites portes s'ouvrir dans les cours et des litanies d'enfants, roides comme des soldats de bois, défiler deux par deux sous les arbres; puis la cloche sonnait encore — ding! dong! — et les mêmes enfants repassaient par les mêmes petites portes. Ding! dong! Levez-vous. Ding! dong! Couchez-vous. Ding!

dong! Instruisez-vous. Ding! dong! Amusez-vous! Et cela pour toute l'année.

O triomphe du règlement! comme l'élève Ménalque aurait été heureux de vivre sous la férule de M. Viot, dans le collège-modèle de Sarlande!...

Moi seul, je faisais ombre à cet adorable tableau. Mon étude ne marchait pas. Les terribles *moyens* m'étaient revenus de leurs montagnes plus âpres que jamais. De mon côté, j'étais aigri, la maladie m'avait rendu nerveux et irritable, je ne pouvais plus rien supporter... Trop doux l'année précédente, je fus trop sévère cette année... J'espérais ainsi mater ces vauriens, et, pour la moindre incartade, je foudroyais toute l'étude de pensums et de retenues...

Ce système ne me réussit pas. Mes punitions, à force d'être prodiguées, se déprécièrent... Un jour, je me sentis débordé. Mon étude était en pleine révolte, et je n'avais plus de munitions pour faire tête à l'émeute. Je me vois encore, me débattant au milieu des cris, des pleurs, des gémissements, des sifflements : " A la porte!... Cocorico!... kss! kss! Plus de tyrans!... C'est une injustice!..." Et tous ces petits monstres, — sous prétexte de réclamations, — se pendaient par grappes à ma chaire, avec des hurlements de macaques.

Quelquefois, en désespoir de cause, j'appelais M. Viot à mon secours. Pensez quelle humiliation! Depuis la Saint-Théophile, l'homme aux clefs me tenait rigueur, et je le sentais heureux de ma détresse. Quand il entrait dans l'étude brusquement,

ses clefs à la main, c'était comme une pierre dans un étang de grenouilles : en un clin d'œil tout le monde se trouvait à sa place le nez sur les livres. On aurait entendu voler une mouche! M. Viot se promenait un moment de long en large, agitant son trousseau de ferraille, au milieu du grand silence, puis il me regardait ironiquement et se retirait sans rien dire. Il triomphait, et il avait raison; pour le bon ordre d'une maison, les MM. Viot, dont on aurait tort de rire, sont incomparables. Il en faut.

J'étais très malheureux. Les maîtres, mes collègues, se moquaient de moi. Le principal, quand je le rencontrais, me faisait mauvais accueil. Pour m'achever, survint l'affaire Boucoyran.

Oh! cette affaire Boucoyran! Je suis sûr qu'elle est restée dans les annales du collège et que les Sarlandais en parlent encore aujourd'hui... Moi aussi je veux en parler de cette terrible affaire. Il est temps que le public sache la vérité...

Quinze ans, de gros pieds, de gros yeux, de grosses mains, pas de front, et l'allure d'un valet de ferme : tel était Boucoyran, la terreur de la cour des moyens. Le principal tenait beaucoup à cet élève en considération de ses parents, qui avaient rendu de grands services au collège. Tout le monde le craignait; moi-même je subissais l'influence générale, et je ne lui parlais qu'avec beaucoup de ménagements.

Pendant quelque temps nous vécûmes en assez bons termes.

Boucoyran avait bien par-ci par-là certaines façons impertinentes de me regarder ou de me répon-

dre qui n'étaient pour plaire à personne, mais j'affectais de n'y point prendre garde.

Un jour cependant, ce faquin se permit de répliquer en pleine étude avec une insolence telle que je perdis toute patience.

"Monsieur Boucoyran, lui dis-je, en essayant de garder mon sang-froid, prenez vos livres et sortez sur-le-champ."

C'était un acte d'autorité inouï pour ce jeune drôle. Il en resta stupéfait et me regarda sans bouger de sa place, avec de gros yeux.

Je compris que je m'engageais dans une méchante affaire, mais j'étais trop avancé pour reculer.

"Sortez, monsieur Boucoyran!" commandai-je de nouveau.

Les élèves attendaient anxieux... Pour la première fois, j'avais du silence.

A ma seconde injonction, Boucouyran, revenu de sa surprise, me répondit, il fallait voir de quel air: "Je ne sortirai pas!"

Il y eut parmi toute l'étude un murmure. Je me levai dans ma chaire, indigné:

"Vous ne sortirez pas, monsieur?... C'est ce que nous allons voir."

Et je descendis...

Dieu m'est témoin qu'à ce moment-là toute idée de violence était bien loin de moi; je voulais seulement intimider Boucoyran par la fermeté de mon attitude; mais, en me voyant descendre de ma chaire, il se mit à ricaner d'une façon si méprisante,

que je fis le geste de le prendre au collet pour le faire sortir de son banc...

Le misérable tenait cachée sous sa tunique une assez grosse règle en fer. A peine eus-je levé la main, qu'il m'asséna sur le bras un coup si violent que la douleur m'arracha un cri.

Pour le coup, je perdis la tête. D'un bond je fus sur la table, d'un autre sur le Boucoyran ; et alors je fis si bien que je l'arrachai de sa place et qu'il s'en alla rouler hors de l'étude, jusqu'au milieu de la cour... Ce fut l'affaire d'une seconde ; je ne me serais jamais cru tant de vigueur.

Les élèves étaient consternés. Boucoyran, le fort des forts, mis à la raison par ce pion de si chétive apparence!... Quelle aventure! Je venais de gagner en autorité ce que Boucoyran venait de perdre en prestige.

Quand je remontai dans ma chaire, pâle encore et tremblant d'émotion, tous les visages se penchèrent vivement sur les pupitres. L'étude était matée. Mais le principal, mais M. Viot, qu'allaient-ils penser de cette affaire? Comment! j'avais osé lever la main sur un élève! J'étais donc décidé à quitter le collège.

Ces réflexions, qui me venaient un peu tard, me troublèrent dans mon triomphe. Et d'une minute à l'autre, je m'attendais à voir entrer le principal. Je tremblai jusqu'à la fin de l'étude ; pourtant personne ne vint.

A la récréation, je fus très étonné de voir Boucoyran rire et jouer avec les autres. Cela me rassura un peu : et comme toute la journée se passa sans

encombre, je m'imaginai que mon drôle se tiendrait coi et que j'en serais quitte pour la peur.

Par malheur, le jeudi suivant était jour de sortie. Le soir, Boucoyran ne rentra pas au dortoir. J'eus comme un pressentiment, et je ne dormis pas de toute la nuit.

Le lendemain, à la première étude, les élèves chuchotaient en regardant la place de Boucoyran qui restait vide. Sans en avoir l'air, je mourais d'inquiétude.

Vers les sept heures, la porte s'ouvrit d'un coup sec. Tous les enfants se levèrent.

J'étais perdu...

Le principal entra le premier, puis M. Viot derrière lui, puis enfin un grand vieux monsieur boutonné jusqu'au menton dans une longue redingote, et cravaté d'un col de crin haut de quatre doigts. Celui-là, je ne le connaissais pas, mais je compris tout de suite que c'était M. Boucoyran, le père. Il tortillait sa longue moustache et bougonnait entre ses dents.

Ce fut le principal qui ouvrit le feu.

" Messieurs, dit-il en s'adressant aux élèves, nous venons ici remplir une mission pénible, très pénible. Un de vos camarades garde le lit depuis deux jours par suite d'une violence blâmable et contraire, nous le disons hautement, à tous les règlements, etc."

Que répondre à ces accusations ?

De temps en temps, j'essayais de me défendre : " Pardon, monsieur le principal..." Mais le principal ne m'écoutait pas.

Après lui, Boucoyran le père prit la parole. Malheureux père! Qu'avait-on fait de son enfant? Sur ce pauvre petit être sans défense, on s'était rué comme... Depuis deux jours sa mère en larmes le veillait...

Il parla sur ce ton pendant dix minutes.

Les élèves, pour qui tout ce qui n'est pas étude est une récréation, riaient sous cape, et les clefs de M. Viot frétillaient évidemment de plaisir. Debout dans sa chaire, le pauvre petit Chose écoutait, il dévorait toutes ces humiliations et se gardait bien de répondre. S'il avait répondu, il aurait été chassé du collège ; et alors où aller ? Il ne disait donc rien, mais il avait le cœur gros.

Enfin, ces trois messieurs se retirèrent. Derrière eux, il se fit dans l'étude un grand brouhaha. J'essayai, mais vainement, d'obtenir un peu de silence. L'affaire Boucoyran avait achevé de tuer mon autorité.

Oh ! ce fut une terrible affaire !

Toute la ville s'en émut... Les gens bien informés donnaient des détails à faire dresser les cheveux.

L'affaire fit grand bruit. Le principal était furieux; et, s'il ne me renvoya pas, je ne le dus qu'à la protection du recteur... Hélas ! il eût mieux valu pour moi être renvoyé tout de suite. Ma vie, dans le collège, était devenue impossible. Les enfants ne m'écoutaient plus ; au moindre mot, ils me menaçaient de faire comme Boucoyran, d'aller se plaindre à leur père.

Il me revint en ce temps-là que les journaux de

la ville avaient parlé de cette aventure. L'un de ces journaux aurait même dit que le maître d'étude, blessé de certaines paroles échappées à M. Boucoyran père dans sa légitime, mais trop véhémente colère, aurait envoyé à ce personnage un cartel.

Un cartel! qu'est-ce que c'était? Peu s'en fallut que je ne fusse obligé de chercher dans le dictionnaire pour le savoir. Le nom de Roger, le maître d'armes, qu'on mêlait là dedans, finit cependant par me mettre un peu sur la voie. On m'avait vu lui parler après ma mésaventure. Je lui avais raconté la scène. Lui, m'avait écouté en hochant la tête. Puis il m'avait dit en vrai troupier, qu'au régiment une affaire de ce genre n'aurait pu en rester là; on en avait conclu que j'avais demandé à Roger d'aller de ma part provoquer M. Boucoyran. Tout cela était si absurde, que je ne crus pas avoir à m'en occuper.

J'avais bien tort.

IX.

LES MAUVAIS JOURS.

UNE LETTRE DE JACQUES.—M. LE SOUS-PRÉFET. LE PETIT CHOSE EST-IL FOU?

L'HIVER était venu, un hiver sec, terrible et noir, comme il en fait dans ces pays de montagnes. Avec leurs grands arbres sans feuilles et leur sol gelé plus dur que la pierre, les cours du collége étaient tristes à voir. On se levait avant le jour, aux lumières ; il faisait froid ; de la glace dans les lavabo.... Les élèves n'en finissaient plus ; la cloche était obligée de les appeler plusieurs fois. "Plus vite, messieurs," criaient les maîtres en marchant de long en large pour se réchauffer.... On formait les rangs en silence, tant bien que mal, et on descendait à travers le grand escalier à peine éclairé et les longs corridors où soufflaient les bises mortelles de l'hiver.

Un mauvais hiver pour le petit Chose!

Un jour, le 18 février, comme il était tombé beaucoup de neige pendant la nuit, les enfants n'avaient pas pu jouer dans les cours. Aussitôt l'étude du matin finie, on les avait casernés tous pêle-mêle dans la *salle*, pour y prendre leur récréation à l'abri du mauvais temps, en attendant l'heure des classes.

C'était moi qui les surveillais.

Ce qu'on appelait la *salle* était l'ancien gymnase du collége de la Marine. Imaginez quatre grands murs nus avec de petites fenêtres grillées; çà et là des crampons à moitié arrachés, la trace encore visible des échelles, et, se balançant à la maîtresse poutre du plafond, un énorme anneau en fer au bout d'une corde.

Les enfants avaient l'air de s'amuser beaucoup là-dedans. Ils couraient tout autour de la salle bruyamment, en faisant de la poussière. Quelques-uns essayaient d'atteindre l'anneau; d'autres, suspendus par les mains, criaient; cinq ou six, de tempérament plus calme, mangeaient leur pain devant les fenêtres en regardant la neige qui remplissait les rues, et les hommes armés de pelles qui l'emportaient dans des tombereaux.

Mais tout ce tapage, je ne l'entendais pas.

Seul, dans un coin, les larmes aux yeux, je lisais une lettre, et les enfants auraient à ce moment démoli le gymnase de fond en comble, que je ne m'en fusse pas aperçu. C'était une lettre de Jacques que je venais de recevoir; elle portait le timbre de Paris, —mon Dieu! oui, de Paris,—et voici ce qu'elle disait:

" Cher Daniel,

" Ma lettre va bien te surprendre. Tu ne te doutais pas, hein? que je fusse à Paris depuis quinze jours. J'ai quitté Lyon. Je m'ennuyais trop dans cette ville où tout a si mal été pour nous, surtout depuis ton départ.

"Je suis arrivé ici avec trente francs et cinq ou six lettres de M. le curé de Saint Nizier. Heureusement la Providence m'a protégé tout de suite, et m'a fait rencontrer un vieux marquis chez lequel je suis entré comme secrétaire. Nous mettons en ordre ses mémoires, je n'ai qu'à écrire sous sa dictée, et je gagne à cela cent francs par mois. Ce n'est pas brillant, comme tu vois; tout compte fait, j'espère pouvoir envoyer de temps en temps quelque chose à la maison sur mes économies.

"Ah! mon cher Daniel, la jolie ville que ce Paris! Ici du moins il ne fait pas toujours du brouillard; il pleut bien quelquefois, mais c'est une petite pluie gaie, mêlée de soleil, et comme je n'en ai jamais vu ailleurs. Aussi je suis tout changé; si tu savais, je ne pleure plus du tout. C'est incroyable."

J'en étais là de la lettre, quand tout à coup, sous les fenêtres, retentit le bruit sourd d'une voiture roulant dans la neige. La voiture s'arrêta devant la porte du collége, et j'entendis les enfants crier à tue-tête: Le sous préfet! le sous-préfet!

Une visite du sous-préfet présageait évidemment quelque chose d'extraordinaire. Il venait à peine au collége de Sarlande une ou deux fois chaque année,

et c'était alors comme un événement. Mais, pour le quart d'heure, ce qui m'intéressait avant tout, ce qui me tenait à cœur plus que M. le sous-préfet de Sarlande et plus que Sarlande tout entier, c'était la lettre de mon frère Jacques. Aussi, tandis que les élèves, mis en gaieté, se culbutaient devant les fenêtres pour voir M. le sous-préfet descendre de voiture, je retournai dans mon coin, et je me remis à lire :

"Tu sauras, mon bon Daniel, que notre père est en Bretagne, où il fait le commerce du cidre pour le compte d'une compagnie. En apprenant que j'étais le secrétaire d'un marquis, il a voulu que je place quelques tonneaux de cidre chez lui. Par malheur, le marquis ne boit que du vin, et du vin d'Espagne encore ! J'ai écrit cela au père ; sais-tu ce qu'il m'a répondu ? Il m'a répondu : — Jacques, tu es un âne ! — comme toujours. Mais c'est égal, mon cher Daniel, je crois qu'au fond il m'aime beaucoup.

"Quant à maman, tu sais qu'elle est seule maintenant. Tu devrais bien lui écrire, elle se plaint de ton silence.

"J'avais oublié de te dire une chose qui certainement te fera le plus grand plaisir : J'ai ma chambre au quartier Latin... au quartier Latin ! pense un peu... une vraie chambre de poète, avec une petite fenêtre et des toits à perte de vue. Le lit n'est pas large, mais nous y tiendrions deux au besoin, et puis il y a dans un coin une table de travail où on serait très bien pour faire des vers.

"Je suis sûr que, si tu voyais cela, tu voudrais

venir me trouver au plus vite ; moi aussi je te voudrais près de moi, et je ne dis pas que quelque jour je ne te ferai pas signe de venir.

"En attendant, aime-moi toujours bien et ne travaille pas trop dans ton collège, de peur de tomber malade.

"Je t'embrasse. Ton frère,

"Jacques."

Ce brave Jacques ! Quel mal délicieux il venait de me faire avec sa lettre ! Je riais et je pleurais en même temps. Toute ma vie de ces derniers mois me faisait l'effet d'un mauvais rêve, et je pensais : "Allons ! c'est fini. Maintenant je vais travailler, je vais être courageux comme Jacques."

A ce moment la cloche sonna. Les élèves se mirent en rang ; ils causaient beaucoup du sous-préfet et se montraient en passant sa voiture stationnant devant la porte. Je les remis entre les mains des professeurs ; puis, une fois débarrassé d'eux, je m'élançai en courant dans l'escalier. Il me tardait tant d'être seul dans ma chambre avec la lettre de mon frère Jacques !

A moitié chemin, j'aperçus le portier qui descendait à ma rencontre, tout essoufflé.

"Monsieur Daniel, me dit-il, on vous attend chez le principal."

Chez le principal ?... Que pouvait avoir à me dire le principal ?... Le portier me regarda avec un drôle d'air. Tout à coup, l'idée du sous-préfet, que j'avais oublié, me revint.

“Est-ce que M. le sous-préfet est là-haut? demandai-je.

— Il est là-haut,” me répondit le portier.

Et, le cœur palpitant d'espoir, je me mis à gravir les degrés de l'escalier quatre à quatre.

Il y a des jours où l'on est comme fou. En apprenant que le sous-préfet m'attendait, savez-vous ce que je m'imaginai? Je m'imaginai qu'il avait remarqué ma bonne mine à la distribution, qu'on lui avait peut-être montré mes vers faits à l'occasion de la fête du principal, et qu'il venait au collège tout exprès pour m'offrir d'être son secrétaire. Cela me paraissait la chose la plus naturelle du monde. La lettre de Jacques, avec ses histoires de vieux marquis, m'avait troublé la cervelle, à coup sûr.

Quoi qu'il en soit, à mesure que je montais l'escalier, ma certitude devenait plus grande : secrétaire du sous-préfet! je ne me sentais pas de joie...

En tournant le corridor, je rencontrai le maître d'armes Roger que je ne voyais guère qu'en passant, mais qui me faisait d'ordinaire un salut assez amical. Il était très pâle, me regarda d'un air embarrassé, comme s'il voulait et ne voulait pas me parler, mais en définitive esquiva la rencontre. Je ne m'arrêtai pas à cet incident, j'avais mieux à faire, le sous-préfet n'avait pas le temps d'attendre.

Quand j'arrivai devant le cabinet du principal, le cœur me battait bien fort, je vous jure. Secrétaire de M. le sous-préfet! Il fallut m'arrêter un instant pour reprendre haleine; je rajustai ma cravate, je

donnai avec les doigts un petit tour à mes cheveux, et je tournai le bouton de la porte doucement.

Si j'avais su ce qui m'attendait!

M. le sous-préfet était debout, appuyé négligemment au marbre de la cheminée et souriant dans ses favoris blonds. M. le principal, en robe de chambre, se tenait près de lui humblement, son bonnet de velours à la main, et M. Viot, appelé à la hâte, se dissimulait dans un coin.

Dès que j'entrai, le sous-préfet prit la parole.

"C'est donc monsieur, dit-il en me désignant, qui veut appeler en champ clos un de mes plus honorables administrés?"

Je devins rouge comme un coq!

"Votre rougeur éclaire la déposition de M. Roger, c'est un aveu," reprit le fonctionnaire; il ajouta: "Vous n'auriez pas dû attendre, monsieur, qu'on eût à vous dire qu'un spadassin n'est pas digne de rester dans cette honorable maison."

La déposition de M. Roger!... moi, un spadassin! mon aveu! je m'y perdais...

Et comme dans ma stupéfaction je ne répondais pas, — cela m'eût été impossible, y eût-il été de ma vie, -- le sous-préfet ajouta, en se tournant vers le principal et M. Viot: "Maintenant, messieurs, vous savez ce qu'il vous reste à faire."

Sur quoi les clefs de M. Viot frétillèrent d'un air lugubre, et le principal répondit en s'inclinant jusqu'à terre, "que M. Eyssette avait mérité d'être congédié sur l'heure; mais qu'afin d'éviter tout scandale, on le garderait au collège encore huit

jours." Juste le temps de faire venir un nouveau maître.

A ce terrible mot "congédié," c'est-à-dire chassé, tout mon courage m'abandonna. Je saluai sans rien dire et je sortis précipitamment. A peine dehors, mes larmes éclatèrent... Je courus d'un trait jusqu'à ma chambre, en étouffant mes sanglots dans mon mouchoir...

La vérité est que la situation n'était pas gaie; je voyais le foyer singulièrement compromis, ma mère en larmes, et M. Eyssette bien en colère. Heureusement je pensai à Jacques; quelle bonne idée sa lettre avait eue d'arriver précisément le matin! C'était bien simple, après tout, je n'avais qu'à aller le trouver; ne m'écrivait-il pas que dans son lit il y avait de la place pour deux? D'ailleurs, à Paris, on trouve toujours de quoi vivre...

Ici, une pensée horrible m'arrêta; pour partir, il fallait de l'argent: celui du chemin de fer et quelques sommes dues dans la ville à divers fournisseurs, sommes minimes si l'on veut, mais énormes pour ma situation.

Je me sentais perdu; où trouver de l'argent? Comment m'en aller? Comment rejoindre mon frère Jacques?

J'avais la tête en feu.

Je ne sais comment, dans le trouble où j'étais, je me trouvai hors du collège. J'errai longtemps dans la campagne. Comment étais-je arrivé à la Prairie? J'avais fait une course folle, dont je n'avais pas conscience. La nuit tombait silencieuse; il avait

neigé, et cet immense champ de neige prenait dans la demi-obscurité du crépuscule je ne sais quel aspect de profonde mélancolie.

Enfin, accablé, épuisé de fatigue et de douleur, je me laissai tomber dans la neige au pied d'un châtaignier. Je serais resté là jusqu'au lendemain peut-être, pleurant et n'ayant pas la force de penser, quand tout à coup, bien loin, bien loin, du côté de Sarlande, j'entendis une cloche sonner. C'était la cloche du collège. J'avais tout oublié, cette cloche me rappela à la vie. Il me fallait rentrer et surveiller la récréation des élèves dans la *salle*... En pensant à la *salle*, une idée subite me vint. Sur-le-champ mes larmes s'arrêtèrent; je me sentis plus fort, plus calme. Je me levai, et de ce pas délibéré de l'homme qui vient de prendre une irrévocable décision, je repris le chemin de Sarlande.

Maintenant, si vous voulez savoir quelle irrévocable décision vient de prendre le petit Chose, suivez-le jusqu'à Sarlande, à travers cette grande plaine blanche; suivez-le dans les rues sombres et boueuses de la ville; suivez-le sous le porche noir du collège; suivez-le dans la *salle* pendant la récréation, et remarquez avec quelle singulière persistance il regarde le gros anneau de fer qui se balance au milieu; la récréation finie, suivez-le encore jusqu'à l'étude, montez avec lui dans sa chaire, et lisez par-dessus son épaule cette lettre douloureuse qu'il est en train d'écrire, au milieu du vacarme des enfants ameutés :

Monsieur Jacques Eyssette, rue Bonaparte, à Paris.

"Pardonne-moi, mon bien-aimé Jacques, la douleur que je viens te causer. Toi qui ne pleurais plus, je vais te faire pleurer encore une fois ; ce sera la dernière, par exemple... Quand tu recevras cette lettre, ton pauvre Daniel sera mort..."

Ici le vacarme de l'étude redouble ; le petit Chose s'interrompt et distribue quelques punitions de droite et de gauche, mais gravement, sans colère. Puis il continue :

" Vois tu, Jacques, j'étais trop malheureux. Je ne pouvais pas faire autrement que de mourir. Mon avenir est perdu ; on m'a chassé du collège ; — c'est pour une histoire absurde, incompréhensible, inexplicable, des choses trop longues à raconter ; puis j'ai des dettes, je n'ai pas de quoi prendre le chemin de fer, pas de quoi t'aller retrouver ; la vie me fait peur.... J'aime mieux m'en aller tout à fait."

Le petit Chose est obligé de s'interrompre encore: "Cinq cents vers à l'élève Soubeyrol. Fouque et Loupi en retenue dimanche ! " Ceci fait, il achève sa lettre :

" Adieu, Jacques. J'en aurais encore long à te dire; mais je sens que je vais pleurer, et les élèves me regardent. Dis à maman que j'ai glissé du haut d'un rocher, en promenade, ou bien que je me suis noyé en patinant. Enfin invente une histoire, mais que la pauvre femme ignore toujours la vérité... Embrasse-la pour moi, cette chère mère ; embrasse aussi notre père, et tâche de leur reconstruire vite un beau

foyer.... Daniel n'eût pas été capable de t'y aider.... Adieu, je t'aime. Souviens-toi de Daniel. "

Cette lettre terminée, le petit Chose en commence tout de suite une autre ainsi conçue :

" Monsieur l'abbé, je vous prie de faire parvenir à mon f ère Jacques la lettre que je laisse pour lui. En même temps vous couperez de mes cheveux, et vous en ferez un petit paquet pour ma mère.

" Je vous demande pardon du mal que je vous donné. Je meurs parce que je n'ai pas le courage de vivre, parce que j'étais trop malheureux ici et que je ne pouvais pas être heureux non plus autre part. C'est bien mal ce que je vais faire, mais je n'ai pas votre force. Priez Dieu qu'il pardonne au petit Chose. Vous seul, monsieur l'abbé, vous êtes toujours montré très bon pour moi. Cela me fait du bien d'oser vous le dire. Je vous en remercie.

" DANIEL EYSSETTE. "

Après quoi, le petit Chose met cette lettre et celle de Jacques sous une même grande enveloppe, avec cette suscription : " La personne qui trouvera sur moi cette lettre, est priée de remettre ce pli entre les mains de l'abbé Germane. " Puis, toutes ses affaires terminées, il attend tranquillement la fin de l'étude.

L'étude est finie. On soupe, on fait la prière, on monte au dortoir.

Les élèves se couchent ; le petit Chose se promène de long en large, attendant qu'ils soient endormis. Voici maintenant M. Viot qui fait sa ronde ; on entend le cliquetis mystérieux des ses clefs et le bruit

sourd de ses chaussons sur le parquet. "Bonsoir, monsieur Viot, murmure le petit Chose. — Bonsoir, monsieur," répond à voix basse le surveillant. Puis il s'éloigne, ses pas se perdent dans le corridor.

Le petit Chose est seul. Il ouvre la porte doucement et s'arrête un instant sur le palier pour voir si les élèves ne se réveillent pas, mais tout est tranquille dans le dortoir.

Alors il descend, il se glisse à petits pas, dans l'ombre des murs. La tramontane souffle tristement par-dessous les portes. Au bas de l'escalier, en passant devant le péristyle, il aperçoit la cour blanche de neige entre ses quatre grands corps de logis tout sombres.

Là-haut, près des toits, veille une lumière: c'est l'abbé Germane qui travaille à son grand ouvrage. Du fond de son cœur le petit Chose envoie un dernier adieu, bien sincère, à ce bon abbé; puis il entre dans la *salle*....

Le vieux gymnase de l'école de marine est plein d'une ombre froide et sinistre. Par les grillages d'une fenêtre un peu de lune descend et vient donner en plein sur le gros anneau de fer, — oh! cet anneau! le petit Chose ne fait qu'y penser depuis des heures, — sur le gros anneau de fer qui reluit comme de l'argent.... Dans un coin de la *salle*, un vieil escabeau dormait. Le petit Chose va le prendre, le porte sous l'anneau et monte dessus; il ne s'est pas trompé, c'est juste à la hauteur qu'il faut. Alors il détache sa cravate, une longue cravate en soie violette qu'il porte chiffonnée autour de son cou, comme

un ruban. Il attache la cravate à l'anneau et fait un nœud coulant.... Une heure sonne. Allons! il faut mourir.... Avec des mains qui tremblent, le petit Chose ouvre le nœud coulant. Une sorte de fièvre le transporte. Adieu, Jacques! Adieu, madame Eyssette!... Mon Dieu! pardonnez-lui!...

Tout à coup un poignet de fer s'abat sur lui. Il se sent saisi par le milieu du corps et planté debout sur ses pieds, au bas de l'escabeau. En même temps une voix rude et narquoise qu'il connaît bien lui dit: " En voilà une idée de faire du trapèze à cette heure!"

Le petit Chose se retourne stupéfait.

C'était l'abbé Germane, l'abbé Germane sans soutane, en culotte courte, avec son rabat flottant sur son gilet. Sa belle figure laide sourit tristement, à demi éclairée par la lune.... Une seule main lui a suffi pour mettre le jeune insensé par terre; de l'autre main il tient encore sa carafe qu'il venait de remplir à la fontaine de la cour.

De voir la tête effarée et les yeux pleins de larmes du petit Chose, l'abbé Germane a cessé de sourire, et il répète, mais cette fois d'une voix douce et presque attendrie:

" Quelle drôle d'idée, mon cher Daniel, de faire du trapèze à cette heure!"

Le petit Chose est tout rouge, tout interdit.

" Daniel, tu vas venir avec moi," dit l'abbé.

Le petit Chose fait signe que non et montre l'anneau de fer avec la cravate.... L'abbé Germane le prend par la main: " Ce n'est pas une prière que je

t'adresse, c'est un ordre, monte dans ma chambre, il y a du feu, il y fait bon. Allons ! monte. "

Mais le petit Chose résiste : " Laissez-moi mourir, monsieur l'abbé. Vous n'avez pas le droit de m'empêcher de mourir. "

Un éclair de colère passe dans les yeux du prêtre : " Ah ! c'est comme cela ! " dit-il. Et prenant brusquement le petit Chose par la ceinture, il l'emporte sous son bras comme un paquet, malgré sa résistance et ses supplications....

.... Nous voici maintenant chez l'abbé Germane ; un grand feu brille dans la cheminée ; près du feu il y a une table avec une lampe allumée, et des tas de papiers chargés de pattes de mouche.

Le petit Chose est assis au coin de la cheminée. Il est très agité, il parle beaucoup ; il raconte sa vie, ses malheurs et pourquoi il ne peut plus vivre. L'abbé l'écoute en souriant ; puis, quand l'enfant a bien parlé, bien pleuré, bien dégonflé son pauvre cœur malade, le brave homme lui prend la main et lui dit très tranquillement :

" Tout cela n'est rien, mon garçon, et tu aurais été joliment bête de te mettre à mort pour si peu. Ton histoire est fort simple : on t'a chassé du collège, — ce qui, par parenthèse, est un grand bonheur pour toi.... Eh bien ! il faut partir, partir tout de suite, sans attendre tes huit jours.... Tu n'es pas une cuisinière !... Ton voyage, tes petites dettes, ne t'en inquiète pas ! je m'en charge.... Nous règlerons tout cela demain.... A présent plus un mot, j'ai besoin de travailler et tu as besoin de dormir.... seu-

lement je ne veux pas que tu retournes dans ton affreux dortoir ; tu aurais froid, tu aurais peur, tu vas te coucher dans mon lit ; de beaux draps blancs de ce matin!... moi, j'écrirai toute la nuit; et si le sommeil me prend, je m'étendrai sur le canapé.... Bonsoir ; ne me parle plus. "

Le petit Chose se couche, il ne résiste pas... Tout ce qui lui arrive lui fait l'effet d'un rêve. Que d'événements dans une journée! S'être cru si près de la fin, qui n'eût pas été la fin, car il eût fallu paraître devant Dieu, justement irrité, ce qui eût été bien autre chose que d'être face à face avec un sous-préfet abusé par de faux rapports; et se retrouver au fond d'un bon lit, dans cette chambre tranquille et tiède.... Comme le petit Chose est bien!... De temps en temps il ouvre les yeux ; alors il voit sous la clarté douce de l'abat-jour le bon abbé Germane qui, tout en fumant, fait courir sa plume, à petit bruit, du haut en bas des feuilles blanches....

.... Je fus réveillé le lendemain matin par l'abbé, qui me frappait sur l'épaule. J'avais tout oublié en dormant.... Cela fit beaucoup rire mon sauveur.

" Allons, mon garçon, me dit-il, je le savais bien, tu n'as eu qu'un accès de fièvre. Tu es un bien trop honnête petit homme, pour avoir pu songer de sang-froid à la vilenie que la maladie allait te faire commettre. Allons, la cloche sonne, dépêche-toi; personne ne se sera aperçu de rien, va prendre tes élèves comme à l'ordinaire; pendant la récréation du déjeuner, je t'attendrai ici pour causer. "

La mémoire me revint tout d'un coup. Je voulais

le remercier, l'embrasser; mais positivement le bon abbé me mit à la porte.

Si l'étude me parut longue, je n'ai pas besoin de vous le dire... Les élèves n'étaient pas encore dans la cour, que déjà je frappais chez l'abbé Germane. Je le retrouvai devant son bureau, les tiroirs grands ouverts, occupé à compter des pièces d'or, qu'il alignait soigneusement par petits tas.

Au bruit que je fis en entrant, il retourna la tête, puis se remit à son travail, sans rien me dire; quand il eut fini, il referma ses tiroirs, en me faisant signe de la main avec un bon sourire :

"Tout ceci est pour toi, me dit-il. J'ai fait ton compte. Voici pour le voyage, voici pour les petites dettes aux fournisseurs... J'avais mis cet argent de côté pour faire un remplaçant à Cadet; mais Cadet ne tire au sort que dans six ans, et d'ici là nous nous serons revus."

Je voulus parler; mais le digne homme ne m'en laissa pas le temps : "A présent, mon garçon, fais-moi tes adieux... voilà ma classe qui sonne, et quand j'en sortirai, je ne veux plus te retrouver ici. L'air de cette maison ne vaut rien... File vite à Paris, travaille bien, prie le bon Dieu soir et matin, et tâche d'être un homme. — Tu m'entends, tâche d'être un homme! — Car vois-tu, mon petit Daniel, tu n'es encore qu'un enfant, et même j'ai bien peur que tu sois un enfant toute ta vie."

Là-dessus il m'ouvrit ses bras, avec un sourire divin; mais moi je me jetai à ses genoux en sanglotant. Alors il étendit les mains et appela les béné-

dictions du ciel sur ma pauvre tête folle ; puis il me releva et m'embrassa sur les deux joues.

La cloche sonnait le dernier coup.

"Bon! voilà que je suis en retard, dit-il en rassemblant ses livres et ses cahiers." Comme il allait sortir, il se retourna encore vers moi.

"J'ai bien un frère à Paris, moi aussi, un brave homme de prêtre que tu pourrais aller voir... Mais, bah! à moitié fou comme tu l'es, tu n'aurais qu'à oublier son adresse..." Et sans en dire davantage, il se mit à descendre l'escalier à grands pas. Sa soutane flottait derrière lui ; de la main droite il tenait sa calotte, et sous le bras gauche il portait un gros paquet de papiers et de bouquins... Bon abbé Germane! Avant de m'en aller, je jetai un dernier regard autour de sa chambre ; je contemplai une dernière fois la grande bibliothèque, la petite table, le feu à demi éteint, le fauteuil où j'avais tant pleuré, le lit où j'avais dormi si bien ; et songeant à cette existence mystérieuse dans laquelle je devinais tant de courage, de bonté cachée, de dévouement et de résignation, je ne pus m'empêcher de rougir de mes lâchetés, et je me fis le serment de me rappeler toujours l'abbé Germane.

En attendant le temps passait... J'avais ma malle à faire, mes dettes à payer, ma place à retenir à la diligence...

Au moment de sortir, j'aperçus sur un coin de la cheminée plusieurs plumes toutes noires. Je pris la plus vieille, la plus noire, la plus courte, et je la mis dans ma poche comme une relique ; puis je descendis.

En bas, la porte du vieux gymnase était encore entr'ouverte. Je ne pus m'empêcher d'y jeter un regard en passant, et ce que je vis me fit frissonner.

Je vis la grande salle sombre et froide, l'anneau de fer qui reluisait et ma cravate violette avec son nœud coulant qui se balançait dans le courant d'air au-dessus de l'escabeau renversé.

Je demandai dans mon cœur pardon à ma mère et à Dieu, et je ne respirai que dans la cour.

X

LES CLEFS DE M. VIOT.

COMME je sortais du collège à grandes enjambées, encore tout ému de l'horrible spectacle que je venais d'avoir, la loge du portier s'ouvrit brusquement, et j'entendis qu'on m'appelait :

" Monsieur Eyssette ! monsieur Eyssette ! "

C'était le portier et mes fournisseurs, un cordonnier, un tailleur, l'air effaré, presque insolents.

Le cordonnier parla le premier.

" Est-ce vrai que vous partez, monsieur Eyssette ?

— Oui, monsieur, répondis-je tranquillement, je pars aujourd'hui même."

Le cordonnier fit un bond, M. Cassagne en fit un autre ; mais le bond du cordonnier fut bien plus fort que celui de M. Cassagne, parce que je lui devais plus d'argent.

" Comment ! aujourd'hui même !

— Aujourd'hui même, et je cours de ce pas retenir ma place à la diligence."

Je crus qu'ils allaient me sauter à la gorge.

"Et mon argent? dit le cordonnier.

— Et le mien?" hurla M. Cassagne.

Sans répondre, j'entrai dans la loge, et tirant gravement, à pleines mains, les belles pièces d'or de l'abbé Germane, je me mis à leur compter, sur le bout de la table, ce que je leur devais à tous les deux.

Le tailleur avait eu l'esprit ou le bon cœur de ne rien dire. Il me présenta sa petite note, en reçut le montant, et me saluant :

"J'avais bien dit à ces messieurs qu'avec M. Eyssette nous n'avions rien à craindre."

Ce fut un coup de théâtre! Les deux figures refrognées se déridèrent comme par magie... Quand ils eurent empoché leur argent, tout joyeux d'être payés, ils s'épanchèrent en compliments de condoléances et en protestations d'amitié.

"Vraiment, monsieur Eyssette, vous nous quittez?... Oh! quel dommage!"

Et puis des oh! des ah! des hélas! des soupirs, des poignées de main, des larmes étouffées...

Coupant court à leurs effusions, je sortis du collège et m'en allai bien vite retenir ma place à la bienheureuse diligence qui devait m'emporter loin de ces monstres.

En revenant du bureau des messageries, je passai devant le café Barbette, mais je n'entrai pas : l'endroit ne m'avait jamais plu. Le café était plein de

monde. On voyait, parmi la fumée des pipes, flamboyer les pompons des shakos et les ceinturons qui reluisaient pendus aux patères.

Je revis le petit Chose buvant, le jour de son arrivée, le verre de punch que lui avait offert son prédécesseur aux larges épaules.... Cette vision ne m'égaya pas. Je m'enfuis....

Un peu plus loin, je me croisai avec le maître d'armes. Le traître fit un mouvement comme pour venir à moi et me tendre la main, mais je passai tout courant, sans avoir l'air de le voir.

Quand je rentrai au collège, les élèves étaient en classe.

Nous montâmes dans la mansarde. L'homme chargea la malle sur ses épaules et descendit. Moi, je restai encore quelques instants dans cette chambre glaciale, regardant les murs nus et salis, le pupitre noir et tout déchiqueté, et par la fenêtre étroite, les platanes des cours qui montraient leurs têtes couvertes de neiges.... En moi-même je disais adieu à tout ce monde.

A ce moment, j'entendis une voix de tonnerre qui grondait dans les classes: c'était la voix de l'abbé Germane. Elle me réchauffa le cœur et me fit venir au bord des cils quelques bonnes larmes.

Après quoi je descendis lentement, regardant attentif autour de moi comme pour emporter dans mes yeux l'image, toute l'image de ces lieux que je ne devais plus jamais revoir.

C'est ainsi que je traversai les longs corridors à hautes fenêtres grillagées où les gentils yeux noirs

m'étaient apparus pour la première fois. Dieu vous protège, chers yeux noirs de ma petite garde-malade! Où avait-elle porté ses pas errants, elle aussi, au sortir de cette inflexible maison, elle plus abandonnée, plus seule encore, plus perdue dans ce vaste monde, mais aussi, grâce à Dieu, plus résolue que moi? Pourquoi n'avais-je jamais été trop inquiet d'elle, sinon parce que je me disais que son doux et aimable visage répondrait pour elle, et parce que j'avais lu dans la fermeté de son regard qu'en dépit de sa douceur elle était de celles qui ne s'abandonnent pas!

Je passai aussi devant le cabinet du principal avec sa double porte mystérieuse; puis, à quelques pas plus loin, devant le cabinet de M. Viot.... Là je m'arrêtai subitement.... O joie! ô délices! Les clefs, les terribles clefs pendaient à la serrure et le vent les faisait doucement frétiller. Je les regardai avec une sorte de terreur superstitieuse; puis tout à coup une tentation enfantine, puérile, absurde, me vint, et j'y succombai. Le petit Chose n'a jamais été parfait, on l'a bien vu. Traîtreusement, d'une main sacrilège, je retirai le trousseau de la serrure, et le cachant sous ma redingote, je descendis l'escalier quatre à quatre.

Il y avait au bout de la cour des moyens un puits très profond. J'y courus tout d'une haleine....

A cette heure-là la cour était déserte. La fée aux lunettes n'avait pas encore relevé son rideau. Tout favorisait mon crime.

Alors, tirant les clefs de dessous mon habit, ces

misérables clefs qui m'avaient tant fait souffrir, je les jetai dans le puits de toutes mes forces.... Frinc! frinc! frinc! Je les entendis dégringoler, rebondir contre les parois, et tomber lourdement dans l'eau, qui se referma sur elles. Ce forfait commis, je m'éloignai souriant.

Sous le porche, en sortant du collège, la dernière personne que je rencontrai fut M. Viot, mais un M. Viot comme je n'en avais jamais vu, un M. Viot sans ses clefs, hagard, effaré, courant de droite et de gauche.

Quand il passa près de moi, il me regarda un moment avec angoisse. Le malheureux avait envie de me demander si je ne *les* avais pas vues. Mais il n'osa pas....

A ce moment, le portier lui criait du haut de l'escalier en se penchant: "Monsieur Viot, je ne *les* trouve pas!" J'entendis l'homme aux clefs faire tout bas: "Oh! mon Dieu!" Et il partit comme un fou à la découverte.

Il ne me fut pas permis de jouir plus longtemps de ce spectacle, le clairon de la diligence sonnait sur la place d'Armes, et je ne voulais pas qu'on partît sans moi.

Et maintenant adieu pour toujours, grand collège enfumé fait de vieux fer et de pierres noires!

Adieu, enfants étourdis jusqu'à la férocité, qui n'avez pas vu à quel degré de malheur et de folie vous alliez réduire le petit Chose!

Le petit Chose s'envole et ne reviendra plus.

Et vous, monsieur Boucoyran, estimez-vous heu-

reux. On s'en va sans vous allonger ce fameux coup d'épée que votre sottise avait peut-être mérité, puisque la voix publique, parlant pour le petit Chose, l'avait cru capable de tourner son désespoir contre un autre que contre lui-même.

Fouette, cocher! sonne, trompette! Bonne vieille diligence, fais feu de tes quatre roues, emporte le petit Chose au galop de tes trois chevaux.... Emporte-le bien vite dans sa ville natale, pour qu'il embrasse sa mère chez l'oncle Baptiste, et qu'ensuite il mette le cap sur Paris et rejoigne au plus vite Jacques Eyssette dans sa chambre du quartier Latin....

XI

L'ONCLE BAPTISTE

UN singulier type d'homme que cet oncle Baptiste, le frère de Mme Eyssette. Ni bon ni méchant, marié de bonne heure à un grand gendarme de femme avare et maigre qui lui faisait peur, ce vieil enfant n'avait qu'une passion au monde : la passion du coloriage. Depuis quelque quarante ans, il vivait entouré de godets, de pinceaux, de couleurs, et passait son temps à colorier des images de journaux illustrés. La maison était pleine de vieilles *Illustrations*, de vieux *Charivaris*, de vieux *Magasins pittoresques*, de cartes géographiques, tout cela fortement enluminé. Même dans ses jours de disette, quand la tante lui refusait de l'argent pour acheter des journaux à images, il arrivait à mon oncle de colorier des livres. Ceci est historique : j'ai tenu dans mes mains une grammaire espagnole que mon oncle Baptiste avait mise en couleur d'un bout à l'autre, les adjectifs en bleu, les substantifs en rose, etc....

C'est entre ce vieux maniaque et sa dure moitié que Mme Eyssette était obligée de vivre depuis six mois. La malheureuse femme passait toutes ses journées dans la chambre de son frère, assise à côté de lui et s'ingéniant à être utile. Elle essuyait les pinceaux, mettait de l'eau dans les godets....

Le plus triste, c'est que depuis notre ruine l'oncle Baptiste avait un profond mépris pour M. Eyssette, et que du matin au soir la pauvre mère était condamnée à entendre dire : "Eyssette n'est pas sérieux!" Ah! le vieux sot! Il fallait voir de quel air sentencieux et convaincu il disait cela, en coloriant sa grammaire espagnole!...

Depuis, j'en ai souvent rencontré dans la vie, de ces hommes soi-disant très graves qui passaient leur temps à colorier des grammaires espagnoles et trouvaient que les autres n'étaient pas sérieux.

Tous ces détails sur l'oncle Baptiste et l'existence lugubre que Mme Eyssette menait chez lui, je ne les connus que plus tard; pourtant, dès mon arrivée dans la maison, je compris que, quoi qu'elle en dît, ma mère ne devait pas être heureuse.... Quand j'entrai on venait de se mettre à table pour le dîner. Mme Eyssette bondit de joie en me voyant, et, comme vous pensez, elle embrassa son petit Chose de toutes ses forces. Cependant la pauvre mère avait l'air gêné; elle parlait peu, — toujours sa petite voix douce et tremblante, — les yeux dans son assiette. Elle faisait peine à voir avec sa robe étriquée et toute noire.

L'accueil de mon oncle et de ma tante fut très

froid. Ma tante me demanda d'un air effrayé si j'avais dîné. Je me hâtai de répondre que oui.... La tante respira, elle avait tremblé un moment pour son dîner. Joli, le dîner! des pois chiches et de la morue.

L'oncle Baptiste, lui, me demanda si nous étions en vacances.... Je répondis que je quittais l'Université, et que j'allais à Paris rejoindre mon frère Jacques, qui m'avait trouvé une bonne place. J'inventai ce mensonge pour rassurer la pauvre Mme Eyssette sur mon avenir, et puis aussi pour avoir l'air sérieux aux yeux de mon oncle.

En apprenant que le petit Chose avait une bonne place, la tante Baptiste ouvrit de grands yeux.

“ Daniel, dit-elle, il faudra faire venir ta mère à Paris.... La pauvre chère femme s'ennuie loin de ses enfants; et puis, tu comprends, c'est une charge pour nous, et ton oncle ne peut pas être toujours *la vache à lait* de la famille.

— Le fait est, dit l'oncle Baptiste, la bouche pleine, que je suis *la vache à lait*.... ”

Cette expression de *vache à lait* l'avait ravi, et il la répéta plusieurs fois de suite avec la plus grande gravité....

Le dîner fut long, comme entre vieilles gens. Ma mère mangeait peu, m'adressait quelques paroles et me regardait à la dérobée; ma tante la surveillait.

“ Vois ta sœur, disait-elle à son mari, la joie de revoir Daniel lui coupe l'appétit. Hier elle a pris deux fois du pain, aujourd'hui une fois seulement. ”

Ah! chère Mme Eyssette! comme j'aurais voulu

vous emporter ce soir-là, comme j'aurais voulu vous arracher à cette impitoyable vache à lait et à son épouse ; mais, hélas ! je m'en allais au hasard moi-même, ayant juste de quoi payer ma route, et je pensais bien que la chambre de Jacques n'était pas assez grande pour nous tenir tous les trois. Encore si j'avais pu vous parler, vous embrasser à mon aise; mais non ! On ne nous laissa pas seuls une minute.... Rappelez-vous : tout de suite après dîner l'oncle se remit à sa grammaire espagnole, la tante essuyait son argenterie, et tous deux ils nous épiaient du coin de l'œil.... L'heure du départ arriva sans que nous eussions rien pu nous dire.

Aussi le petit Chose avait le cœur bien gros, quand il sortit de chez l'oncle Baptiste ; et en s'en allant, tout seul, dans l'ombre de la grande avenue qui mène au chemin de fer, il se jura deux ou trois fois très solennellement de se conduire désormais comme un homme et de ne plus songer qu'à reconstruire le foyer.

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

MES CAOUTCHOUCS — RÉCIT DE JACQUES — DE LA PART DU CURÉ DE SAINT-NIZIER.

QUAND je vivrais aussi longtemps que mon oncle Baptiste, lequel doit être à cette heure aussi vieux qu'un vieux baobab de l'Afrique centrale, jamais je n'oublierais mon premier voyage à Paris en wagon de troisième classe.

C'était dans les derniers jours de février ; il faisait encore très froid. Au dehors, un ciel gris, le vent, le grésil, des collines chauves, des prairies inondées, de longues rangées de vignes mortes ; au dedans, des matelots qui chantaient, de gros paysans qui dormaient la bouche ouverte comme des poissons morts, de petites vieilles avec leurs cabas, des enfants, des nourrices, tout l'attirail du wagon des gens qui n'ont aucun souci des délicatesses, avec son odeur de pipe, de saucisse à l'ail et de paille moisie. Je crois y être encore.

En partant, je m'étais installé dans un coin, près de la fenêtre, pour voir le ciel; mais, à deux lieues de chez nous, un infirmier militaire me prit ma place sous le prétexte d'être en face de sa femme, et voilà le petit Chose, trop timide pour oser se plaindre, condamné à faire deux cents lieues entre ce gros vilain homme qui sentait la graine de lin et un grand tambour-major de Champenoise qui, tout le temps, ronfla sur son épaule.

Le voyage dura deux jours. Je passai ces deux jours à la même place, immobile entre mes deux bourreaux, la tête fixe et les dents serrées. Comme je n'avais pas d'argent ni de provisions, je ne mangeai rien de toute la route. Deux jours sans manger, c'est long! — Il me restait bien encore une pièce de quarante sous, mais je la gardais précieusement pour le cas où, en arrivant à Paris, je ne trouverais pas l'ami Jacques à la gare, et, malgré la faim, j'eus le courage de n'y pas toucher. Le dur, c'est qu'autour de moi on mangeait beaucoup dans le wagon. J'avais sous mes jambes un grand coquin de panier très lourd d'où mon voisin l'infirmier tirait à tout moment des charcuteries variées qu'il partageait avec sa dame. Le voisinage de ce panier me rendit très malheureux, surtout le second jour. Pourtant ce n'est pas la faim dont je souffris le plus en ce terrible voyage. J'étais parti de Sarlande sans souliers, n'ayant aux pieds que de petits caoutchoucs fort minces qui me servaient là-bas pour faire ma ronde dans le dortoir. Très joli, le caoutchouc; mais l'hiver, en troisième classe.... Dieu! que j'ai eu

froid ! C'était à en pleurer. La nuit, quand tout le monde dormait, je prenais sans m'en vanter mes pieds entre mes mains et je les tenais des heures entières pour essayer de les réchauffer. Ah ! si madame Eyssette m'avait vu ! ...

Eh bien ! malgré la faim qui lui tordait l'estomac, malgré ce froid cruel qui lui arrachait des larmes, le petit Chose était bien heureux, et pour rien au monde il n'aurait cédé cette place, cette demi-place qu'il occupait entre la Champenoise et l'infirmier. Au bout de toutes ces souffrances il y avait Jacques, il y avait Paris.

Dans la nuit du second jour, vers trois heures du matin, je fus réveillé en sursaut. Le train venait de s'arrêter; tout le wagon était en émoi.

J'entendis l'infirmier dire à sa femme :

« Nous y sommes.

— Où donc ? demandai-je en me frottant les yeux.

— A Paris, parbleu !

Je me précipitai vers la portière. Pas de maisons. Rien qu'une campagne pelée, quelques becs de gaz, et çà et là de gros tas de charbon de terre; puis là-bas, dans le loin, une grande lumière rouge et un roulement confus pareil au bruit de la mer. De portière en protière, un homme allait avec une petite lanterne, en criant : "Paris ! Paris ! vos billets !" Malgré moi je rentrai la tête par un mouvement de terreur. C'était Paris.

Ah ! grande ville, comme le petit Chose avait raison d'avoir peur de toi !...

Cinq minutes après, nous entrions dans la gare.

Jacques était là depuis une heure. Je l'aperçus de loin avec sa longue taille un peu voûtée et ses grands bras de télégraphe qui me faisaient signe derrière le grillage. D'un bond je fus sur lui.

"Jacques ! mon frère !...

—Ah ! cher enfant !"

Et nos deux âmes s'étreignirent de toute la force de nos bras. Malheureusement les gares ne sont pas organisées pour ces belles étreintes. Il y a la salle des voyageurs, la salle des bagages, mais il n'y a pas la salle des effusions, il n'y a pas et, au vrai, il ne peut pas y avoir la salle des âmes. On nous marchait dessus.

"Circulez ! circulez !" nous criaient les gens de l'octroi.

Jacques me dit tout bas : « Allons-nous-en. Demain j'enverrai chercher ta malle. » Et, bras dessus, bras dessous, légers comme nos escarcelles, nous nous mîmes en route pour le quartier Latin.

J'ai essayé bien souvent depuis de me rappeler l'impression exacte que me fit Paris cette nuit-là; mais les choses, comme les hommes, prennent, la première fois où nous les voyons, une physionomie toute particulière, qu'ensuite nous ne leur retrouvons plus. Le Paris de mon arrivée, je n'ai jamais pu me le reconstruire. C'est comme une ville brumeuse que j'aurais traversée tout enfant, il y a des années, et où je ne serais plus retourné depuis lors.

Je me souviens d'un pont sur une rivière toute noire, puis d'un grand quai désert et d'un immense jardin au long de ce quai. Nous nous arrêtâmes un

moment devant ce jardin. A travers les grilles qui le bordaient, on voyait confusément des huttes, des pelouses, des flaques d'eau, des arbres luisants de givre. Un étrange rugissement sortit de cette ombre, et comme mon bras tremblait sous celui de Jacques: « C'est le Jardin des Plantes, me dit-il; il y a là une quantité considérable d'ours, de loups, de hyènes, de tigres, de lions, de boas, d'hippopotames... »

En effet, cela sentait le fauve et, par moments, un cri aigu, un rauque rugissement sortait de cette ombre.

Moi, serré contre mon frère, je regardais de tous mes yeux à travers les grilles, et, mêlant dans un même sentiment de terreur ce Paris inconnu, où j'arrivais de nuit, et ce jardin mystérieux, il me semblait que je venais de débarquer dans une grande caverne noire, pleine de bêtes féroces qui allaient se ruer sur moi. Heureusement que je n'étais pas seul; j'avais Jacques pour me défendre...

Nous marchâmes encore longtemps, longtemps, par des rues noires interminables; puis tout à coup Jacques s'arrêta sur une petite place où il y avait une église.

« Nous voici à Saint-Germain-des-Prés, me dit-il. Notre chambre est là-haut.

— Comment Jacques?... dans le clocher?...

— Peu s'en faut... c'est très commode pour savoir l'heure. »

Jacques exagérait à peine. Il habitait, dans la maison à côté de l'église, une petite mansarde au cinquième ou au sixième étage, et sa fenêtre ouvrait sur

le clocher de Saint-Germain, juste à la hauteur du cadran.

En entrant, je poussai un cri de joie. « Du feu ! quel bonheur ! » Et tout de suite je courus à la cheminée présenter mes pieds à la flamme, au risque de fondre mes caoutchoucs. Alors seulement Jacques s'aperçut de l'étrangeté de ma chaussure. Cela le fit beaucoup rire.

« Mon cher, me dit-il, il y a une foule d'hommes célèbres qui sont arrivés à Paris en sabots et qui s'en vantent. Toi, tu pourras dire que tu y es arrivé en caoutchoucs; c'est plus neuf et plus original. En attendant, mets ces pantoufles et entamons le pâté. »

Disant cela, le bon Jacques roulait devant le feu une petite table qui attendait dans un coin, toute servie.

Dieu ! qu'on était bien cette nuit-là dans la chambre de Jacques ! Quels joyeux reflets clairs la cheminée envoyait sur notre nappe ! Et ce vieux vin cacheté, comme il sentait les violettes ! Et ce pâté, quelle belle croûte en or bruni il vous avait ! Ah ! de ces pâtés-là, on n'en fait plus maintenant; tu n'en boiras plus jamais de ces vins-là, mon pauvre Eyssette !

De l'autre côté de la table, en face, tout en face de moi, Jacques me versait à boire ; et, chaque fois que je levais les yeux, je voyais son regard tendre comme celui d'une mère, qui me riait doucement. Moi, j'étais si heureux d'être là que j'en avais positivement la fièvre. Je parlais, je parlais...

« Mange donc, » me disait Jacques en me remplis-

sant mon assiette ; mais je parlais toujours et je ne mangeais pas. Alors, pour me faire taire, il se mit à bavarder, lui aussi, et me narra longuement, sans prendre haleine, tout ce qu'il avait fait depuis plus d'un an que nous ne nous étions pas vus.

« Quand tu fus parti, me disait-il, — et les choses les plus tristes il les contait toujours avec son divin sourire résigné, — quand tu fus parti, la maison devint tout à fait lugubre. Le père ne travaillait plus ; il passait tout son temps dans le magasin à me crier que j'étais un âne, ce qui n'avançait pas les affaires. Des billets protestés tous les matins, des descentes d'huissiers tous les deux jours, chaque coup de sonnette nous faisait sauter le cœur. Ah ! tu t'en es allé au bon moment.

« Au bout d'un mois de cette terrible existence, mon père partit pour la Bretagne au compte de la Compagnie vinicole, et Mme Eyssette alla chez l'oncle Baptiste. Je les embarquai tous les deux. Tu penses si j'en ai versé de ces larmes.... Derrière eux tout notre pauvre mobilier fut vendu, oui, mon cher, vendu dans la rue, sous mes yeux, devant notre porte, et c'est bien pénible, va ! de voir son foyer s'en aller ainsi pièce par pièce. On ne se figure pas combien elles font partie de nous-mêmes, toutes ces choses de bois ou d'étoffe que nous avons dans nos maisons. Tiens ! quand on a emporté l'armoire au linge, tu sais, celle qui avait sur ses panneaux des Amours roses avec des violons, j'ai eu envie de courir après l'acheteur et de crier bien fort : « Arrêtez-le ! » Tu comprends ça, n'est-ce pas ?

« De tout mon mobilier, je ne gardai qu'un matelas, une chaise et un balai ; ce balai me fut très utile, tu vas voir. J'installai ces richesses dans un coin de notre maison de la rue Lanterne, dont le loyer était payé encore pour deux mois, et me voilà occupant à moi tout seul ce grand appartement nu, froid, sans rideaux. Ah ! mon ami, quelle tristesse ! Chaque soir, quand je revenais de mon bureau, c'était un nouveau chagrin et comme une surprise de me retrouver seul entre ces quatre murailles. J'allais d'une pièce à l'autre, fermant les portes très fort, pour faire du bruit. Quelquefois il me semblait qu'on m'appelait au magasin, et je criais : « J'y vais ! » Quand j'entrais chez notre mère, je croyais toujours que j'allais la trouver tricotant tristement dans son fauteuil, près de la fenêtre !...

« Pour comble de malheur, les babarottes reparurent. Ces horribles petites bêtes, que nous avions eu tant de peine à combattre en arrivant à Lyon, apprirent sans doute votre départ et tentèrent une nouvelle invasion, bien plus terrible encore que la première. D'abord j'essayai de résister. Je passai mes soirées dans la cuisine, ma bougie d'une main, mon balai de l'autre, à me battre comme un lion, toujours en pleurant, par exemple. Malheureusement j'étais seul, et j'avais beau me multiplier, ce n'était plus comme au temps d'Annou. Du reste les babarottes, elles aussi, arrivaient en plus grand nombre. Je suis sûr que toutes celles de Lyon, — et Dieu sait s'il y en a dans cette grosse ville humide ! — s'étaient levées en masse pour venir assiéger notre maison. La

cuisine en était toute noire, je fus obligé de la leur abandonner. Quelquefois je les regardais avec terreur par le trou de la serrure. Il y en avait des milliards de mille.... Tu crois peut-être que ces maudites bêtes s'en tinrent là! Ah! bien oui; tu ne connais pas ces gens du Nord. C'est envahissant comme tout. De la cuisine, malgré portes et serrures, elles passèrent dans la salle à manger où j'avais fait mon lit. Je fus obligé de le transporter dans le magasin, puis dans le salon. Tu ris; j'aurais voulu t'y voir.

« De pièce en pièce, les damnées babarottes me poussèrent jusqu'à notre ancienne petite chambre, au fond du corridor. Là, elles me laissèrent deux ou trois jours de répit; puis, un matin en m'éveillant, j'en aperçus une centaine qui grimpaient silencieusement le long de mon balai, pendant qu'un autre corps de troupe se dirigeait en bon ordre vers mon lit.... Privé de mes armes, forcé dans mes derniers redans, je n'avais plus qu'à fuir. C'est ce que je fis. J'abandonnai aux babarottes le matelas, la chaise, le balai, et je m'en fus de cette horrible maison de la rue Lanterne pour n'y plus revenir.

" Je passai encore quelques mois à Lyon, mois bien longs, bien noirs, bien larmoyants. A mon bureau, on ne m'appelait plus que sainte Madeleine. Je n'allais nulle part. Je n'avais pas un ami. Ma seule distraction, c'étaient tes lettres.... Ah! mon Daniel, quelle jolie façon tu as de dire les choses! Je suis sûr que tu pourrais écrire dans les journaux, si tu voulais. Ce n'est pas comme moi. Figure-toi qu'à force d'écrire sous la dictée, j'en suis arrivé à

être moins intelligent qu'une machine à coudre. Impossible de rien trouver par moi-même. M. Eyssette avait bien raison de me dire : "Jacques, tu es un âne." Après tout, ce n'est pas si mal d'être un âne. Les ânes sont de braves bêtes patientes, fortes, laborieuses, le cœur bon et les reins solides.... Mais revenons à mon histoire.

"Dans toutes tes lettres, tu me parlais de la reconstruction du foyer, et grâce à ton éloquence, j'avais comme toi pris feu pour cette grande idée. Malheureusement, ce que je gagnais à Lyon suffisait à peine pour me faire vivre. C'est alors que la pensée me vint de m'embarquer pour Paris. Il me semblait que là je serais plus à même de venir en aide à ma famille, et que je trouverais tous les matériaux nécessaires à notre fameuse reconstruction. Mon voyage fut donc décidé; seulement, je pris mes précautions. Je ne voulais pas tomber dans les rues de Paris comme un pierrot sans plumes. C'est bon pour toi, mon Daniel; il y a des grâces d'état pour les jolis garçons, mais moi, un grand pleurard!...

"J'allai donc demander quelques lettres de recommandation à notre ami, le curé de Saint-Nizier. C'est un homme très bien posé dans le faubourg Saint-Germain. Il me donna deux lettres, l'une pour un comte, l'autre pour un duc. Je me mets bien, comme tu vois. De là, je m'en fus trouver un tailleur qui, sur ma bonne mine, consentit à me faire crédit d'un bel habit noir avec ses dépendances, gilet, pantalon, etc. Je mis mes lettres de recommandation dans mon habit, mon habit dans une serviette, et me voilà parti

avec trois louis en poche : 35 francs pour le voyage, et 25 pour voir venir.

“ Le lendemain de mon arrivée à Paris, dès sept heures du matin, j'étais dans les rues, en habit noir et en gants jaunes. Pour ta gouverne, petit Daniel, ce que je faisais là était très ridicule. A sept heures du matin, à Paris, tous les habits noirs sont couchés ou doivent l'être. Moi, je l'ignorais ; et j'étais très fier de promener le mien parmi ces grandes rues, en faisant sonner mes escarpins neufs. Je croyais aussi qu'en sortant de bonne heure, j'aurais plus de chances pour rencontrer la Fortune. Encore une erreur: la Fortune, à Paris, ne se lève pas matin.

“ Me voilà donc trottant par le faubourg Saint-Germain avec mes lettres de recommandation en poche.

“ J'allai d'abord chez le comte, rue de Lille ; puis chez le duc, rue Saint-Guillaume. Aux deux endroits je trouvai les gens de service en train de laver les cours et de faire reluire les cuivres des sonnettes. Quand je dis à ces faquins que je venais parler à leurs maîtres de la part du curé de Saint-Nizier, ils me rirent au nez en m'envoyant des seaux d'eau dans les jambes.... Que veux-tu, mon cher? c'était ma faute, aussi : il n'y a que les pédicures qui vont chez les gens à cette heure-là. Je me le tins pour dit.

“ Tel que je te connais, toi, je suis sûr qu'à ma place tu n'aurais jamais osé retourner dans ces maisons et affronter les regards moqueurs de la valetaille. Eh bien ! moi, j'y retournai avec aplomb le jour même, dans l'après-midi, et, comme le matin,

je demandai aux gens de service de m'introduire auprès de leurs maîtres, toujours de la part du curé de Saint-Nizier. Bien m'en prit d'avoir été brave ; ces deux messieurs étaient visibles et je fus tout de suite introduit. Je trouvai deux hommes et deux accueils bien différents. Le comte de la rue de Lille me reçut très froidement. Sa longue figure maigre, sérieuse jusqu'à la solennité, m'intimidait beaucoup, et je ne trouvai pas quatre mots à lui dire. Lui, de son côté, me parla à peine. Il regarda la lettre du curé de Saint-Nizier, la mit dans sa poche, me demanda de lui laisser mon adresse, et me congédia d'un geste glacial, en me disant : " Je m'occuperai de vous, inutile que vous reveniez. Si je trouve quelque chose, je vous écrirai."

" Je sortis de chez lui, transi jusqu'aux moelles. Heureusement la réception qu'on me fit rue Saint-Guillaume avait de quoi me réchauffer le cœur. J'y trouvai le duc le plus réjoui, le plus épanoui, le plus bedonnant, le plus avenant du monde. Et comme il l'aimait son cher curé de Saint-Nizier ! Et comme tout ce qui venait de là serait sûr d'être bien accueilli rue Saint-Guillaume !... Ah ! le bon homme ! le brave duc ! Nous fûmes amis tout de suite. Il m'offrit une pincée de tabac à la bergamote, me tira le bout de l'oreille et me renvoya avec une tape sur la joue et d'excellentes paroles :

" — Je me charge de votre affaire. Avant peu, j'aurai ce qu'il vous faut. D'ici là, venez me voir aussi souvent que vous voudrez.

" Je m'en allai ravi.

“ Je passai deux jours sans y retourner, par discrétion. Le troisième jour seulement, je poussai jusqu'à l'hôtel de la rue Saint-Guillaume. Un grand escogriffe bleu et or me demanda mon nom. Je répondis d'un air suffisant :

“ — Dites que c'est de la part du curé de Saint-Nizier.

“ Il revint au bout d'un moment.

“ — M. le duc est très occupé. Il prie monsieur de l'excuser et de vouloir bien passer un autre jour.

“ Tu penses si je l'excusai, ce pauvre duc.

“ Le lendemain, je revins à la même heure. Je trouvai le grand escogriffe bleu de la veille, perché comme un ara sur le perron. Du plus loin qu'il m'aperçut, il me dit gravement :

“ M. le duc est sorti.

“ — Ah ! très bien ! répondis-je, je reviendrai. Dites-lui, je vous prie, que c'est la personne de la part du curé de Saint-Nizier.

“ Le lendemain je revins encore ; les jours suivants aussi, mais toujours avec le même insuccès. Une fois le duc était au bain, une autre fois à la messe, un jour au jeu de paume, un autre jour avec du monde. — Avec du monde ! En voilà une formule insolente ! Eh bien ! et moi, je ne suis donc pas du monde ?

“ A la fin, je me trouvais si ridicule avec mon éternel : “ De la part du curé de Saint-Nizier,” que je n'osais plus dire de la part de qui je venais. Mais le grand ara bleu du perron ne me laissait jamais partir sans me crier, avec une gravité imperturbable :

“ — Monsieur est sans doute la personne qui vient de la part du curé de Saint-Nizier ?

“ Et cela faisait beaucoup rire d'autres aras bleus qui flânaient par là dans les cours. Tas de coquins ! Si j'avais pu leur allonger quelques bons coups de trique, de ma part à moi et non pas de la part du curé de Saint-Nizier !

“ Il y avait dix jours environ que j'étais à Paris, lorsqu'un soir, en revenant l'oreille basse d'une de ces visites à la rue Saint-Guillaume, — je m'étais juré d'y aller jusqu'à ce qu'on me mît à la porte, — je trouvai chez mon portier une petite lettre. Devine de qui ?... une lettre du comte, mon cher, du comte de la rue de Lille, qui m'engageait à me présenter sans retard chez son ami le marquis d'Hacqueville. On demandait un secrétaire.... Tu penses, quelle joie ! et aussi quelle leçon ! Cet homme froid et sec, sur lequel je comptais si peu, c'était justement lui qui s'occupait de moi, tandis que l'autre, si bienveillant, si accueillant, me faisait faire depuis huit jours le pied de grue sur son perron, exposé, ainsi que le curé de Saint-Nizier, aux rires insolents des aras bleu et or.... C'est là la vie, mon cher ; et à Paris on l'apprend vite.

“ Sans perdre une minute, je courus chez le marquis d'Hacqueville. Je trouvai un petit vieux, frétillant, sec, tout en nerfs, alerte et gai comme une abeille. Tu verras quel joli type. Une tête d'aristocrate, fine et pâle, des cheveux droits comme des quilles, et rien qu'un œil. L'autre est mort d'un coup d'épée, voilà longtemps. Mais celui qui reste

est si brillant, si vivant, si parlant, si interrogeant qu'on ne peut pas dire que le marquis soit borgne. Il a deux yeux dans le même œil, voilà tout.

« Quand j'arrivai devant ce singulier petit vieillard, je commençai par lui débiter quelques banalités de circonstance ; mais il m'arrêta net :

« Pas de phrases, me dit-il. Je ne les aime pas. Venons aux faits, voici. J'ai entrepris d'écrire mes mémoires. Je m'y suis pris malheureusement un peu tard, et je n'ai plus de temps à perdre, commençant à me faire très-vieux. J'ai calculé qu'en employant tous mes instants, il me fallait encore trois années de travail pour terminer mon œuvre. J'ai soixante-dix ans, les jambes sont en déroute ; mais la tête n'a pas bougé. Je peux donc espérer aller encore trois ans et mener mes mémoires à bonne fin. Seulement, je n'ai pas une minute de trop ; c'est ce que mon secrétaire n'a pas compris. Cet imbécile, — un garçon fort intelligent, ma foi, et dont j'étais enchanté, — s'est mis dans la tête d'être amoureux et de vouloir se marier. Jusque-là il n'y a pas de mal. Mais voilà-t-il pas que ce matin mon drôle vient me demander deux jours de congé pour faire ses noces. Ah ! bien oui, deux jours de congé ! Pas une minute.

« — Mais, monsieur le marquis...

« — Il n'y a pas de « mais, monsieur le marquis »... Si vous vous en allez deux jours, vous vous en irez tout à fait.

« — Je m'en vais, monsieur le marquis.

« — Bon voyage !

« Et voilà mon coquin parti... C'est sur vous,

mon cher garçon, que je compte pour le remplacer. Les conditions sont celles-ci : le secrétaire vient chez moi le matin, à huit heures ; il apporte son déjeuner. Je dicte jusqu'à midi. A midi, le secrétaire déjeune tout seul, car je ne déjeune jamais. Après le déjeuner du secrétaire, qui doit être très court, on se remet à l'ouvrage. Si je sors, le secrétaire m'accompagne ; il a un crayon et du papier. Je dicte toujours : en voiture, à la promenade, en visite, partout ! Le soir, le secrétaire dîne avec moi. Après le dîner, nous relisons ce que j'ai dicté dans la journée. Je me couche à huit heures, et le secrétaire est libre jusqu'au lendemain. Je donne cent francs par mois et le dîner. Ce n'est pas le Pérou, mais dans trois ans, les mémoires terminés, il y aura un cadeau, et un cadeau royal, foi d'Hacqueville ! Ce que je demande, c'est qu'on soit exact, qu'on ne se marie pas et qu'on sache écrire lestement sous la dictée. Savez-vous écrire sous la dictée ?

« — Oh ! parfaitement, monsieur le marquis, répondis-je avec une forte envie de rire.

« C'était si comique, en effet, cet acharnement du destin à me faire écrire sous la dictée toute ma vie...

« — Eh bien, alors, mettez-vous là, reprit le marquis. Voici du papier et de l'encre. Nous allons travailler tout de suite. J'en suis au chapitre XXIV : *Mes démêlés avec M. de Villèle.* Ecrivez....

« Et le voilà qui se met à me dicter d'une petite voix de cigale, en sautillant d'un bout de la pièce à l'autre.

« C'est ainsi, mon Daniel, que je suis entré chez cet original, lequel est au fond un excellent homme.

Jusqu'à présent, nous sommes très-contents l'un de l'autre ; hier soir, en apprenant ton arrivée, il a voulu me faire emporter pour toi cette bouteille de vin vieux. On nous en sert une comme cela tous les jours à notre dîner, c'est te dire si l'on dîne bien. Le matin, par exemple, j'apporte mon déjeuner, et tu rirais de me voir manger mes deux sous de fromage d'Italie dans une fine assiette de Moustier, sur une nappe à blason. Ce que le bonhomme en fait, ce n'est pas par avarice, mais pour éviter à son vieux cuisinier, M. Pilois, la fatigue de me préparer mon déjeuner... En somme, la vie que je mène n'est pas désagréable. Les mémoires du marquis sont fort instructifs ; j'apprends sur M. Decazes et M. de Villèle une foule de choses qui ne peuvent pas manquer de me servir un jour ou l'autre. A huit heures, le soir, je suis libre. Je vais lire les journaux dans un cabinet de lecture ou bien encore dire bonjour à notre ami Pierrotte.... Est-ce que tu te le rappelles, l'ami Pierrotte ? tu sais, Pierrotte des Cévennes, le frère de lait de maman. Aujourd'hui Pierrotte n'est plus Pierrotte, c'est M. Pierrotte gros comme les deux bras. Il a un beau magasin de porcelaines au passage du Saumon ; et comme il aimait beaucoup madame Eyssette, j'ai trouvé sa maison ouverte à tous battants. Pendant les soirées d'hiver, c'était une ressource... mais maintenant que te voilà, je ne suis plus en peine pour mes soirées... Ni toi non plus, n'est-ce pas, frérot ? Oh ! Daniel, mon Daniel, que je suis content ! Comme nous allons être heureux !... »

II

MA MÈRE JACQUES

JACQUES a fini son odyssée, maintenant c'est le tour de la mienne. Le feu qui meurt a beau nous faire signe : « Allez vous coucher, mes enfants. » Les bougies ont beau crier : « Au lit! au lit! Nous sommes brûlées jusqu'aux bobèches. — On ne vous écoute pas, leur dit Jacques en riant, et notre veillée continue.

Vous comprenez, ce que je raconte à mon frère l'intéresse beaucoup. C'est la vie du petit Chose au collège de Sarlande; cette triste vie que le lecteur se rappelle sans doute. Tout enfin, jusqu'à ma folle tentative d'en finir avec la vie et la terrible prédiction de l'abbé Germane : « Tu seras un enfant toute ta vie. »

Les coudes sur la table, la tête dans ses mains, Jacques écoute ma confession sans l'interrompre...

De temps en temps je le vois qui frissonne et je l'entends dire : « Pauvre petit ! pauvre petit ! »

Quand j'ai fini, il se lève, me prend les mains et me dit d'une voix douce qui tremble : « L'abbé Germane avait raison, vois-tu, Daniel, tu es un enfant, un petit enfant incapable d'aller seul dans la vie, et tu as bien fait de te réfugier près de moi. Dès aujourd'hui tu n'es plus seulement mon frère, tu es mon fils aussi, et puisque notre mère est loin, c'est moi qui la remplacerai. Le veux-tu, dis, Daniel? Veux-tu que je sois ta mère Jacques? Je ne t'ennuierai pas beaucoup, tu verras ; tout ce que je te demande, c'est de me laisser toujours marcher à côté de toi et de te tenir la main. Avec cela, tu peux être tranquille et regarder la vie en face, comme un homme; elle ne te mangera pas."

Pour toute réponse, je lui saute au cou : — "O ma mère Jacques, que tu es bon !" — Et me voilà pleurant sur son épaule, pleurant à chaudes larmes sans pouvoir m'arrêter, tout à fait comme l'ancien Jacques de Lyon. Le Jacques d'aujourd'hui ne pleure plus, lui, la citerne est à sec, comme il dit. Quoi qu'il arrive, il ne pleurera plus jamais.

A ce moment, sept heures sonnent. Les vitres s'allument. Une lueur pâle entre dans la chambre en frissonnant.

" Voilà le jour, Daniel, dit Jacques. Il est temps de dormir. Couche-toi vite.... tu dois en avoir besoin.

— Et toi, Jacques?

— Oh ! moi, je n'ai pas deux jours de chemin de

fer dans les reins.... D'ailleurs, avant d'aller chez le marquis, il faut que je reporte quelques livres au cabinet de lecture, et je n'ai pas de temps à perdre... tu sais que le marquis d'Hacqueville ne plaisante pas..... Je rentrerai ce soir à huit heures.... Toi, quand tu seras bien reposé, tu sortiras un peu. Surtout je te recommande...."

Ici ma mère Jacques commence à me faire une foule de recommandations très importantes pour un nouveau débarqué comme moi; par malheur, tandis qu'il me les fait, je me suis étendu sur le lit, et, sans dormir précisément, je n'ai déjà plus les idées bien nettes. La fatigue, le pâté, les larmes.... Je suis aux trois quarts assoupi.... J'entends d'une façon confuse quelqu'un qui me parle d'un restaurant tout près d'ici, d'argent dans mon gilet, de ponts à traverser, de boulevards à suivre, de sergents de ville à consulter et du clocher de Saint-Germain-des-Prés comme point de ralliement. Dans mon demi-sommeil, c'est surtout ce clocher de Saint-Germain qui m'impressionne. Je vois deux, cinq, dix clochers de Saint-Germain rangés autour de mon lit comme des poteaux indicateurs. Parmi tous ces clochers, quelqu'un va et vient dans la chambre, tisonne le feu, ferme les rideaux des croisées, puis s'approche de moi, me pose un manteau sur les pieds, m'embrasse au front et s'éloigne doucement avec un bruit de porte....

Je dormais depuis quelques heures, et je crois que j'aurais dormi jusqu'au retour de ma mère Jacques, quand le son d'une cloche me réveilla subitement.

C'était la cloche de Sarlande, l'horrible cloche de fer qui sonnait comme autrefois : "Dig ! dong ! Réveillez-vous ! dig ! dong ! Habillez-vous !" D'un bond je fus au milieu de la chambre, la bouche ouverte pour crier comme au dortoir : "Allons, messieurs !" Puis, quand je m'aperçus que j'étais chez Jacques, je partis d'un grand éclat de rire et je me mis à gambader follement par la chambre. Ce que j'avais pris pour la cloche de Sarlande, c'était la cloche d'un atelier du voisinage qui sonnait sec comme celle de là-bas. Pourtant la cloche du collège avait encore quelque chose de plus méchant, de plus en fer. Heureusement elle était à deux cents lieues, et si fort qu'elle sonnât, je ne risquais plus de l'entendre.

J'allai à la fenêtre et je l'ouvris. Je m'attendais presque à voir au-dessous de moi la cour des grands avec ses arbres mélancoliques et l'homme aux clefs rasant les murs....

Au moment où j'ouvrais, midi sonnait partout. La grosse tour de Saint-Germain tinta la première ses douze coups et l'*Angelus* à la suite, presque dans mon oreille. Par la fenêtre ouverte, les grosses notes lourdes tombaient chez Jacques trois par trois, se crevaient en tombant comme des bulles sonores et remplissaient de bruit toute la chambre. A l'*Angelus* de Saint-Germain, les autres *Angelus* de Paris répondirent sur des timbres divers.... En même temps, comme attiré par tous ces carillons, un rayon de soleil troua la nue et vint courir sur les toits humides de brouillard. En bas, Paris grondait, invisible.... Je restai là un moment à regarder luire dans la

lumière les dômes, les flèches, les tours ; puis, tout à coup le bruit de la ville montant jusqu'à moi, il me vint je ne sais quelle folle envie de me plonger, de me rouler dans ce bruit, dans cette foule, dans cette vie, et je me dis avec ivresse : Allons voir Paris !

III

LA DISCUSSION DU BUDGET.

CE jour-là, plus d'un Parisien a dû dire en rentrant chez lui, le soir, pour se mettre à table : " Quel singulier petit bonhomme j'ai rencontré aujourd'hui ! " Le fait est qu'avec ses cheveux trop longs, son pantalon trop court, ses caoutchoucs, ses bas bleus, son bouquet départemental et cette solennité de démarche particulière à tous les êtres trop petits, le petit Chose devait être tout à fait comique.

C'était justement une journée de la fin de l'hiver, une de ces journées tièdes et lumineuses qui, à Paris, souvent sont plus le printemps que le printemps lui-même. Il y avait beaucoup de monde dehors. Un peu étourdi par le va-et-vient bruyant de la rue, j'allais devant moi, timide et le long des murs. On me bousculait, je disais " pardon " et je devenais tout rouge. Ma grande crainte était d'avoir l'air province. Aussi je me gardais bien de m'arrêter devant

les magasins et pour rien au monde je n'aurais demandé ma route. Je prenais une rue, puis une autre, toujours tout droit. On me regardait. Cela me gênait beaucoup. Il y avait des gens qui se retournaient sur mes talons et des yeux qui riaient en passant près de moi ; une fois, j'entendis une femme dire à une autre : " Regarde donc celui-là. Il n'a pas le pied parisien. " Cela me fit broncher.... Ce qui m'embarrassait beaucoup aussi, c'était l'œil inquisiteur des sergents de ville. A tous les coins de rue, ce diable d'œil silencieux se braquait sur moi curieusement ; et quand j'avais passé, je le sentais encore qui me suivait de loin et me brûlait dans le dos. Au fond, j'étais un peu inquiet.

Je marchai ainsi près d'une heure jusqu'à un grand boulevard planté d'arbres grêles. Il y avait là tant de bruit, tant de gens, tant de voitures, que je m'arrêtai presque effrayé.

" Comment me tirer d'ici ? pensai-je en moi-même. Comment rentrer à la maison ? Si je demande le clocher de Saint-Germain-des-Prés, on se moquera de moi. J'aurai l'air d'une cloche égarée qui revient de Rome le jour de Pâques."

Alors, pour me donner le temps de prendre un parti, je m'arrêtai devant des affiches de théâtre, de l'air affairé d'un homme qui fait son menu de spectacle pour le soir. Malheureusement les affiches, fort intéressantes d'ailleurs, ne donnaient pas le moindre renseignement sur le clocher de Saint-Germain, et je risquais fort de rester là jusqu'au coup de trompette du jugement dernier, quand soudain

ma mère Jacques parut à mes côtés. Il était aussi étonné que moi.

"Comment, c'est toi, Daniel? Que fais-tu là, bon Dieu!"

Je répondis d'un petit air négligent:

"Tu vois, je me promène."

Ce bon garçon de Jacques me regardait avec admiration:

"C'est qu'il est déjà Parisien, vraiment!"

Au fond, j'étais heureux de l'avoir et je m'accrochai à son bras avec une joie d'enfant, comme à Lyon, quand M. Eyssette père était venu nous chercher de nuit sur le bateau.

"Quelle chance que nous nous soyons rencontrés! me dit Jacques. Mon marquis a une extinction de voix, et, comme on ne peut pas dicter par gestes, il m'a donné congé jusqu'à demain... Nous allons en profiter pour faire une grande promenade..."

Là-dessus il m'entraîne, et nous voilà partis dans Paris, bien serrés l'un contre l'autre et tout fiers de marcher ensemble. Maintenant que mon frère est près de moi, la rue ne me fait plus peur, je vais la tête haute, avec un aplomb de trompette aux zouaves, et gare au premier qui rira! Pourtant une chose m'inquiète. Jacques, chemin faisant, me regarde à plusieurs reprises d'un air piteux. Je n'ose lui demander pourquoi.

"Sais-tu qu'ils sont très gentils, tes caoutchoucs? me dit-il au bout d'un moment.

— N'est-ce pas, Jacques?

— Oui, ma foi, très gentils..." Puis, en souriant,

il ajoute : "C'est égal, quand je serai riche, je t'achèterai une paire de bons souliers pour mettre dedans."

Pauvre cher Jacques! Il a dit cela sans malice; mais il n'en faut pas plus pour me décontenancer. Voilà toutes mes hontes revenues. Sur ce grand boulevard ruisselant de clair soleil, je me sens ridicule avec mes caoutchoucs, et quoi que Jacques puisse me dire en faveur de ma chaussure, je veux rentrer sur-le-champ.

Nous rentrons. On s'installe au coin du feu, et le reste de la journée se passe gaiement à bavarder ensemble comme deux oiseaux de gouttière... Vers le soir, on frappe à notre porte. C'est un domestique du marquis avec ma malle.

"Très bien, dit ma mère Jacques. Nous allons inspecter un peu ta garde-robe."

Pécaïre! ma garde-robe!....

L'inspection commence. Il faut voir notre mine piteusement comique en faisant ce maigre inventaire. Jacques, à genoux devant la malle, tire les objets l'un après l'autre et les annonce à mesure.

"Un dictionnaire... une cravate... encore un dictionnaire... Si tu avais seulement autant de chaussettes... Et ce gros livre, qu'est-ce que c'est?... oh! oh!,.. *Cahier de punitions... Boucoyran*, 500 *lignes... Soubeyrol*, 400 *lignes... Boucoyran*, 500 *lignes... Boucoyran... Boucoyran...* Sapristi! tu ne le ménageais pas, le nommé Boucoyran... C'est égal, deux ou trois douzaines de chemises feraient bien mieux notre affaire."

A cet endroit de l'inventaire, ma mère Jacques pousse un cri de surprise.

“Miséricorde ! Daniel... qu'est-ce que je vois? Des vers ! ce sont des vers... tu en fais donc toujours?... cachotier, va! Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé dans tes lettres? Tu sais bien pourtant que je ne suis pas un profane... J'ai fait des poèmes, moi aussi, dans le temps... Souviens-toi de *Religion! Religion! poème en douze chants!*... Çà, monsieur le lyrique, voyons un peu tes poésies!...

— Oh! non, Jacques, je t'en prie. Cela n'en vaut pas la peine.

— Tous les mêmes, ces poètes! dit Jacques en riant. Allons, mets-toi là et lis-moi tes vers ; sinon je vais les lire moi-même, et tu sais comme je lis mal.”

Cette menace me décide; je commence ma lecture.

Ce sont des vers que j'ai faits au collège de Sarlande, sous les châtaigniers de la Prairie, en surveillant les élèves... Bons ou méchants? Je ne m'en souviens guère ; mais quelle émotion en les lisant!... Pensez donc! des poésies qu'on n'a jamais montrées à personne... Et puis l'auteur de *Religion! Religion!* n'est pas un juge ordinaire. S'il allait se moquer de moi? Pourtant, à mesure que je lis, la musique des rimes me grise et ma voix se raffermit. Assis devant la croisée, Jacques m'écoute, impassible. Derrière lui, dans l'horizon, se couche un gros soleil rouge qui incendie nos vitres. Sur le bord du toit un chat maigre bâille et s'étire en nous regardant; il a l'air renfrogné d'un habitué de la Comédie-Française

écoutant une tragédie... Je vois tout cela du coin de l'œil sans interrompre ma lecture.

Triomphe inespéré! A peine j'ai fini, Jacques enthousiasmé quitte sa place et me saute au cou :

“Oh! Daniel! que c'est beau! que c'est beau!”

Je le regarde avec un peu de défiance.

“Vraiment, Jacques, tu trouves?...

— Magnifique, mon cher, magnifique... Quand je pense que tu avais toutes ces richesses dans ta malle et que tu ne m'en disais rien; c'est incroyable!...”

Et voilà ma mère Jacques qui marche à grands pas dans la chambre, parlant tout seul et gesticulant. Tout à coup il s'arrête en prenant un air solennel:

“Il n'y a plus à hésiter, Daniel, tu es poète, il faut rester poète et chercher ta vie de ce côté-là.

— Oh! Jacques, c'est bien difficile.... Les débuts surtout. On gagne si peu!

— Bah! je gagnerai pour deux, n'aie pas peur.

— Et le foyer, Jacques, le foyer que nous voulons reconstruire?

— Le foyer! je m'en charge. Je me sens de force à le reconstruire à moi tout seul. Toi tu l'illustreras, et tu penses comme nos parents seront fiers de s'asseoir à un foyer célèbre!...”

J'essaye encore quelques objections, mais Jacques a réponse à tout. Du reste, il faut le dire, je ne me défends que faiblement. L'enthousiasme fraternel commence à me gagner. La foi poétique me pousse à vue d'œil, et je sens déjà courir par tout mon être un prurigo lamartinien.... Il y a un point, par ex-

emple, sur lequel Jacques et moi nous ne nous entendons pas du tout. Jacques veut qu'à trente-cinq ans j'entre à l'Académie française. Moi, je m'y refuse énergiquement. Foin de l'Académie! C'est vieux, démodé, pyramide d'Egypte en diable.

" Raison de plus pour y entrer, me dit Jacques. Tu leur mettras un peu de jeune sang dans les veines à tous ces vieux Palais-Mazarin.... Et puis notre mère sera si heureuse, songe donc!"

Que répondre à cela? Le nom de ma mère est un argument sans réplique. Il faut se résigner à endosser l'habit vert. Va donc pour l'Académie! Si mes collègues m'ennuient trop, je ferai comme Mérimée, je n'irai pas aux séances.

Pendant cette discussion la nuit est venue, les cloches de Saint-Germain carillonnent joyeusement comme pour célébrer l'entrée de Daniel Eyssette à l'Académie française. — " Allons dîner, " dit ma mère Jacques; et, tout fier de se montrer avec un académicien, il m'emmène dans une crèmerie de la rue Saint-Benoît.

C'est un petit restaurant de gens qui ne roulent pas dans l'or, avec une table d'hôte au fond pour les habitués. Nous mangeons dans la première salle, au milieu de clients très râpés, très affamés, qui raclent leurs assiettes silencieusement. — " Ce sont presque tous des hommes de lettres, " me dit Jacques à voix basse. Dans moi-même je ne peux m'empêcher de faire à ce sujet quelques réflexions mélancoliques; mais je me garde bien de les communiquer à Jacques, de peur de refroidir son enthousiasme.

Le dîner est très gai. M. Daniel Eyssette (de l'Académie française) montre beaucoup d'entrain, et encore plus d'appétit. Le repas fini, on se hâte de remonter dans le clocher, et, tandis que M. l'académicien rêve à califourchon sur la fenêtre, Jacques, assis à sa table, s'absorbe dans un grand travail de chiffres qui paraît l'inquiéter beaucoup. Il se ronge les ongles, s'agite fébrilement sur sa chaise, compte sur ses doigts, puis tout à coup se lève avec un cri de triomphe : " Bravo !... j'y suis arrivé....

— A quoi, Jacques ?

— A établir notre budget, mon cher. Et je te réponds que ce n'était pas une petite affaire. Pense, soixante francs par mois pour vivre à deux !...

— Comment ! soixante ?... Je croyais que tu gagnais cent francs chez le marquis.

— Oui, mais il y a là-dessus quarante francs par mois à envoyer à Mme Eyssette pour la reconstruction du foyer.... Restent donc soixante francs. Nous avons quinze francs de chambre ; comme tu vois, ce n'est pas cher, seulement il faut que je fasse le lit moi-même.

— Je le ferai aussi, moi, Jacques.

— Non, non. Pour un académicien ce ne serait pas convenable. Mais revenons au budget.... Donc 15 francs de chambre, 5 francs de charbon, — seulement 5 francs parce que je vais le chercher moi-même aux usines tous les mois ; — restent 40 francs. Pour ta nourriture, mettons 30 francs. Tu dîneras à la crèmerie où nous sommes allés ce soir ; c'est 15 sous sans le dessert, et tu as vu qu'on n'est pas trop

mal. Il te reste 5 sous pour ton déjeuner. Est-ce assez ? . . .

— Je crois bien.

— Nous avons encore 10 francs. Je compte 7 francs de blanchissage.... Quel dommage que je n'aie pas le temps! j'irais moi-même au bateau.... Restent 3 francs que j'emploie comme ceci : 30 sous pour mes déjeuners.... Dame ! tu comprends ; moi, je fais tous les jours un bon repas chez mon marquis, et je n'ai pas besoin d'un déjeuner aussi substantiel que le tien.... Les derniers trente sous sont pour les menus frais, timbres-poste et autres dépenses imprévues. Cela nous fait juste nos soixante francs.... Hein ? Crois-tu que c'est calculé ? "

Et Jacques, enthousiasmé, se met à gambader dans la chambre : puis subitement il s'arrête et prend un air consterné :

" Allons, bon ! Le budget est à refaire.... J'ai oublié quelque chose.

— Quoi donc ?

— Et la bougie ? . . . Comment feras-tu le soir pour travailler, si tu n'as pas de bougie? C'est une dépense indispensable, et une dépense d'au moins cinq francs par mois.... Où pourrait-on bien les décrocher, ces cinq francs-là? . . . L'argent du foyer est sacré, et sous aucun prétexte.... Eh, parbleu ! j'ai notre affaire. Voici le mois de mars qui vient, et avec lui le printemps, la chaleur, le soleil.

— Eh bien ! Jacques?

— Eh bien ! Daniel, quand il fait chaud, le charbon est inutile, soit 5 francs de charbon que nous trans-

formons en 5 francs de bougie, et voilà le problème résolu.... Décidément je suis né pour être ministre des finances.... Qu'en dis-tu? Cette fois le budget tient sur ses jambes, et je crois que nous n'avons rien oublié.... Il y a bien encore la question des souliers et des vêtements, mais je sais ce que je vais faire.... J'ai tous les jours ma soirée libre à partir de huit heures, je chercherai une place de teneur de livres chez quelque petit marchand. Bien sûr que l'ami Pierrotte me trouvera cela facilement.

— Ah çà! Jacques, vous êtes donc très liés, toi et l'ami Pierrotte?... Est-ce que tu y vas souvent?

— Oui, très souvent. Le soir on fait de la musique.

— Tiens! Pierrotte est musicien?

— Non, pas lui, sa fille.

— Sa fille!... Il a donc une fille? Comment est-elle, mademoiselle Pierrotte?

— Oh! tu m'en demandes trop pour une fois, mon petit Daniel. Un autre jour, je te répondrai. Maintenant il est tard, allons nous coucher."

Et, pour cacher l'embarras que lui causent mes questions, Jacques se met à border le lit activement, avec un soin de vieille fille.

C'est un lit de fer à une place, en tout pareil à celui dans lequel nous couchions tous les deux, à Lyon, rue Lanterne.

"T'en souviens-tu, Jacques, de notre petit lit de la rue Lanterne, quand nous lisions en cachette, et que M. Eyssette nous criait du fond de son lit avec sa plus grosse voix: Éteignez vite, ou je me lève!"

Jacques se souvient de cela et aussi de bien d'au-

tres choses... De souvenir en souvenir, minuit sonne à Saint-Germain qu'on ne songe pas encore à dormir.

"Allons!... bonne nuit, me dit Jacques résolûment. Mais au bout de cinq minutes, je l'entends qui pouffe de rire sous sa couverture.

— De quoi ris-tu, Jacques?...

— Je ris de l'abbé Micou, tu sais, l'abbé Micou de la manécanterie... Te le rappelles-tu?...

— Parbleu!... Très brave homme, mais bien drôle! "

Et nous voilà partis à rire, à rire, à bavarder... à bavarder. Cette fois, c'est moi qui suis raisonnable et qui dis :

"Il faut dormir."

Mais un moment après je recommence de plus belle :

"Et Rouget, Jacques, Rouget de la fabrique... mon Vendredi? Est-ce que tu t'en souviens?..."

Là-dessus nouveaux éclats de rire et causeries à n'en plus finir...

Soudain un grand coup de poing ébranle la cloison de mon côté, du côté de la ruelle. Consternation générale.

"C'est Coucou-Blanc... me dit Jacques tout bas dans l'oreille.

— Coucou-Blanc? Qu'est-ce que cela?

— Chut!... pas si haut... Coucou-Blanc est notre voisine... Elle se plaint sans doute que nous l'empêchons de dormir.

— Dis donc, Jacques, quel drôle de nom elle a,

notre voisine... Coucou-Blanc! Est-ce qu'elle est jeune?

— Tu pourras en juger toi-même, mon cher. Un jour ou l'autre vous vous rencontrerez dans l'escalier.,. mais, en attendant, dormons vite... sans quoi Coucou-Blanc pourrait bien se fâcher encore."

Là-dessus Jacques souffle la bougie, et M. Daniel Eyssette (de l'Académie française) s'endort sur l'épaule de son frère comme quand il avait dix ans.

IV

LA DAME DU PREMIER

IL y a sur la place de Saint-Germain-des-Prés, dans le coin de l'église, à gauche et tout au bord des toits, une petite fenêtre qui me serre le cœur chaque fois que je la regarde. C'est la fenêtre de notre ancienne chambre ; et, encore aujourd'hui, quand je passe par là, je me figure que le Daniel d'autrefois est toujours là-haut, assis à sa table contre la vitre, et qu'il sourit de pitié en voyant dans la rue le Daniel d'aujourd'hui triste et déjà courbé.

Ah ! vieille horloge de Saint-Germain, que de belles heures tu m'as sonnées quand j'habitais là-haut avec ma mère Jacques !... Est-ce que tu ne pourrais pas m'en sonner encore quelques-unes de ces heures de vaillance et de jeunesse ? J'étais si heureux dans ce temps-là ! Je travaillais de si bon cœur !... Le matin, on se levait avec le jour. Jacques, tout de suite, s'occupait du ménage. Il allait chercher de l'eau, balayait la chambre, rangeait ma

table. Moi, je n'avais pas le droit de toucher à rien. Si je lui disais : "Jacques, veux-tu que je t'aide ?" Jacques se mettait à rire : "Tu n'y songes pas, Daniel. Et la dame du premier ?" Avec ces deux gros mots d'allusion, il me fermait la bouche. Voici pourquoi :

Pendant les premiers jours de notre vie à deux, c'était moi qui étais chargé de descendre chercher de l'eau dans la cour. A une autre heure de la journée, je n'aurais peut-être pas osé, mais, le matin, toute la maison dormait encore, et ma vanité ne risquait pas d'être rencontrée dans l'escalier une cruche à la main. Je descendais en m'éveillant, à peine vêtu. A cette heure-là la cour était déserte. Quelquefois, un palefrenier en casaque rouge nettoyait ses harnais près de la pompe. C'était le cocher de la dame du premier, une créole très élégante dont on s'occupait beaucoup dans la maison. La présence de cet homme suffisait pour me gêner ; quand il était là, j'avais honte, je pompais vite et je remontais avec ma cruche à moitié remplie. Une fois en haut, je me trouvais très ridicule, ce qui ne m'empêchait pas d'être aussi gêné le lendemain si j'apercevais la casaque rouge... Or, un matin que j'avais eu la chance d'éviter cette formidable casaque, je remontais allègrement et ma cruche toute pleine, lorsqu'à la hauteur du premier étage je me trouvai face à face avec une femme qui descendait. C'était la dame du premier...

Droite et fière, les yeux baissés sur un livre, elle allait lentement dans un flot d'étoffes soyeuses. A

première vue, elle me parut très belle, quoique un peu trop pâle ; ce qui me resta d'elle surtout, c'est une petite cicatrice blanche qu'elle avait dans un coin au-dessus de la lèvre. En passant devant moi, la dame leva les yeux. J'étais debout contre le mur, ma cruche à la main, tout rouge et tout honteux. Pensez ! être surpris ainsi comme un porteur d'eau, mal peigné, ruisselant, le cou nu, la chemise entr'ouverte... quelle humiliation ! J'aurais voulu entrer dans la muraille... La belle dame me regarda un moment bien en face d'un air de reine indulgente, avec un petit sourire, puis elle passa... Quand je remontai, j'étais furieux. Je racontai mon aventure à Jacques, qui se moqua beaucoup de ma vanité ; mais, le lendemain, il prit la cruche sans rien dire et descendit. Depuis lors, il descendit ainsi tous les matins, et moi, malgré mes remords, je le laissais faire. J'avais trop peur de rencontrer encore la dame du premier.

Le ménage fini, Jacques s'en allait chez son marquis, et je ne le revoyais plus que dans la soirée. Je passais mes journées tout seul, en tête-à-tête avec la muse ou ce que j'appelais la muse. Du matin au soir, la fenêtre restait ouverte avec ma table devant, et, sur cet établi, du matin au soir j'enfilais des rimes. De temps en temps un pierrot venait boire à ma gouttière ; il me regardait un moment d'un air effronté, puis il allait dire aux autres ce que je faisais, et j'entendais le bruit sec de leurs petites pattes sur les ardoises... J'avais aussi les cloches de Saint-Germain qui me rendaient visite plusieurs

fois dans le jour. J'aimais bien quand elles venaient me voir. Elles entraient bruyamment par la fenêtre et remplissaient la chambre de musique. Tantôt des carillons joyeux et fous précipitant leurs doubles croches ; tantôt des glas noirs, lugubres, dont les notes tombaient une à une comme des larmes. Puis j'avais les *Angelus :* l'*Angelus* de midi, un archange aux habits de soleil qui entrait chez moi tout resplendissant de lumière ; l'*Angelus* du soir, un séraphin mélancolique qui descendait dans un rayon de lune et faisait toute la chambre humide en y secouant ses grandes ailes...

La muse, les pierrots, les cloches, je ne recevais jamais d'autres visites. Qui serait venu me voir ? Personne ne me connaissait. A la crèmerie de la rue Saint-Benoît, j'avais toujours soin de me mettre à une petite table à part de tout le monde ; je mangeais vite, les yeux dans mon assiette ; puis, le repas fini, je prenais mon chapeau furtivement et je rentrais à toutes jambes. Jamais une distraction, jamais une promenade ; pas même la musique du Luxembourg. Cette timidité maladive que je tenais de Mme Eyssette était encore augmentée par le délabrement de mon costume et ces malheureux caoutchoucs qu'on n'avait pas pu remplacer. La rue me faisait peur, me rendait honteux. Je n'aurais jamais voulu descendre de mon clocher. Quelquefois pourtant, par ces jolis soirs mouillés des printemps parisiens, je rencontrais, en revenant de la crèmerie, des volées d'étudiants en belle humeur, et de les voir s'en aller ainsi bras dessus bras dessous, avec leurs

grands chapeaux, leurs cigares ou même la pipe aux lèvres, cela me donnait des idées... Alors je remontais bien vite mes cinq étages, j'allumais ma bougie et je me mettais au travail rageusement jusqu'à l'arrivée de Jacques.

Quand Jacques arrivait, la chambre changeait d'aspect. Elle était toute gaieté, bruit, mouvement. On chantait, on riait ; on se demandait des nouvelles de la journée. " As-tu bien travaillé? me disait Jacques ; ton poème avance-t-il ? " Puis il me racontait quelque nouvelle invention de son original marquis, tirait de sa poche des friandises du dessert mises de côté pour moi, et s'amusait à me les voir croquer à belles dents. Après quoi, je retournais à l'établi aux rimes. Jacques faisait deux ou trois tours dans la chambre, et, quand il me croyait bien en train, s'esquivait en me disant : " Puisque tu travailles, je vais *là-bas* passer un moment. " *Là-bas*, cela voulait dire chez Pierrotte ; et si vous n'avez pas déjà deviné pourquoi Jacques allait si souvent *là-bas*, c'est que vous n'êtes pas bien habiles. Moi, je compris dès le premier jour, rien qu'à le voir lisser ses cheveux devant la glace avant de partir, et recommencer trois ou quatre fois son nœud de cravate ; mais pour ne pas le gêner, je faisais semblant de ne me douter de rien, et je me contentais de rire au dedans de moi, en pensant des choses...

Jacques parti, en avant les rimes ! A cette heure-là, je n'avais plus le moindre bruit : les pierrots, les *Angelus*, tous mes amis étaient couchés. Complet tête-à-tête avec la muse... Vers neuf heures, j'enten-

dais monter dans l'escalier, — un petit escalier de bois qui faisait suite au grand. — C'était mademoiselle Coucou-Blanc, notre voisine, qui rentrait... Que pouvait-elle bien être, cette mystérieuse Coucou-Blanc?... Impossible d'avoir le moindre renseignement à cet endroit... Si j'en parlais à Jacques, il prenait un air en dessous pour me dire : "Comment!... tu ne l'as pas encore rencontrée, notre superbe voisine?" Mais jamais il ne s'expliquait davantage. Moi je pensais : "C'est dans tous les cas une personne bien sage et bien rangée que ma voisine."

Un matin, ma mère Jacques, qui venait de chercher de l'eau, entra vivement chez nous avec un grand air de mystère et, s'approchant de moi, me dit tout bas :

"Si tu veux voir notre voisine... chut!... elle est là."

D'un bond je fus sur le palier... Jacques ne m'avait pas menti... Coucou-Blanc était dans sa chambre, avec sa porte grande ouverte, et je pus enfin la contempler... Ce ne fut qu'une vision, mais quelle vision!... Imaginez une petite mansarde complètement nue, à terre une paillasse, et, assise sur le milieu de cette paillasse, une énorme négresse avec de gros yeux de nacre, des cheveux courts, laineux et frisés comme une toison de brebis noire, et n'ayant pour vêtements qu'une camisole fanée et une vieille crinoline rouge. C'est ainsi que m'apparut ma voisine Coucou-Blanc.

"Eh bien, me dit Jacques en me voyant rentrer,

eh bien, comment la trouves-tu?..." Il n'acheva pas sa phrase, et devant ma mine déconfite partit d'un immense éclat de rire. J'eus le bon esprit de faire comme lui, et nous voilà riant de toutes nos forces l'un en face de l'autre sans pouvoir parler. A ce moment, par la porte entre-bâillée, une grosse tête noire se glissa dans la chambre et disparut presque aussitôt en nous criant : "Blancs, moquer nègre, pas joli." Vous pensez si nous rîmes de plus belle...

Quand notre gaieté fut un peu calmée, Jacques m'apprit que la négresse Coucou-Blanc était au service de la dame du premier.

Sur ces entrefaites, ma mère Jacques trouva une place de teneur de livres à cinquante francs par mois chez un petit marchand de fers, où il devait se rendre tous les soirs en sortant de chez le marquis. Le pauvre garçon m'apprit cette bonne nouvelle, moitié content, moitié fâché. "Comment feras-tu pour aller *là-bas?*" lui dis-je tout de suite. Il me répondit, les yeux pleins de larmes : "J'irai le dimanche." Et dès lors, comme il l'avait dit, il n'alla plus *là-bas* que le dimanche, mais cela lui coûtait, bien sûr. Quel était donc ce *là-bas* si séduisant qui tenait tant à cœur à ma mère Jacques ? Je n'aurais pas été fâché de le connaître. Malheureusement on ne me proposait jamais de m'emmener ; et moi, j'étais trop fier pour le demander. Le moyen d'ailleurs d'aller quelque part, avec mes caoutchoucs?... Un dimanche pourtant, au moment de partir chez Pierrotte, Jacques me dit avec un peu d'embarras : "Est-ce que tu n'aurais pas envie de m'accompa-

gner *là-bas*, petit Daniel? Tu leur ferais sûrement un grand plaisir.

-- Mais, mon cher, tu plaisantes...

— Oui, je sais bien... Le salon de Pierrotte n'est guère la place d'un poète...

— Oh! ce n'est pas pour cela, Jacques; c'est seulement à cause de mon costume...

— Tiens! au fait... je n'y songeais pas," dit Jacques.

Et il partit comme enchanté d'avoir une vraie raison pour ne pas m'emmener. A peine au bas de l'escalier, le voilà qui remonte et vient vers moi tout essoufflé. " Daniel, me dit-il, si tu avais eu des souliers et une jaquette présentable, m'aurais-tu accompagné chez Pierrotte?

— Pourquoi pas?

— Eh bien! alors viens... je vais t'acheter tout ce qu'il te faut, puis nous irons *là-bas*."

Je le regardai stupéfait. " C'est la fin du mois; j'ai de l'argent," ajouta-t-il pour me convaincre. J'étais si content d'avoir des nippes fraîches, que je ne remarquai pas l'émotion de Jacques ni le ton singulier dont il parlait. Ce n'est que plus tard que je songeai à tout cela. Pour le moment je lui sautai au cou et nous partîmes chez Pierrotte, en passant par le Palais-Royal, où je m'habillai de neuf dans une maison de confection.

V

LE ROMAN DE PIERROTTE

QUAND Pierrotte avait vingt ans, si on lui avait prédit qu'un jour il succéderait à M. Lalouette dans le commerce des porcelaines, qu'il aurait deux cent mille francs chez son notaire, — Pierrotte, un notaire! — et une superbe boutique à l'angle du passage du Saumon, on l'aurait beaucoup étonné.

Pierrotte à vingt ans n'était jamais sorti de son village, portait de gros *esclots* en sapin des Cévennes, ne savait pas un mot de français et gagnait cent écus par an à élever des vers à soie; solide compagnon du reste, beau danseur de bourrées, aimant rire et chanter la gloire, mais toujours d'une manière honnête et sans faire de tort aux cabaretiers. Comme tous les gars de son âge, Pierrotte avait une fiancée qu'il allait attendre le dimanche à la sortie des vêpres pour l'emmener danser des gavottes sous les mûriers; la fiancée de Pierrotte s'appelait Roberte,

la grande Roberte. C'était une belle magnanarelle de dix-huit ans, orpheline comme lui, mais sachant très bien lire et écrire, ce qui, dans les villages cévenols, est encore plus rare qu'une dot. Très fier de sa Roberte, Pierrotte comptait l'épouser dès qu'il aurait tiré au sort ; mais le jour du tirage arrivé, le pauvre Cévenol, — bien qu'il eût trempé trois fois sa main dans l'eau bénite avant d'aller à l'urne, — amena le numéro 4... Il fallait partir. Quel désespoir !... Heureusement Mme Eyssette, qui avait été nourrie, presque élevée par la mère de Pierrotte, vint au secours de son frère de lait et lui prêta deux mille francs pour acheter un homme. — On était riche chez les Eyssette dans ce temps-là ! — L'heureux Pierrotte ne partit donc pas et put épouser sa Roberte ; mais, comme ces braves gens tenaient avant tout à rendre l'argent de Mme Eyssette, et qu'en restant au pays ils n'y seraient jamais parvenus, ils eurent le courage de s'expatrier et marchèrent sur Paris pour y chercher fortune.

Pendant un an, on n'entendit plus parler de nos montagnards ; puis, un beau matin, Mme Eyssette reçut une lettre touchante signée "Pierrotte et sa femme," qui contenait trois cents francs, premier fruit de leurs économies. La seconde année, nouvelle lettre de "Pierrotte et sa femme" avec un envoi de cinq cents francs. La troisième année, rien. — Sans doute, les affaires ne marchaient pas. — La quatrième année, troisième lettre de "Pierrotte et sa femme," avec un dernier envoi de douze cents francs et des bénédictions pour toute la famille Eys-

sette. Malheureusement, quand cette lettre arriva chez nous, nous étions en pleine débâcle ; on venait de vendre la fabrique, et nous aussi nous allions nous expatrier... Dans sa douleur, Mme Eyssette oublia de répondre à “ Pierrotte et sa femme ”, et, depuis lors, nous n'en eûmes plus de nouvelles, jusqu'au jour où Jacques, arrivant à Paris, trouva le bon Pierrotte, — Pierrotte sans sa femme, hélas! — installé dans le comptoir de l'ancienne maison Lalouette.

Rien de moins poétique, rien de plus touchant que l'histoire de cette fortune. En arrivant à Paris, la femme de Pierrotte s'était mise bravement à faire des ménages... Sa première maison fut justement la maison Lalouette. Ces Lalouette étaient de riches commerçants avares et maniaques, qui n'avaient jamais voulu prendre ni un commis, ni une bonne, parce qu'il faut tout faire par soi-même (“ Monsieur, jusqu'à cinquante ans, j'ai fait mes culottes moi-même,” disait le père Lalouette avec fierté), et qui sur leurs vieux jours seulement se donnaient le luxe flamboyant d'une femme de ménage à douze francs par mois. Dieu sait que, ces douze francs-là, l'ouvrage les valait bien! La boutique, l'arrière-boutique, un appartement au quatrième, deux seilles d'eau pour la cuisine à remplir tous les matins! Il fallait venir des Cévennes pour accepter de pareilles conditions; mais, bah! la Cévenole était jeune, alerte, rude au travail et solide des reins comme un jeune taureau ; en un tour de main, elle expédiait ce gros ouvrage, et par-dessus le marché montrait tout

le temps aux deux vieillards son joli rire qui valait plus de douze francs à lui tout seul... A force de belle humeur et de vaillance, cette courageuse montagnarde finit par séduire ses patrons. On s'intéressa à elle ; on la fit causer ; puis un beau jour, spontanément, — les cœurs les plus secs ont parfois de ces soudaines floraisons de bonté, — le vieux Lalouette offrit de prêter un peu d'argent à Pierrotte pour qu'il pût entreprendre un commerce à son idée.

Voici quelle fut l'idée de Pierrotte : il se procura un vieux bidet, une carriole, et s'en alla d'un bout de Paris à l'autre en criant de toutes ses forces : "Débarrassez-vous de ce qui vous gêne !" Notre finaud de Cévenol ne vendait pas, il achetait... quoi ?.., tout. Les pots cassés, les vieux fers, les papiers, les bris de bouteilles, les meubles hors de service qui ne valent pas la peine d'être vendus, les vieux galons dont les marchands ne veulent pas, tout ce qui ne vaut rien et qu'on garde chez soi par négligence, parce qu'on ne sait qu'en faire, tout ce qui encombre, tout ce qui gêne !... Pierrotte ne faisait fi de rien, il achetait tout, ou du moins il acceptait tout ; car le plus souvent on ne lui vendait pas, on lui donnait, on se débarrassait. Débarrassez-vous de ce qui vous gêne !

Dans le quartier Montmartre, le Cévenol était très populaire. Comme tous les petits commerçants ambulants qui veulent faire trou dans le brouhaha de la rue, il avait adopté une mélopée personnelle et bizarre que les ménagères connaissaient bien... C'était d'abord à pleins poumons le formidable : " Dé-

barrassez-vous de ce qui vous gèèène !" Puis sur un ton lent et pleurard, de longs discours tenus à sa bourrique, à son Anastagille, comme il l'appelait. Il croyait dire Anastasie. "Allons! viens, Anastagille; allons, viens, mon enfant..." Et la bonne Anastagille suivait, la tête basse, longeant les trottoirs d'un air mélancolique, et de toutes les maisons on criait: "Pst! pst! Anastagille !... " La carriole se remplissait, il fallait voir; quand elle était bien pleine Anastagille et Pierrotte s'en allaient à Montmartre déposer la cargaison chez un chiffonnier en gros, qui payait bel et bien tous ces "débarrassez-vous de ce qui vous gêne," qu'on avait eus pour rien, ou pour presque rien.

A ce métier singulier, Pierrotte ne fit pas fortune, mais il gagna sa vie et largement. Dès la première année, on rendit l'argent des Lalouette et on envoya trois cents francs à Mademoiselle, — c'est ainsi que Pierrotte appelait Mme Eyssette du temps qu'elle était jeune fille, et depuis il n'avait jamais pu se décider à la nommer autrement. — La troisième année, par exemple, ne fut pas heureuse. C'était en plein 1830. Pierrotte avait beau crier: "Débarrassez-vous de ce qui vous gêne!" les Parisiens étaient sourds aux cris de Pierrotte et laissaient le Cévenol s'égosiller dans la rue, et, chaque soir, la petite carriole rentrait vide. Pour comble de malheur, Anastagille mourut. C'est alors que les vieux Lalouette, qui commençaient à ne plus pouvoir tout faire par eux-mêmes, proposèrent à Pierrotte d'entrer chez eux comme garçon de magasin. Pierrotte accepta,

mais il ne garda pas longtemps ces modestes fonctions. Depuis leur arrivée à Paris, sa femme lui donnait tous les soirs des leçons d'écriture et de lecture ; il savait déjà se tirer d'une lettre et s'exprimait en français d'une façon compréhensible. En entrant chez Lalouette, il redoubla d'efforts, s'en alla dans une classe d'adultes apprendre le calcul, et fit si bien qu'au bout de quelques mois il pouvait suppléer au comptoir M. Lalouette devenu presque aveugle, et à la vente Mme Lalouette, dont les vieilles jambes trahissaient le grand cœur. Sur ces entrefaites, Mlle Pierrotte vint au monde, et dès lors la fortune du Cévenol alla toujours croissant. D'abord intéressé dans le commerce des Lalouette, il devint plus tard leur associé ; puis un beau jour, le père Lalouette ayant complètement perdu la vue, se retira du commerce et céda son fonds à Pierrotte qui le paya par annuités. Une fois seul, le Cévenol donna une telle extension aux affaires, qu'en trois ans il eut payé les Lalouette, et se trouva, franc de toute redevance, à la tête d'une belle boutique admirablement achalandée... Juste à ce moment, comme si elle eût attendu pour mourir que son homme n'eût plus besoin d'elle, la grande Roberte tomba malade et mourut d'épuisement.

Voilà le roman de Pierrotte, tel que Jacques me le racontait ce soir-là en nous en allant au passage du Saumon, et comme la route était longue, — on avait pris le plus long pour montrer aux Parisiens ma jaquette neuve, — je connaissais mon Cévenol à fond avant d'arriver chez lui. Je savais que le bon

Pierrotte avait deux idoles auxquelles il ne fallait pas toucher, sa fille et M. Lalouette. Je savais aussi qu'il était un peu bavard et fatigant à entendre, parce qu'il parlait lentement, cherchait ses phrases, bredouillait et ne pouvait pas dire trois mots de suite sans y ajouter : "C'est bien le cas de le dire..." Ceci tenait à une chose : le Cévenol n'avait jamais pu se faire à notre langue. Tout ce qu'il pensait lui venait aux lèvres en patois du Languedoc ; il était obligé de mettre à mesure ce languedocien en français, et les " C'est bien le cas de le dire..." dont il émaillait ses discours lui donnaient le temps d'accomplir intérieurement ce petit travail. Comme disait Jacques, Pierrotte ne parlait pas, il traduisait... Quant à Mlle Pierrotte, tout ce que j'en pus savoir, c'est qu'elle avait seize ans et qu'elle s'appelait Camille, rien de plus ; sur ce chapitre-là mon Jacques restait muet comme un esturgeon.

Il était environ neuf heures quand nous fîmes notre entrée dans l'ancienne maison Lalouette. On allait fermer. Boulons, volets, barre de fer, tout un formidable appareil de clôture gisait par tas sur le trottoir, devant la porte entre-bâillée.... Le gaz était éteint, et tout le magasin dans l'ombre, excepté le comptoir sur lequel posait une lampe en porcelaine éclairant des piles d'écus et une grosse face rouge qui riait. Au fond, dans l'arrière-boutique, quelqu'un jouait de la flûte.

"Bonjour, Pierrotte, cria Jacques en se campant devant le comptoir.... (J'étais à côté de lui, dans la lumière de la lampe.) Bonjour, Pierrotte."

Pierrotte, qui faisait sa caisse, leva les yeux à la voix de Jacques; puis, en m'apercevant, il poussa un cri, joignit les mains et resta là, stupide, la bouche ouverte, à me regarder.

"Eh bien! dit Jacques d'un air de triomphe, que vous avais-je dit?

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura le bon Pierrotte, il me semble que.... C'est bien le cas de le dire.... Il me semble que je la vois.

— Les yeux surtout, reprit Jacques, regardez les yeux, Pierrotte.

— Et le menton, monsieur Jacques, le menton avec la fossette, répondit Pierrotte, qui pour mieux me voir avait levé l'abat-jour de la lampe."

Moi, je n'y comprenais rien. Ils étaient là tous les deux à me regarder, à cligner de l'œil, à se faire des signes.... Tout à coup Pierrotte se leva, sortit du comptoir et vint à moi les bras ouverts:

"Avec votre permission, monsieur Daniel, il faut que je vous embrasse.... C'est bien le cas de le dire.... Je vais croire embrasser Mademoiselle."

Ce dernier mot m'expliqua tout. A cet âge-là je ressemblais beaucoup à Mme Eyssette, et pour Pierrotte, qui n'avait pas vu Mademoiselle depuis quelque vingt-cinq ans, cette ressemblance était encore plus frappante. Le brave homme ne pouvait pas se lasser de me serrer les mains, de m'embrasser, de me regarder en riant avec ses gros yeux pleins de larmes; il se mit ensuite à nous parler de notre mère, des deux mille francs, de sa Roberte, de sa Camille, de son Anastagille, et cela avec tant de lon-

gueurs, tant de périodes, que nous serions encore,— c'est bien le cas de le dire, — debout dans le magasin à l'écouter, si Jacques ne lui avait pas dit d'un ton d'impatience : " Et votre caisse, Pierrotte ? "

Pierrotte s'arrêta net. Il était un peu confus d'avoir tant parlé.

"Vous avez raison, monsieur Jacques, je bavarde... je bavarde.... et puis la petite.... c'est bien le cas de le dire.... la petite me grondera d'être monté si tard.

— Est-ce que Camille est là-haut? demanda Jacques d'un petit air indifférent.

— Oui.... oui, monsieur Jacques.... la petite est là-haut.... Elle languit.... C'est bien le cas de le dire.... Elle languit joliment de connaître M. Daniel. Montez donc la voir.... Je vais faire ma caisse et je vous rejoins.... c'est bien le cas de le dire."

Sans en écouter davantage, Jacques me prit le bras et m'entraîna vite vers le fond, du côté où on jouait de la flûte.... Le magasin de Pierrotte était grand et bien garni. Dans l'ombre, on voyait miroiter le ventre des carafes, les globes d'opale, l'or fauve des verres de Bohême, les grandes coupes de cristal, les soupières rebondies, puis de droite et de gauche de longues piles d'assiettes qui montaient jusqu'au plafond. Le palais de la fée Porcelaine vu de nuit. Dans l'arrière-boutique, un bec de gaz ouvert à demi veillait encore, laissait sortir d'un air ennuyé un tout petit bout de langue.... Nous ne fîmes que traverser. Il y avait là, assis sur le bord du canapé-lit, un grand jeune homme blond qui jouait mélancoliquement de la flûte. Jacques, en

pasant, dit un "bonjour" très sec, auquel le jeune homme blond répondit par deux coups de flûte très secs aussi,— tu, tu, — ce qui doit être la façon de se dire bonjour entre flûtes qui s'en veulent.

"C'est le commis, me dit Jacques quand nous étions dans l'escalier.... Il nous assomme, ce grand blond, à jouer toujours de la flûte.... Est-ce que tu aimes la flûte, toi, Daniel ?"

J'eus envie de lui demander : "Est-ce que *tout le monde* l'aime dans la maison ?" Mais j'eus peur de lui faire de la peine et je lui répondis très sérieusement : "Non, Jacques, je n'aime pas la flûte."

L'appartement de Pierrotte était au quatrième étage, dans la même maison que le magasin. Mlle Camille restait toujours en haut et ne voyait son père qu'à l'heure des repas. "Oh ! tu verras, me disait Jacques en montant, c'est tout à fait le pied de grande maison.... Camille a une dame de compagnie, Mme veuve Tribou, qui ne la quitte jamais... Je ne sais pas trop d'où elle vient, cette Mme Tribou, mais Pierrotte la connaît et prétend que c'est une dame de grand mérite.... Sonne, Daniel, nous y voilà !" Je sonnai ; une Cévenole à grande coiffe vint nous ouvrir, sourit à Jacques comme à une vieille connaissance, et nous introduisit dans le salon.

Quand nous entrâmes, Mlle Pierrotte était au piano. Deux vieilles dames un peu fortes, Mme Lalouette et la veuve Tribou, dame de grand mérite, jouaient aux cartes dans un coin. En nous voyant, tout le monde se leva. Il y eut un moment de trou-

ble et de brouhaha, puis, les saluts échangés, les présentations faites, Jacques invita Camille, — il disait Camille tout court, — à se mettre au piano, et la dame de grand mérite profita de l'invitation pour continuer sa partie avec Mme Lalouette.... Nous avions pris place, Jacques et moi, chacun d'un côté de Mlle Pierrotte, qui, tout en faisant trotter ses petits doigts sur le piano, causait et riait avec nous. Je la regardais pendant qu'elle parlait. Elle n'était pas jolie. Blanche, rose, l'oreille petite, les cheveux fins, mais trop de joues, trop de santé ; avec cela les mains rouges, et les grâces un peu froides d'une pensionnaire en vacances. En somme, c'était bien la fille de Pierrotte, une fleur des montagnes grandie sous la vitrine du passage du Saumon.

Telle fut du moins ma première impression ; mais, soudain, sur un mot que je lui dis, Mlle Pierrotte, dont les yeux étaient restés baissés jusque-là, les leva lentement sur moi, et, comme par magie, la petite bourgeoise disparut. Je ne vis plus que ses yeux, deux grands yeux bleus éblouissants qui, malgré la différence de couleur, me rappelèrent les deux yeux noirs de ma petite amie d'autrefois.

Je croyais rêver. J'avais envie de leur crier : " Beaux yeux noirs, est-ce vous ? Est-ce vous que je retrouve dans un autre visage à la fois si pareils et si changés ? " Et si vous saviez comme c'était bien eux ! Impossible de s'y tromper. Les mêmes cils, le même éclat, la même grâce encore enfantine, le même feu contenu. J'allais m'écrier quand j'entendis tout près de moi, presque dans mon oreille, des petites

dents de souris qui grignotaient. A ce bruit, je tournai la tête, et j'aperçus dans un fauteuil, à l'angle du piano, un personnage auquel je n'avais pas encore pris garde.... C'était un grand vieux sec et blême, avec une tête d'oiseau, le front fuyant, le nez en pointe, deux yeux ronds et sans vie trop loin du nez et presque sur les tempes.... Sans un morceau de sucre que le bonhomme tenait à la main et qu'il becquetait de temps en temps, on aurait pu le croire endormi. Un peu troublé par cette apparition, je fis à ce vieux fantôme un grand salut qu'il ne me rendit pas.... "Il ne t'a pas vu, me dit Jacques.... C'est l'aveugle.... c'est le père Lalouette...."

Il porte bien son nom.... pensai-je en moi-même. Et pour ne plus voir le vieux à tête d'oiseau, je me tournai bien vite du côté des yeux bleus aux rayons noirs; mais, hélas! le charme était brisé, les yeux noirs avaient disparu. Il n'y avait plus à leur place qu'une petite bourgeoise toute roide sur son tabouret de piano....

A ce moment, la porte du salon s'ouvrit et Pierrotte entra bruyamment. L'homme à la flûte venait derrière lui avec sa flûte sous le bras ; Jacques, en le voyant, déchargea sur lui un regard foudroyant capable d'assommer un buffle ; mais il dut le manquer, car le joueur de flûte ne broncha pas.

"Eh bien! petite, dit le Cévenol en embrassant sa fille à pleines joues, es-tu contente? on te l'a donc amené ton Daniel.... Comment le trouves-tu? Il est gentil, n'est-ce pas? C'est bien le cas de le dire.... tout le portrait de Mademoiselle." Et voilà le bon

Pierrotte qui recommence la scène du magasin, et m'amène de force au milieu du salon pour que tout le monde puisse voir les yeux de Mademoiselle, le nez de Mademoiselle, le menton à fossette de Mademoiselle.... Cette exhibition me gênait beaucoup. Mme Lalouette et la dame de grand mérite avaient interrompu leur partie et, renversées dans leurs fauteuils, m'examinaient avec le plus grand sang-froid, critiquant ou louant à haute voix tel ou tel morceau de ma personne, absolument comme si j'étais un petit poulet de grain en vente au marché de la Vallée.

Heureusement que Jacques vint mettre fin à mon supplice, en demandant à Mlle Pierrotte de nous jouer quelque chose. " C'est cela, jouons quelque chose, " dit vivement le joueur de flûte, qui s'élança, la flûte en avant. Jacques cria : " Non... non.... pas de duo, pas de flûte! " Sur quoi le joueur de flûte lui décocha un petit regard bleu clair empoisonné comme une flèche caraïbe, mais l'autre ne sourcilla pas et continua à crier : " Pas de flûte!... " En fin de compte, c'est Jacques qui l'emporta, et Mlle Pierrotte nous joua sans la moindre flûte un de ces trémolos bien connus qu'on appelle *Rêveries de Rosellen*.... Pendant qu'elle jouait, Pierrotte pleurait d'admiration, Jacques était ravi ; silencieux, mais la flûte aux dents, le flûtiste battait la mesure avec ses épaules et flûtait intérieurement.

Le Rosellen fini, Mlle Pierrotte se tourna vers moi: " Et vous, monsieur Daniel, me dit-elle en baissant les yeux, est-ce que nous ne vous entendrons pas?... Vous êtes poète, je le sais.

— Et bon poète," fit Jacques, cet indiscret de Jacques. Moi, pensez que cela ne me tentait guère de dire des vers devant tous ces Amalécites. Il faut voir aussi avec quel ton dégagé je répondis à la jeune Pierrotte : "Excusez-moi pour ce soir, mademoiselle, je n'ai pas apporté ma lyre.

— N'oubliez pas de l'apporter la prochaine fois," me dit le bon Pierrotte, qui prit cette métaphore au pied de la lettre. Le pauvre homme croyait très sincèrement que j'avais une lyre et que j'en jouais comme son commis jouait de la flûte.... Ah! Jacques m'avait bien prévenu qu'il m'amenait dans un drôle de monde!

Vers onze heures, on servit le thé. Mlle Pierrotte allait, venait dans le salon offrant le sucre, versant le lait, le sourire sur les lèvres et le petit doigt en l'air. C'est à ce moment de la soirée que je m'aperçus d'une chose, c'est qu'il y avait en Mlle Pierrotte deux êtres très distincts : d'abord Mlle Pierrotte, une petite bourgeoise à bandeaux plats, bien faite pour trôner dans l'ancienne maison Lalouette; et puis les yeux bleus, ces grands yeux poétiques qui s'ouvraient comme deux fleurs de velours et n'avaient qu'à paraître pour transfigurer cet intérieur.

Enfin l'heure du départ arriva. C'est madame Lalouette qui donna le signal. Elle roula son mari dans un grand tartan et l'emporta sous son bras comme une vieille momie entourée de bandelettes. Derrière eux, Pierrotte nous garda encore longtemps sur le palier à nous faire des discours interminables : "Ah çà! monsieur Daniel, maintenant que

vous connaissez la maison, j'espère qu'on vous y reverra. Nous n'avons jamais grand monde, mais toujours du monde choisi... c'est bien le cas de le dire... D'abord M. et Mme Lalouette, mes anciens patrons; puis Mme Tribou, une dame du plus grand mérite, avec qui vous pourrez causer; puis mon commis, un bon garçon qui nous joue quelquefois de la flûte... c'est bien le cas de le dire... Vous ferez des duos tous les deux. Ce sera gentil."

J'objectai inutilement que j'étais fort occupé, et que je ne pourrais peut-être pas venir aussi souvent que je le désirerais. Cela le fit rire: "Allons donc! occupé, monsieur Daniel... on les connaît, vos occupations."

Nous étions au bas de l'escalier que nous entendions encore son gros rire qui faisait trembler la rampe...

"Eh bien! comment les trouves-tu? me dit Jacques dès que nous fûmes dehors.

— Mon cher, M. Lalouette est bien laid, mais Mlle Pierrotte est charmante.

— N'est-ce pas?" me fit le pauvre Jacques avec une telle vivacité que je ne pus m'empêcher de rire.

Ce soir-là nous nous promenâmes bien tard le long des quais. A nos pieds la rivière tranquille et noire roulait comme des perles des milliers de petites étoiles. Les amarres des gros bateaux criaient. C'était plaisir de marcher doucement dans l'ombre et d'entendre Jacques me parler: "Non, Daniel, je ne crois pas qu'avant ce soir elle ait encore distingué personne.

— Avant ce soir, Jacques, que veux-tu dire?

— Dame! c'est que tu plais tout de suite, toi... Daniel... et elle pourrait bien..."

Pauvre cher Jacques! Il faut voir de quel air triste et résigné il disait cela. Moi, pour le rassurer, je me mis à rire.

VI

LA ROSE ROUGE.

APRÈS cette première visite à l'ancienne maison Lalouette, je restai quelque temps sans retourner *là-bas*. Jacques, lui, continuait fidèlement ses pèlerinages du dimanche, et chaque fois il inventait quelque nouveau nœud de cravate rempli de séductions.

Si j'avais été femme, la cravate de Jacques, avec ses mille nœuds qu'il variait à l'infini, m'aurait touché. Tous les dimanches, avant de partir, Jacques ne manquait jamais de me dire : " Je vais *là-bas*, Daniel.... viens-tu ? " Et moi je répondais invariablement : " Non, merci ! Jacques ; je travaille...." Alors, il s'en allait bien vite, et je restais seul, tout seul, sur l'établi aux rimes.

C'était de ma part un parti pris et sérieusement pris de ne plus aller chez Pierrotte. Cela dura quelque temps ainsi. A la longue, la muse aidant, je serais sans doute parvenu à me tenir ma promesse.

Depuis la conversation du bord de l'eau, ma mère

Jacques ne m'avait plus parlé des Pierrotte ; mais je voyais bien à son air que cela n'allait pas comme il aurait voulu... Le dimanche, quand il revenait de chez Pierrotte, il était toujours triste. La nuit je l'entendais soupirer, soupirer... Si je lui demandais : "Qu'est-ce que tu as, Jacques ?" Il me répondait brusquement : "Je n'ai rien !" Mais je comprenais qu'il avait quelque chose, rien qu'au ton dont il me disait cela. Lui, si bon, si patient, il avait maintenant avec moi des mouvements d'humeur. Quelquefois il me regardait comme si nous étions fâchés. Je me doutais bien, vous pensez, qu'il y avait là-dessous quelque gros ennui. Mais comme Jacques s'obstinait à ne pas m'en parler, je n'osais pas en parler non plus. Pourtant, certain dimanche qu'il m'était revenu plus sombre qu'à l'ordinaire, je voulus en avoir le cœur net.

— Voyons, Jacques, qu'as-tu ? lui dis-je en lui prenant les mains... Cela ne va donc pas, *là-bas ?*

— Eh bien, non... cela ne va pas... répondit le pauvre garçon d'un air découragé.

— Mais enfin que se passe-t-il ? Est-ce que Pierrotte ne voudrait pas de toi pour gendre ?

— Oh ! non ! Daniel, ce n'est pas Pierrotte... C'est elle ; je ne lui ai jamais plu, elle n'acceptera jamais un homme comme moi pour mari.

— Quelle folie, Jacques ! Comment peux-tu le savoir ?... Lui as-tu dit que tu pensais à elle, seulement ?... Non, n'est-ce pas ?... Eh bien, alors...

— Celui à qui elle pense n'a pas parlé ; n'a pas eu besoin de parler.

— Vraiment, Jacques, tu crois que le joueur de flûte ?... ”

Jacques n'eut pas l'air d'entendre ma question.

“ Celui à qui elle pense n'a pas parlé, dit-il pour la seconde fois, et il n'a pas joué de la flûte non plus.”

Et je n'en pus pas savoir davantage.

Cette nuit-là, on ne dormit guère dans le clocher de Saint-Germain.

Jacques passa presque tout le temps à la fenêtre à regarder les étoiles en soupirant. Moi, je songeais en moi-même : “ Si j'allais *là-bas*, voir les choses de près... Après tout, Jacques peut se tromper. Mademoiselle Pierrotte n'a sans doute pas compris tout ce qu'il y a de cœur caché dans les plis de cette cravate... Puisque Jacques n'ose pas parler, peut-être ferais-je bien de parler pour lui... Oui, c'est cela, j'irai ; je parlerai, et nous verrons.”

Le lendemain, sans avertir ma mère Jacques, je mis ce beau projet à exécution. Certes, Dieu m'est témoin qu'en allant *là-bas* je n'avais aucune arrière-pensée. J'y allais pour Jacques, rien que pour Jacques... Pourtant, quand j'aperçus à l'angle du passage du Saumon l'ancienne maison Lalouette avec ses peintures vertes et les *Porcelaines et Cristaux* de la devanture, je sentis un léger battement de cœur qui aurait dû m'avertir... J'entrai ; le magasin était désert. Dans le fond, l'homme-flûte prenait sa nourriture. Même en mangeant il gardait son instrument sur la nappe, près de lui. “Que Camille puisse hésiter entre cette flûte ambulante et ma mère Jacques,

voilà qui n'est pas possible... me disais-je tout en montant. Enfin; nous allons voir..."

Je trouvai Pierrotte à table, avec sa fille et la dame de grand mérite. Les yeux bleus aux regards noirs, ces regards qui ne sortaient que de loin en loin de leur retraite azurée, n'étaient pas là, fort heureusement. Quand j'entrai, il y eut une exclamation de surprise. "Enfin, le voilà! s'écria le bon Pierrotte de sa voix de tonnerre... C'est bien le cas de le dire,.. Il va prendre le café avec nous." On me fit place. La dame de grand mérite alla me chercher une belle tasse à fleurs d'or, et je m'assis à côté de mademoiselle Pierrotte...

Elle était très gentille ce jour-là, mademoiselle Pierrotte. Dans ses cheveux, un peu au-dessus de l'oreille, — ce n'est plus là qu'on les place aujourd'hui, — elle avait mis une petite rose rouge, mais si rouge, si rouge.... Entre nous, je crois que cette petite rose rouge était fée, tellement elle embellissait Mlle Camille. "Ah çà! monsieur Daniel, me dit Pierrotte avec un bon gros rire affectueux, c'est donc fini, vous ne voulez plus venir nous voir?..." J'essayai de m'excuser et de parler de mes travaux littéraires. "Oui, oui, je connais ça, le quartier Latin..." fit le Cévenol. Et il se mit à rire de plus belle. Pour ces braves gens, quartier Latin, cela voulait dire le coin du monde où l'on travaille le moins et où l'on s'amuse le plus. Ils avaient raison pour les uns et tort pour les autres. Ah! si je leur avais conté ma vie de cénobite dans le clocher de Saint-Germain, je les aurais fort étonnés. Il est vrai

qu'à leurs yeux mon travail n'eût pas passé pour un travail sérieux, un de ces travaux qui font dire de ceux qui les accomplissent : "Voilà un homme qui ne perd pas son temps."

Comme nous achevions de prendre le café, un petit air de flûte se fit entendre dans la cour. C'était Pierrotte qu'on appelait au magasin. La dame de grand mérite s'en alla à son tour à l'office.

Quand je vis qu'on me laissait seul avec la petite rose rouge, je pensai : "Voilà le moment !" Elle paraissait très-émue. Vite, vite, je me mis à parler de Jacques. Je commençai par dire combien il était bon, loyal, brave, dévoué, généreux. Je racontai ce dévouement qui ne se lassait pas, cette maternité toujours en éveil, à rendre une vraie mère jalouse. C'est Jacques qui me nourrissait, m'habillait, me faisait ma vie, — Dieu sait au prix de quel travail, de quelles privations ! Sans lui, je serais encore là-bas, dans cette prison noire de Sarlande, où j'avais tant souffert, tant souffert !....

A cet endroit de mon discours, Mlle Pierrotte parut s'attendrir, et je vis une larme couler le long de sa joue. Moi, bonnement, je crus que c'était pour Jacques et je me dis en moi-même : "Allons, voilà qui va bien." Là-dessus je redoublai d'éloquence. Je parlai des mélancolies de Jacques. Ah ! trois et quatre fois heureuse la femme qui....

Ici la petite rose rouge que Mlle Pierrotte avait dans les cheveux glissa je ne sais comment et vint tomber à mes pieds. Tout juste à ce moment, je cherchais un moyen délicat de faire comprendre à la

jeune Camille qu'elle pouvait être cette femme trois et quatre fois heureuse dont Jacques.... La petite rose rouge en tombant me fournit ce moyen. — Quand je vous disais qu'elle était fée, cette petite rose rouge. — Je la ramassai lestement, mais je me gardai bien de la rendre. " Ce sera pour Jacques, de votre part," dis-je à Mlle Pierrotte avec mon sourire le plus fin. — " Pour Jacques, si vous voulez," répondit Mlle Pierrotte en soupirant ; mais, au même instant, les yeux bleus se mirent à parler malgré eux et me regardèrent comme si quelque chose les avait forcés de me dire : " Non, pas pour Jacques! Il est très bon, M. Jacques, mais qui vous prie de me parler de lui ? "

Je n'aurais peut-être pas dû la ramasser, la petite rose. Cependant je la ramassai.

Ce soir-là, quand Jacques revint, il me trouva encore plus penché qu'à l'ordinaire sur l'établi aux rimes et je lui laissai croire que je n'étais pas sorti de la journée. Par malheur, en ôtant mon habit, la petite rose rouge que j'avais gardée sur ma poitrine roula par terre aux pieds du lit ; toutes ces fées sont pleines de malice. Jacques la vit, la releva et la regarda longuement. Je ne sais pas qui était le plus rouge, de la rose ou de moi.

" Je la reconnais, me dit-il, c'est une fleur du rosier qui est *là-bas* sur la fenêtre du salon."

Puis il ajouta en me la rendant : " Elle ne m'en a jamais donné, à moi ! "

Il dit cela si tristement que les larmes m'en vin-

rent aux yeux. "Jacques, mon ami Jacques, je te jure qu'avant ce soir...."

Il m'interrompit avec douceur : "Ne t'excuse pas, Daniel.... Je le savais, je savais que de nous deux, sitôt qu'elle te connaîtrait, c'était toi qu'elle aimerait." Là dessus, le pauvre garçon se mit à marcher de long en large dans la chambre. Moi, je le regardais, immobile, ma rose rouge à la main. "Ce qui arrive devait arriver, reprit-il au bout d'un moment. Il y a longtemps que j'avais prévu tout cela. Je savais qu'elle te préférerait.... Voilà pourquoi j'ai si longtemps tardé à t'amener *là-bas*. Pardonne-moi... Un jour, enfin, j'ai voulu tenter l'épreuve et je t'ai laissé venir.... Ce jour-là, j'ai compris, et bien avant toi, que c'était fini. Au bout de cinq minutes, sans le soupçonner, sans le savoir, sans le vouloir, elle t'avait regardé comme jamais elle n'avait regardé personne. Tu t'en es bien aperçu, toi aussi, à la fin. La preuve, c'est que tu es resté plus d'un mois sans retourner *là-bas;* mais cela ne m'a guère servi.... Chaque fois que j'y allais, elle ne faisait que me faire parler de Daniel, et si naïvement, avec tant de confiance !.... C'était un vrai supplice. Maintenant c'est fini, j'aime mieux ça."

Jacques me parla ainsi longuement avec la même douceur, le même sourire résigné. Tout ce qu'il disait me faisait peine et plaisir à la fois. Peine, parce que je le sentais malheureux ; plaisir, parce que... parce que j'étais un abominable petit égoïste. Pauvre bon Jacques ! Quand il eut fini, je m'approchai de lui, très confus, très honteux, mais sans

lâcher la petite rose rouge : “ Jacques, est-ce que tu ne vas plus m’aimer maintenant ? ” Il sourit, et, me serrant contre son cœur : “Je t’aimerai peut-être davantage.”

C’est une vérité. L’histoire de la rose rouge ne changea rien à la tendresse de ma mère Jacques, pas même à son humeur. Je crois qu’il souffrit beaucoup, mais il ne le laissa jamais voir. Comme par le passé, il continua d’aller *là-bas* le dimanche et de faire bon visage à tous. Il n’y eut que les nœuds de cravate de supprimés. Du reste, toujours calme et fier, travaillant à se tuer, et marchant courageusement dans la vie, les yeux fixés sur un seul but, la reconstruction du foyer.... O Jacques ! ma mère Jacques ! il n’est pas une heure de ta vie où tu n’aies cent fois mieux valu que moi. Quant à moi, quant à Daniel, quant au petit Chose, il ne bougeait plus de chez Pierrotte. Il y avait gagné tous les cœurs. Dieu ! les bonnes heures que j’ai passées, sans assez de remords, dans ce petit salon jonquille !

Mais un jour, subitement plus raisonnable que moi, Mlle Pierrotte me dit : “ Il faut parler au père de vos projets.... Voyons, Daniel, quand lui parlerez-vous ? ” Je promis de parler à Pierrotte très prochainement, dès que j’aurais fini mon grand poème.

VII

UNE LECTURE AU PASSAGE DU SAUMON

TU VENDRAS DE LA PORCELAINE

ENFIN, je le terminai ce fameux poème. J'en vins à bout après quatre mois de travail, et je me souviens qu'arrivé aux derniers vers, je ne pouvais plus écrire, tellement les mains me tremblaient de fièvre, d'orgueil, de plaisir, d'impatience.

Dans le clocher de Saint-Germain, ce fut un événement. Jacques, à cette occasion, redevint pour un jour le Jacques d'autrefois, le Jacques du cartonnage et des petits pots de colle. Il me relia un magnifique cahier sur lequel il voulut recopier mon poème de sa propre main ; et c'étaient à chaque vers des cris d'admiration, des trépignements d'enthousiasme... Moi, j'avais moins de confiance dans mon œuvre. Jacques m'aimait trop ; je me défiais de lui. J'aurais voulu faire lire mon poème à quelqu'un

d'impartial et de sûr. Mais je ne connaissais personne.

Pourtant, à la crèmerie, les occasions ne m'avaient pas manqué de faire des connaissances. Depuis que nous étions riches, je mangeais à table d'hôte, dans la salle du fond. Il y avait là une vingtaine d'écrivains, des peintres, des architectes, ou pour mieux dire de la graine de tout cela. — Aujourd'hui la graine a monté; quelques-uns de ces jeunes gens sont devenus célèbres, et, quand je vois leurs noms dans les journaux, cela me crève le cœur, moi qui ne suis rien devenu. — A mon arrivée à la table, tout ce jeune monde m'accueillit à bras ouverts ; mais, comme j'étais trop timide pour me mêler aux discussions, on m'oublia vite, et je fus bientôt aussi seul au milieu d'eux tous que je l'étais à ma petite table, dans la salle commune. J'écoutais; je ne parlais pas...

Une fois par semaine, nous avions à dîner avec nous un poète très fameux dont je ne me rappelle plus le nom, mais que ces messieurs appelaient Baghavat, du titre d'un de ses poèmes. Ces jours-là on buvait du bordeaux à dix-huit sous ; puis, le dessert venu, le grand Baghavat récitait un poème indien. C'était sa spécialité, les poèmes indiens. Il en avait un intitulé *Lakçamana*, un autre *Daçaratha*, un autre *Kalatçala*, un autre *Bhagiratha*, et puis *Cudra*, *Cunocépa*, *Viçvamitra*... mais le plus beau de tous était encore *Baghavat*. Ah! quand le poète récitait son *Baghavat*, toute la salle du fond croulait. On montait sur les tables. J'avais à ma droite un

petit architecte à nez rouge qui sanglotait dès les premiers vers, et tout le temps s'essuyait les yeux avec ma serviette...

Au fond, je n'étais pas fou de Baghavat. Ses poèmes indiens se ressemblaient tous. C'était toujours un lotus, un condor, un éléphant et un buffle ; quelquefois, pour changer, le lotus s'appelait lotos, mais à part cette variante, toutes ces rapsodies se valaient : ni passion, ni vérité, ni fantaisie. Des rimes sur des rimes. Une apparence de couleur et pas de dessin. Une mystification... Voilà ce qu'en moi-même je pensais du grand Baghavat ; et je l'aurais peut-être jugé avec moins de sévérité, si on m'avait à mon tour demandé quelques vers ; mais on ne me demandait rien, et cela me rendait impitoyable. Du reste, je n'étais pas le seul de mon avis sur la poésie hindoue. J'avais mon voisin de gauche qui n'y mordait pas non plus... Un singulier personnage, mon voisin de gauche : huileux, râpé, luisant, avec un front chauve et une longue barbe où couraient trop souvent quelques fils de vermicelle. C'était le plus vieux de la table et de beaucoup aussi le plus intelligent. Comme tous les grands esprits, il parlait peu, ne se prodiguait pas. Chacun le respectait. On disait de lui : "Il est très fort... c'est un penseur." Moi, de voir la grimace ironique qui tordait sa bouche en écoutant les vers du grand Baghavat, j'avais conçu de mon voisin de gauche la plus haute opinion. Je pensais : "Voilà un homme de goût... si je lui lisais mon poème ! "

Un soir, comme on se levait de table — je fis

apporter un flacon d'eau-de-vie, et j'offris au penseur de prendre un grog avec moi. Il accepta ; je connaissais son vice. Tout en buvant j'amenai la conversation sur le grand Baghavat, et je commençai par dire beaucoup de mal des lotus, des condors, des éléphants et des buffles. — C'était de l'audace : les éléphants sont si rancuniers !... — Pendant que je parlais, le penseur se versait de nouveaux grogs sans rien dire. De temps en temps il souriait et remuait approbativement la tête en faisant : "Oua... oua..." Enhardi par ce premier succès, je lui avouai que moi aussi j'avais composé un grand poème, et que je désirais le lui soumettre. "Oua... oua..." fit encore le penseur sans sourciller. En voyant mon homme si bien disposé, je me dis : "C'est le moment !" et je tirai mon poème de ma poche. Le penseur, sans s'émouvoir, se versa un cinquième grog, me regarda tranquillement dérouler mon manuscrit ; mais, au moment suprême, il posa sa main de vieil ivoire sur ma manche : "Un mot, jeune homme, avant de commencer... quel est votre critérium ?"

Je le regardai avec inquiétude.

"Votre critérium !... fit le terrible penseur en haussant la voix... Quel est votre critérium ?"

Hélas ! mon critérium... je n'en avais pas, je n'avais jamais songé à en avoir un ; et cela se voyait du reste, à mon œil étonné, à ma rougeur, à ma confusion.

Le penseur se leva indigné : "Comment, malheureux jeune homme, vous n'avez pas de critérium !...

Inutile alors de me lire votre poème... je sais d'avance ce qu'il vaut." Là-dessus il prit son chapeau et sortit en roulant des yeux furibonds.

Le soir, quand je contai mon aventure à l'ami Jacques, il entra dans une belle colère. "Ton penseur est un imbécile, me dit-il... Qu'est-ce que cela d'avoir un critérium?... Les bengalis en ont-ils un?... Un critérium! qu'est-ce que c'est que ça?... où ça se fabrique-t-il? A-t-on jamais vu?... Marchand de critérium, va!..." Mon brave Jacques, il en avait les larmes aux yeux, de l'affront que mon chef-d'œuvre et moi nous venions de subir. "Écoute, Daniel, reprit-il au bout d'un moment, j'ai une idée... Puisque tu veux lire ton poème, si tu le lisais chez Pierrotte, un dimanche?...

— Chez Pierrotte?... Oh! Jacques.

— Pourquoi pas?... Dame! Pierrotte n'est pas un aigle, mais il a le sens net, très droit... Qu'en dis-tu? Veux-tu que je lui en parle?..."

Cette idée d'aller chercher des juges au passage du Saumon ne me souriait guère; excepté un, qui pourrait, parmi les autres, me comprendre? mais cet un-là en valait mille. Bref, j'avais une telle démangeaison de lire mes vers, qu'après avoir un brin rechigné j'acceptai la proposition de Jacques. Dès le lendemain il parla à Pierrotte qui, voyant là une occasion d'être agréable aux enfants de Mademoiselle, accepta sans hésiter.

Les Aventures d'un Papillon bleu

eurent des auditeurs assurés, sinon des lecteurs.

La lecture eut lieu quelques jours après.

Au dernier vers de mon poème, Jacques, enthousiasmé, se leva pour crier bravo ; mais il s'arrêta net en voyant la mine effarée de tous ces braves gens.

En vérité, je crois que le cheval de feu de l'Apocalypse, faisant irruption au milieu du petit salon jonquille, n'y aurait pas causé plus de stupeur que mon papillon bleu. Les Passajon, les Fougeroux, et tous les autres invités sans exception, car on avait convoqué le ban et l'arrière-ban des amis de la maison Pierrotte, tout hérissés de ce qu'ils venaient d'entendre, me regardaient avec de gros yeux ronds ; les deux Ferrouillat se faisaient des signes. Personne ne soufflait mot. Pensez comme j'étais à l'aise...

Le vénérable Lalouette seul exprima, par ces mots qui vous disent le dénouement de mon poème, son jugement : « Je suis bien content qu'on ait tué ce papillon, dit le singulier vieillard en grignotant son sucre d'un air féroce ; je ne les aime pas, moi, les papillons !... »

Tout le monde se mit à rire, et la discussion qui suivit se termina par une confidence que Jacques me fit à l'oreille : « Ne les écoute pas, c'est un chef-d'œuvre. C'est l'avis de Camille comme le mien. Nous n'avons plus qu'à nous trouver un éditeur. »

Cet éditeur, dès le lendemain, je me mis en quête pour le chercher ; mais, je le sais à présent, pour un poète à ses débuts les éditeurs sont invisibles, ou peu s'en faut.

Chaque soir je revenais à la maison, triste, las, énervé. « Courage! me disait Jacques, tu seras plus heureux demain. » Et le lendemain je me remettais en campagne, armé de mon manuscrit! De jour en jour je le sentais devenir plus pesant, plus incommode. D'abord je le portais sous mon bras, fièrement, comme un parapluie neuf; mais à la fin j'en avais honte, et je le mettais dans ma poitrine, avec ma redingote soigneusement boutonnée par-dessus.

Huit jours se passèrent ainsi. Le dimanche arriva. Jacques, selon sa coutume, alla dîner chez Pierrotte; mais il y alla seul. J'étais si las que je restai couché tout le jour... Le soir, en entrant, il vint s'asseoir au bord de mon lit et me gronda doucement :

« Écoute, Daniel : tu as bien tort de ne pas aller *là-bas.*

— J'irai, lui dis-je, j'irai quand j'aurai vendu mon poème...

— Mais cela peut tarder, Daniel, tu n'y penses pas.

— Je ne pense qu'à cela, au contraire, » répondis-je à mon pauvre Jacques.

Je vis une larme dans ses yeux...

« Eh bien! j'irai dès demain. Je te le promets. »

Le lendemain, dans l'après-midi, je m'en allai passage du Saumon. J'aurais voulu monter tout droit au quatrième avant de voir Pierrotte; mais il me guettait à la porte du passage, et je ne pus l'éviter. Il fallut entrer dans la boutique et m'asseoir à côté de lui, derrière le comptoir. Nous étions seuls. De temps en temps un petit air de flûte nous arrivait discrètement de l'arrière-magasin.

« Monsieur Daniel, me dit le Cévenol avec une assurance de langage et une facilité d'élocution que je ne lui avais jamais connues, ce que je veux savoir de vous est très simple, et je n'irai pas par quatre chemins. C'est bien le cas de le dire... la petite vous aime. Est-ce que vous l'aimez vraiment, vous aussi?

— De toute mon âme, monsieur Pierrotte.

— Alors tout va bien; voici ce que j'ai à vous proposer... Vous êtes trop jeune et la petite aussi pour songer à vous marier d'ici trois ans. C'est donc trois années que vous avez devant vous pour vous faire une position... Je ne sais pas si vous comptez rester toujours dans le commerce des papillons bleus, mais je sais bien ce que je ferais à votre place... C'est bien le cas de le dire, je planterais là mes historiettes, j'entrerais dans l'ancienne maison Lalouette, je me mettrais au courant du petit train-train de la porcelaine, et je m'arrangerais pour que dans trois ans Pierrotte, qui devient vieux, pût trouver en moi un associé en même temps qu'un gendre... Hein? Qu'est-ce que vous dites de ça, compère? "

Là-dessus Pierrotte m'envoya un grand coup de coude et se mit à rire, mais à rire... Bien sûr qu'il croyait me combler de joie, le pauvre homme, en m'offrant de vendre de la porcelaine à ses côtés. Je n'eus pas le courage de me fâcher, pas même celui de répondre ; j'étais atterré...

Les assiettes, les verres peints, les globes d'albâtre, tout dansait autour de moi. Sur une étagère, en

face du comptoir, des bergers et des bergères, en biscuit de couleurs tendres, me regardaient d'un air narquois et semblaient me dire en brandissant leurs houlettes : "Tu vendras de la porcelaine !" Un peu plus loin, des magots chinois en robes violettes remuaient leurs caboches vénérables, comme pour approuver ce qu'avaient dit les bergers : "Oui... oui... tu vendras de la porcelaine :" Et là-bas, dans le fond, la flûte ironique et sournoise sifflotait doucement : "Tu vendras de la porcelaine... tu vendras de la porcelaine !..." Pour le petit Chose qui rêvait la renommée de Lamartine, tout au moins, c'était à devenir fou.

Pierrotte crut que l'émotion et la joie m'avaient coupé la parole.

"Nous causerons de cela ce soir, me dit-il pour me donner le loisir de me remettre.... Maintenant montez vers la petite.... C'est bien le cas de le dire.... le temps doit lui sembler long."

Je montai vers la petite, que je trouvai installée, dans le salon jonquille, à broder ses éternelles pantoufles en compagnie de la dame de grand mérite... Que ma chère Camille me pardonne ! Jamais mademoiselle Pierrotte ne me parut si Pierrotte que ce jour-là. Jamais sa façon tranquille de tirer l'aiguille et de compter ses points à haute voix ne me causa tant d'irritation. Avec ses petits doigts rouges, sa joue en fleur, son air paisible, elle ressemblait à une de ces bergères en biscuit colorié qui venaient de me crier d'une façon si impertinente : "Tu vendras de la porcelaine !" Par bonheur, les yeux bleus

avec leurs grands et doux regards étaient là, eux aussi, un peu voilés, un peu mélancoliques, mais si naïvement joyeux de me revoir, que je me sentis tout ému. Cela ne dura pas longtemps. Presque sur mes talons, Pierrotte fit son entrée.

A partir de ce moment et sur toute la ligne la porcelaine triompha. Pierrotte était très gai, très bavard, insupportable; les "c'est bien le cas de le dire" pleuvaient plus dru que giboulée. Dîner bruyant, très long... En sortant de table, Pierrotte me prit à part pour me reparler de sa proposition. J'avais eu le temps de me remettre, et je lui dis avec assez de sang-froid que la chose demandait réflexion et que je lui répondrais dans un mois.

Le Cévenol fut certainement très étonné de mon peu d'empressement à accepter ses offres, mais il eut le bon goût de n'en rien laisser paraître.

"C'est entendu, me dit-il, dans un mois." Et il ne fut plus question de rien.... N'importe ! le coup était porté. Pendant toute la soirée, le sinistre et fatal : "Tu vendras de la porcelaine !" retentit à l'oreille de ma Muse.

Ma pauvre Muse, elle avait bonne grâce, en vérité, à faire la renchérie devant les offres de cet excellent Pierrotte !

Lorsqu'au retour de cette soirée je racontai à ma mère Jacques les propositions de Pierrotte, il en fut encore plus abasourdi que moi :

"Daniel Eyssette, l'auteur des *Aventures d'un papillon bleu*, marchand ! ... Par exemple, je voudrais bien voir cela ! disait le brave garçon.... C'est

comme si on proposait à Lamartine de vendre des paquets d'allumettes, ou à Sainte-Beuve de débiter des petits balais de crin.... Après tout, il ne faut pas en vouloir à Pierrotte; il ne sait pas, ce pauvre homme. Quand il verra le succès de ton livre et les journaux tout remplis de toi, il changera joliment de gamme.

— Sans doute, Jacques, mais, pour que les journaux parlent de moi, il faut que mon livre paraisse, et je vois bien qu'il ne paraîtra pas.... Tu me demandes pourquoi? Mais, mon cher, parce que je ne peux pas mettre la main sur un éditeur et que ces gens-là ne sont jamais chez eux pour les poètes. Le grand Baghavat lui-même est obligé d'imprimer ses vers à ses frais.

— Eh bien! nous ferons comme lui, dit Jacques en frappant du poing sur la table; nous imprimerons à nos frais."

Je le regarde avec stupéfaction:

"A nos frais?....

— Oui, mon petit, à nos frais.... Tout juste, le marquis fait imprimer en ce moment le premier volume de ses mémoires.... Je vois son imprimeur tous les jours.... C'est un Alsacien qui a le nez rouge et l'air bon enfant. Je suis sûr qu'il nous fera crédit.... Pardieu! nous le payerons, à mesure que ton volume se vendra ... Allons! voilà qui est dit; dès demain je vais voir mon homme."

Effectivement Jacques, le lendemain, va trouver l'imprimeur et revient enchanté: "C'est fait, me dit-il d'un air de triomphe; on met ton livre à l'im-

pression demain. Cela nous coûtera neuf cents francs, une bagatelle. Je ferai des billets de trois cents francs, payables de trois mois en trois mois. Maintenant, suis bien mon raisonnement. Nous vendons le volume trois francs, nous tirons à mille exemplaires : c'est donc trois mille francs que ton volume doit nous rapporter .. tu m'entends bien trois mille francs. Là-dessus, nous payons l'imprimeur, plus la remise d'un franc par exemplaire aux libraires qui vendront l'ouvrage, plus l'envoi aux journalistes... Il nous restera, clair comme de l'eau de roche, un bénéfice de onze cents francs. Hein? C'est joli, pour un début...."

Si c'était joli, je crois bien!.... Plus de stations humiliantes aux portes des libraires, et par-dessus le marché onze cents francs à mettre de côté pour la reconstruction du foyer... Aussi quelle joie ce jour-là dans le clocher de Saint-Germain! Que de projets, que de rêves! Et puis, les jours suivants, que de petits bonheurs savourés goutte à goutte; aller à l'imprimerie, corriger les épreuves, discuter la couleur de la couverture, voir le papier tout humide de la presse avec vos pensées imprimées dessus, courir deux fois, trois fois chez le brocheur et revenir enfin avec un premier exemplaire qu'on ouvre en tremblant du bout des doigts.... Dites, est-il rien de plus délicieux au monde?

Le premier exemplaire de la *Comédie pastorale* revenait de droit à Mlle Camille. Je le lui portai le soir même, accompagné de ma mère Jacques, qui voulait jouir de mon triomphe. Nous fîmes notre

entrée dans le salon jonquille, fiers et radieux. Tout le monde était là:

“Monsieur Pierrotte, dis-je au Cévenol, permettez moi d'offrir ma première œuvre à Camille.” Et je mis mon volume dans une chère petite main qui frissonnait de plaisir. Oh ! si vous aviez vu le joli merci que les yeux bleus m'envoyèrent, et comme ils resplendissaient en lisant mon nom sur la couverture ! Pierrotte était moins enthousiasmé, lui. Je l'entendis demander à Jacques combien un volume comme cela pouvait me rapporter :

“Onze cents francs, répondit Jacques avec assurance.” Là-dessus, ils se mirent à causer longuement, à voix basse, mais je ne les écoutai pas. J'étais tout à la joie de voir les yeux bleus abaisser leurs grands cils de soie sur les pages de mon livre et les relever vers moi avec admiration... Mon livre ! les yeux bleus ! deux bonheurs que je devais à ma mère Jacques...

Ce soir-là, avant de rentrer, nous allâmes rôder dans les galeries de l'Odéon pour juger de l'effet que la *Comédie pastorale* faisait à l'étalage des libraires.

“Attends-moi, me dit Jacques ; je vais voir combien on en a vendu.”

Je l'attendis en me promenant de long en large, regardant du coin de l'œil certaine couverture verte à filets noirs qui s'épanouissait au milieu de la devanture. Jacques vint me rejoindre au bout d'un moment ; il était pâle d'émotion.

“Mon cher, me dit-il, on en a déjà vendu un. C'est de bon augure...”

Je lui serrai la main silencieusement. J'étais trop ému pour parler, mais, dans moi-même, je me disais : Il y a quelqu'un à Paris qui vient de tirer trois francs de sa bourse pour acheter cette production de ton cerveau, quelqu'un qui te lit, qui te juge... Quel est ce quelqu'un? Je voudrais bien le connaître...

Le lendemain de l'apparition de mon volume, j'étais en train de déjeuner à table d'hôte à côté du farouche penseur, quand Jacques, très essoufflé, se précipita dans la salle :

"Grande nouvelle! me dit-il en m'entraînant dehors ; je pars, ce soir, à sept heures, avec le marquis... Nous allons à Nice voir sa sœur qui est malade... Peut-être resterons-nous longtemps... Ne t'inquiète pas de ta vie... Le marquis double mes appointements. Je pourrai t'envoyer cent francs par mois... Eh bien, qu'as-tu? Te voilà tout pâle. Voyons, Daniel, pas d'enfantillages. Rentre là-dedans, achève de déjeuner et bois une demi-bordeaux afin de te donner du courage. Moi, je cours dire adieu à Pierrotte, prévenir l'imprimeur, faire porter les exemplaires aux journalistes... Je n'ai pas une minute... Rendez-vous à la maison à cinq heures."

Je le regardai descendre la rue Saint-Benoît à grandes enjambées, puis je rentrai dans le restaurant ; mais je ne pus rien manger ni boire, et c'est le penseur qui vida la demi-bordeaux. L'idée que dans quelques heures ma mère Jacques serait loin m'étreignait le cœur. J'avais beau penser à mon

livre, aux yeux bleus, rien ne pouvait me distraire de cette pensée que Jacques allait partir et que je resterais seul, tout seul dans Paris, maître de moi-même et responsable de toutes mes actions.

Il me rejoignit à l'heure dite. Quoique très ému lui-même, il affecta jusqu'au dernier moment la plus grande gaieté. Jusqu'au dernier moment aussi il me montra la générosité de son âme et l'ardeur admirable qu'il mettait à m'aimer. Il ne songea qu'à moi, à mon bien-être, à ma vie. Sous prétexte de faire sa malle, il inspectait mon linge, mes vêtements :

" Tes chemises sont dans ce coin; vois-tu, Daniel... tes mouchoirs à côté, derrière les cravates."

Comme je lui disais :

" Ce n'est pas ta malle que tu fais, Jacques ; c'est mon armoire..."

Armoire et malle, quand tout fut prêt, on envoya chercher une voiture et nous partîmes pour la gare. En route, Jacques me faisait ses recommandations. Il y en avait de tout genre :

" Écris-moi souvent... Tous les articles qui paraîtront sur ton volume, envoie-les-moi, surtout celui de Gustave Planche. Je ferai un cahier cartonné et je les collerai tous dedans. Ce sera le livre d'or de la famille Eyssette... A propos, tu sais que la blanchisseuse vient le mardi... Surtout ne te laisse pas éblouir par le succès... Il est clair que tu vas en avoir un très grand, et c'est fort dangereux, les succès parisiens. Sur toute chose, mon Daniel, ce que

je te demande, c'est d'aller souvent *là-bas* et de ne pas faire pleurer Mlle Pierrotte."

A ce moment nous passions devant le Jardin des Plantes. Jacques se mit à rire.

"Te rappelles-tu, me dit-il, que nous avons passé ici une nuit, il y a quatre ou cinq mois?... Hein!... Quelle différence entre le Daniel d'alors et celui d'aujourd'hui... Ah! tu as joliment fait du chemin en quatre mois!..."

C'est qu'il le croyait vraiment, mon pauvre Jacques, que j'avais fait beaucoup de chemin, et moi aussi, pauvre niais, j'en étais convaincu.

Nous arrivâmes à la gare. Le marquis s'y trouvait déjà. Je vis de loin ce drôle de petit homme, avec sa tête de hérisson blanc, sautillant de long en large dans une salle d'attente.

"Vite, vite, adieu!" me dit Jacques. Et, prenant ma tête entre ses larges mains, il m'embrassa trois ou quatre fois de toutes ses forces, puis courut rejoindre son chef de file.

En le voyant disparaître, j'éprouvai une singulière sensation.

Je me trouvai tout à coup plus petit, plus chétif, plus timide, plus enfant; mon frère, en s'en allant, m'avait emporté la moelle de mes os, ma force, mon audace et la moitié de ma taille. La foule qui m'entourait me faisait peur. J'étais redevenu le petit Chose...

La nuit tombait. Lentement, par le plus long chemin, par les quais les plus déserts, le petit Chose regagna son clocher. L'idée de se retrouver dans

cette chambre vide l'attristait horriblement. Il aurait voulu rester dehors jusqu'au matin. Pourtant il fallait rentrer.

Un mois s'écoula pendant lequel le petit Chose s'enferma chez lui pour chercher des rimes, au grand ébahissement des moineaux qui venaient le voir de tous les toits à la ronde.

Les pauvres cloches vouées au Seigneur se réjouissaient, elles aussi, de voir le petit Chose éternellement assis devant sa table, et, pour l'encourager, elles lui faisaient de grande musique.

Sur ces entrefaites, on reçut des nouvelles de Jacques. Il était installé à Nice et donnait force détails sur son installation... "Le beau pays, mon Daniel, et comme cette mer qui est là sous mes fenêtres t'inspirerait! Moi, je n'en jouis guère; je ne sors jamais... Le marquis dicte tout le jour. Diable d'homme, va! Quelquefois, entre deux phrases, je lève la tête, je vois une petite voile blanche à l'horizon, puis tout de suite le nez sur mon papier... Mademoiselle d'Hacqueville est toujours bien malade... Je l'entends au-dessous de nous qui tousse, qui tousse... C'est l'ennui de ce pays, tout le monde tousse... Moi-même, à peine débarqué, j'ai attrapé un gros rhume qui ne veut pas finir..."

Un peu plus loin, Jacques disait:

"Je t'en conjure, ne fais pas pleurer Camille."

Ces derniers mots allèrent droit au cœur du petit Chose. La persistance de Jacques à veiller sur celle qui n'avait pas voulu l'aimer lui parut admirable. ' Oh! non, Jacques, n'aie pas peur, je ne la ferai

pas pleurer. J'irai voir les Pierrotte dès demain." (Il les avait à peine vus depuis le départ de Jacques.) Fiez-vous au petit Chose pour les fermes résolutions.

VIII

DÉCOURAGEMENT. — CHUTE. — L'ENLÈVEMENT.

VOILA deux mois que Jacques est parti, et il n'est pas encore au moment de revenir. Mademoiselle d'Hacqueville est morte. Le marquis, escorté de son secrétaire, promène son deuil par toute l'Italie, sans interrompre d'un seul jour la terrible dictée de ses mémoires. Jacques surmené trouve à peine le temps d'écrire à son frère quelques lignes datées de Rome, de Naples, de Pise, de Palerme. Mais, si le terme de ces lettres varie souvent, leur texte ne change guère... "Travailles-tu?... Comment vont les Pierrotte?... Comment va la vente?... L'article de Gustave Planche a-t-il paru?..." A ces questions, le petit Chose répond invariablement qu'il travaille beaucoup, que la vente du livre va très bien, les yeux bleus aussi, mais qu'il n'a pas entendu parler de Gustave Planche.

Qu'y avait-il de vrai dans tout cela?... Rien, sinon que pas un critique n'avait encore parlé de son livre; la vente n'allait pas, pas du tout, et ce qui était vrai encore, c'est que l'amour-propre du petit Chose, — et il avait cent pieds, cet amour-propre, — c'est que cet amour-propre, ulcéré de l'universel silence qui avait accueilli son œuvre naissante, l'avait mis en révolte contre le genre humain tout entier, et que l'ingrat n'avait pas mis les pieds au passage du Saumon.

Deux mois après, le second exemplaire de son poème ne s'était pas encore vendu. Un peintre de ses amis, un des artistes de la crèmerie devant lequel il s'étonnait naïvement d'un fait si exorbitant, a eu le cruel courage de lui tenir ce petit discours: "Tu te crois poète! mais, malheureux, tu n'as rien de ce qu'il faut pour l'être... Je vous demande, parce que ça vous fait imprimer un méchant livre dont personne ne parle, dont personne ne veut, ça se croit poète... Mais, malheureux, ton livre est absurde et peut-être idiot, tout te le crie... Toi poète, allons donc!... Il n'y a que ton frère pour croire à une niaiserie pareille... Encore un joli naïf, celui-là!... et qui t'écrit de bonnes lettres... Il est à mourir de rire avec son article de Gustave Planche. En attendant il se tue pour te faire vivre; et toi, pendant ce temps-là, tu... tu... au fait, qu'est-ce que tu fais? Le sais-tu seulement?... Parce que ta tête a un certain caractère, et que tu as trop de cheveux, tu crois que tout est là!... alors fais-toi modèle à trois francs la séance. Toutefois je te préviens que depuis quelque

temps le caractère de ta tête se perd joliment... tu deviens laid, tu es très laid. Tiens! regarde-toi... Je suis sûr que, si tu retournais vers Mlle Pierrotte, elle ne voudrait plus de toi... Et pourtant vous êtes bien faits l'un pour l'autre... Vous êtes nés tous les deux pour vendre n'importe quoi au passage du Saumon. C'est bien mieux ton affaire que d'être l'émule des Lamartine et des Victor Hugo."

Ce jour-là le petit Chose eut l'idée d'aller chez les Pierrotte, de se jeter à leurs pieds, de leur demander grâce et pardon. Il alla jusqu'à la porte du magasin, mais il n'osa pas entrer dans cette maison où depuis neuf semaines il ne s'était pas montré.

On lui avait écrit, il n'avait pas répondu. On était venu le voir, il s'était caché.

L'insuccès des *Aventures d'un papillon bleu* l'avait affolé. Il devenait méchant, envieux, haineux, et avec tout cela de plus en plus incapable d'une action quelconque. Ne pouvant anéantir l'univers qui le méconnaissait, il se serait mieux aimé mort qu'en vie.

Il essaya d'écrire à Jacques. Il lui disait tout, qu'il était allé au passage du Saumon, mais que la honte et la vanité l'avaient retenu de franchir le seuil du magasin. Pierrotte était à son comptoir, il avait l'air triste. Petit Chose était resté un moment à le regarder, caché derrière la vitre et l'étalage, mais il s'était enfui en pleurant, et c'est en revenant qu'il lui écrivait.

"Conseille-moi, Jacques, disait-il, je souffre. Le peintre m'a fait bien du mal, car il m'a dit la vérité,

ce brutal et comme il avait du plaisir à me la dire! Je fais plus que douter, je ne crois plus en moi. J'ai peur : que faire? Travailler, mais à quoi, si ne sachant faire que des vers, je ne suis pas poète. Mon livre ne s'est pas vendu, c'est clair, je ne suis pas poète, et pour payer comment faire? Toute ma vie est gâtée, je n'y vois plus, je ne sais plus; il fait noir..."

Cette lettre ne partit pas.

Me voici arrivé aux pages les plus sombres de mon histoire, aux jours de misère et de honte que Daniel Eyssette a vécus, faut-il le dire? comédien dans la banlieue de Paris. Oui, comédien!... et, qui pis est, comédien sans vocation, comédien sans talent, car voilà encore une idée des jeunes gens qui ne sont bons à rien, qui ne savent pas ce que c'est que le travail utile, le travail marchant vers un but. Ils se font poètes, ou journalistes, ou comédiens, comme si sans travail on pouvait être l'un ou l'autre. Chose singulière! Ce temps de ma vie, accidenté, bruyant, tourbillonnant, m'a laissé des remords plutôt que des souvenirs.

Tout ce coin de ma mémoire est brouillé, je ne vois rien, rien...

Sinon que j'avais, dans un jour de dépit, quitté la maison de l'église Saint-Germain pour aller habiter une grande horrible maison neuve du boulevard Montparnasse, tout près du théâtre où, pour cinquante francs par mois, le petit Chose avait trouvé à se faire siffler et resiffler tous les soirs. Ah! quelle

misère, quelle abjection, quelle vie à la fois grotesque et sinistre ! Le croiriez-vous ? Je jouais les comiques...

On trouvait le petit Chose infiniment trop petit; et puis il avait peur, il avait honte. Il parlait tout bas, comme à confesse : "Plus haut! plus haut!" lui criait-on. Mais sa gorge se serrait, étranglant les mots au passage. Il fut hué... Que voulez-vous? Est-ce que sans étude on peut jamais rien être? Après tout, parce qu'on est mauvais poète, ce n'est pas une raison pour être bon comédien.

Le directeur ne s'était pas trompé, lui, sur le caractère de sa tête. Après deux représentations orageuses où le petit Chose s'était essayé dans le drame, où il avait, comptant sur ses cheveux, sur ses yeux, sur sa petite bouche, n'étant qu'une sorte de réduction du beau, entrepris d'être noble, et véhément, et tragique, il le fit venir dans son cabinet et lui dit : "Mon petit, le drame n'est pas ton affaire. Nous nous sommes fourvoyés. Essayons du vaudeville. Je crois que dans les comiques tu marcheras très bien." Et dès le lendemain, on essaya du vaudeville. Le petit Chose joua les troisièmes comiques, les gandins ahuris auxquels on fait boire de la limonade Rogé en guise de champagne, et qui courent la scène en se tenant le ventre, les niais à perruque rousse qui pleurent comme des veaux, "heu!... heu!... heu..."

Il joua les Jeannot, les trembleurs, tous ceux qui sont laids, tous ceux qui font rire, et la vérité me force à dire qu'il ne s'en tira pas trop mal. Le malheureux avait presque du succès ; il faisait rire !

Expliquez cela, si vous pouvez. C'est quand il était en scène, grimé, plâtré, chargé d'oripeaux, que le petit Chose pensait à Jacques, aux yeux bleus. C'est au milieu d'une grimace, au coin d'un lazzi bête, que l'image de tous ces chers êtres, qu'il avait si lâchement trahis, se dressait tout à coup devant lui.

Presque tous les soirs, les titis de l'endroit pourront vous l'affirmer, il lui arrivait de s'arrêter net au milieu d'une tirade, et de rester debout, sans parler, la bouche ouverte, à regarder la salle... Dans ces moments-là son âme lui échappait, sautait pardessus la rampe, crevait le plafond du théâtre d'un coup d'aile, et s'en allait bien loin donner un bonjour à Jacques, un baiser à Mme Eyssette, demander grâce aux yeux bleus en se plaignant amèrement du triste métier dans lequel, je ne sais comment, il était tombé...

Et alors, tout à coup, le malheureux petit Chose, arraché à son rêve par la voix du souffleur, tombé de son ciel, promenait autour de lui de grands yeux étonnés où se peignait un effarement si naturel, si comique, que toute la salle partait d'un gros éclat de rire. En argot de théâtre, c'est ce qu'on appelle un effet. Sans le vouloir, il avait trouvé un effet.

La troupe dont il faisait partie desservait plusieurs communes. C'était une façon de troupe nomade, jouant tantôt à Grenelle, à Montparnasse, tantôt à Sèvres, à Sceaux, à Saint-Cloud. Pour aller d'un pays à l'autre, on s'entassait dans l'omnibus du théâtre, — un vieil omnibus café au lait traîné par

un cheval phthisique. Ceux qui ne savaient pas leurs rôles se mettaient dans le fond et repassaient leurs brochures. C'était sa place à lui.

Il restait là, taciturne et triste comme sont la plupart des comiques, l'oreille fermée à toutes les trivialités qui bourdonnaient à ses côtés. Si bas qu'il fût tombé, ce cabotinage roulant était encore au-dessous de lui. Il avait honte de se trouver en pareille compagnie, et il avait tort, car, dans le nombre de ces pauvres débutants, quelques-uns avaient de l'avenir, et pouvaient espérer devenir de vrais artistes. Mais les autres, ah! quel monde! En vérité, c'était bien la peine de tant railler le salon de Pierrotte pour venir s'échouer en si déplorable cohue!

A cause de son air maussade et de ses fiertés silencieuses, ses camarades ne l'aimaient pas. On disait : « C'est un sournois. »

Pendant ce temps-là, que faisait le bon Jacques? il travaillait, et, dès qu'il avait une heure de répit, il écrivait au petit Chose. C'était toujours la même lettre, les lettres de Jacques, c'est-à-dire toujours le dévouement, la générosité, l'abnégation.

Le brave Jacques était à mille lieues de soupçonner ce qui se passait. Il ne se doutait de rien. On lui écrivait que tout allait bien, que la *Comédie pastorale* était aux trois quarts vendue, et qu'à l'échéance des billets on trouverait chez les libraires tout l'argent pour faire face. Confiant et bon comme toujours, il continuait d'envoyer les cent francs du mois rue Bonaparte, où le garçon de théâtre, envoyé par le petit Chose, ne manquait jamais d'aller les chercher.

Avec les cent francs de Jacques et les cinquante du théâtre, un autre que le petit Chose aurait eu bien sûr de quoi vivre, surtout dans ce quartier de pauvres hères. Mais il ne savait, comme on dit, ce que c'est que l'argent.

En deux mois, le petit Chose fut criblé de dettes. Il devait à l'hôtel, au restaurant, au portier du théâtre. De temps en temps un fournisseur se lassait et venait faire du bruit le matin. Ces jours-là, en désespoir de tout, il courait vite chez l'imprimeur de la *Comédie pastorale* et il lui empruntait quelques louis de la part de Jacques. L'imprimeur, qui avait entre les mains le second volume des fameux mémoires et savait Jacques toujours secrétaire du duc d'Hacqueville, ouvrait sa bourse sans méfiance. De louis en louis, le petit Chose en était arrivé à lui emprunter quatre cents francs, qui, joints aux neuf cents de la *Comédie pastorale*, portaient la dette de Jacques à treize cents francs.

Pauvre mère Jacques! Que de désastres l'attendaient à son retour! Daniel disparu, les yeux bleus en larmes, pas un volume vendu et treize cents francs à payer. Comment se tirerait-il de là?... Cette pensée ne quittait pas le petit Chose. C'était une obsession, une angoisse perpétuelle. Il avait beau chercher à s'étourdir, travailler comme un forçat (et de quel travail, juste Dieu!), apprendre quelques nouvelles bouffonneries, étudier devant son miroir de nouvelles grimaces, toujours le miroir lui renvoyait l'image de Jacques au lieu de la sienne; entre les lignes de son rôle, au lieu de Langlumeau,

de Josias et autres personnages de vaudeville, il ne voyait que le nom de Jacques : Jacques, Jacques, toujours Jacques! Il était bien temps!

Chaque matin, il regardait le calendrier avec terreur, et, comptant les jours qui le séparaient de la première échéance de billets, il se disait en frissonnant : " Plus qu'un mois... plus que trois semaines!" Car il savait bien qu'au premier billet protesté tout serait découvert, et que le martyre de son frère commencerait dès ce jour-là. Jusques dans son sommeil cette idée le poursuivait. Quelquefois il se réveillait en sursaut, le cœur serré, le visage inondé de larmes, avec un sourire confus d'un rêve terrible et singulier qu'il venait d'avoir.

Ce rêve, toujours le même, revenait presque toutes les nuits. Cela se passait dans une chambre inconnue, où il y avait une grande armoire à vieilles ferrures grimpantes. Jacques était là, pâle, horriblement pâle, étendu sur un canapé; il venait de mourir. Camille Pierrotte était là, elle aussi, et, debout devant l'armoire, elle cherchait à l'ouvrir. Seulement elle ne pouvait pas y parvenir, et, tout en tâtonnant avec la clef autour de la serrure, on l'entendait dire d'une voix navrante : "Je ne peux pas ouvrir... J'ai trop pleuré... Je n'y vois plus..."

Quoiqu'il voulût s'en défendre, ce rêve l'impressionnait au delà de la raison. Dès qu'il fermait les yeux, il revoyait Jacques étendu sur le canapé, et Camille, aveugle, devant l'armoire... Tous ces remords, toutes ces terreurs le rendaient de jour en jour plus sombre, plus irritable.

C'est ainsi qu'il vivait, non! qu'il croupissait... C'est cette existence fangeuse, ce sont ces heures misérables qui défilent aujourd'hui encore devant mes yeux. Ah! la vanité du petit Chose, qu'elle devait coûter cher à tout ce qui s'était obstiné à l'aimer!

C'était un soir, vers neuf heures, au théâtre Montparnasse. Le petit Chose, qui jouait dans la première pièce, venait de finir et remontait dans sa loge.

Il hâtait le pas vers sa loge, et se déshabilla bien vite. Cette loge, qu'il partageait avec deux camarades, était un cabinet sans fenêtres, bas de plafond, éclairé au schiste. Deux ou trois chaises de paille formaient tout l'ameublement. Le long du mur pendaient des fragments de glace, des perruques défrisées, des guenilles à paillettes, velours fanés, dorures éteintes. A terre, dans un coin, des pots de rouge sans couvercles, des houppes à poudre de riz toutes déplumées...

Le petit Chose était là depuis un moment, en train de se désaffubler, quand il entendit un machiniste qui l'appelait d'en bas: "Monsieur Daniel! monsieur Daniel!" Il sortit de sa loge, et, penché sur le bois humide de la rampe, demanda: "Qu'y a-t-il?" Puis, voyant qu'on ne répondait pas, il descendit, tel qu'il était, à peine vêtu, barbouillé de blanc et de rouge, avec sa grande perruque jaune qui lui tombait sur les yeux...

Au bas de l'escalier, il se heurta contre quelqu'un. "Jacques!" cria-t-il en reculant.

C'était Jacques... Ils se regardèrent un moment, sans parler. A la fin, Jacques joignit les mains et murmura d'une voix douce, pleine de larmes : "Oh ! Daniel !" Ce fut assez. Le petit Chose, remué jusqu'au fond des entrailles, regarda autour de lui comme un enfant craintif, et dit tout bas, si bas que son frère put à peine l'entendre :

"Emmène-moi d'ici, Jacques."

Jacques tressaillit, et, le prenant par la main, il l'entraîna dehors. Un fiacre attendait à la porte ; ils y montèrent. "Rue des Dames, aux Batignolles !" cria la mère Jacques. "C'est mon quartier !" répondit le cocher d'une voix joyeuse, et la voiture s'ébranla.

Jacques était à Paris depuis deux jours. Il arrivait de Palerme, où une lettre de Pierrotte, — qui lui courait après depuis trois mois, — l'avait enfin découvert. Cette lettre, courte et sans phrases, lui apprenait la disparition de Daniel.

En la lisant, Jacques devina tout. Il se dit : "L'enfant fait des bêtises... Il faut que j'y aille." Et sur-le-champ il demanda un congé au marquis.

"Un congé ! fit le bonhomme en bondissant. Êtes-vous fou ?... Et mes mémoires ?...

— Rien que huit jours, monsieur le marquis, le temps d'aller et de revenir ; il y va de la vie de mon frère.

— Je me moque pas mal de votre frère... Est-ce que vous n'étiez pas prévenu, en entrant ? Avez-vous oublié nos conventions ?

— Non, monsieur le marquis, mais...

— Pas de mais qui tienne. Il en sera de vous comme des autres. Si vous quittez votre place pour huit jours, vous n'y rentrerez jamais. Réfléchissez là-dessus, je vous prie... Et tenez, pendant que vous faites vos réflexions, mettez-vous là. Je vais dicter.

— C'est tout réfléchi, monsieur le marquis. Je m'en vais.

— Allez au diable ! ”

Sur quoi l'intraitable vieillard prit son chapeau et se rendit au consulat français pour s'informer d'un nouveau secrétaire.

Jacques partit le soir même.

En arrivant à Paris, il courut rue Bonaparte. “ Mon frère est là-haut ? ” cria-t-il au portier qui fumait sa pipe dans la cour, à califourchon sur la fontaine. Le portier se mit à rire : “ Il y a beau temps qu'il court, ” dit-il sournoisement.

Il voulait faire le discret, mais une pièce de cent sous lui desserra les dents. Alors il raconta que depuis longtemps le petit du cinquième avait disparu, qu'il se cachait on ne sait où, dans quelque coin de Paris, mais qu'il envoyait cependant tous les mois un pas grand'chose qui était chargé par le petit Chose de voir s'il n'y avait rien pour lui. Il ajouta que M. Daniel, en partant, avait oublié de lui donner congé, et qu'on lui devait les loyers des quatre derniers mois, sans parler d'autres menues dettes.

“ C'est bien, dit Jacques, tout sera payé.” Et sans perdre une minute, sans prendre seulement le temps de secouer la poussière du voyage, il se mit à la recherche de son coupable enfant.

Il alla d'abord chez l'imprimeur, pensant avec raison que le dépôt général de la *Comédie pastorale,* — c'était le grand titre des "Aventures d'un papillon bleu", — étant là, Daniel devait y venir souvent:

"J'allais vous écrire, lui dit l'imprimeur en le voyant entrer. Vous savez que le premier billet échoit dans quatre jours."

Jacques répondit sans s'émouvoir : "J'y ai songé... Dès demain, j'irai faire ma tournée chez les libraires. Ils ont de l'argent à me remettre. La vente a très bien marché."

L'imprimeur ouvrit démesurément ses gros yeux bleus d'Alsace.

"Comment?... La vente a bien marché! Qui vous a dit cela?"

Jacques pâlit, pressentant une catastrophe.

"Regardez dans ce coin, continua l'Alsacien, tous ces volumes empilés. C'est la *Comédie pastorale.* Depuis cinq mois qu'elle est dans le commerce, on n'en a vendu qu'un exemplaire. A la fin les libraires se sont lassés, et m'ont renvoyé les volumes qu'ils avaient en dépôt. A l'heure qu'il est, tout cela n'est bon qu'à vendre au poids du papier. C'est dommage; c'était bien imprimé."

Chaque parole de cet homme tombait sur la tête de Jacques comme un coup de canne plombée; mais ce qui l'acheva, ce fut d'apprendre que Daniel, en son nom, avait emprunté de l'argent à l'imprimeur.

"Pas plus tard qu'hier, dit l'impitoyable Alsa-

cien, il m'a envoyé son commissionnaire me demander deux louis; mais j'ai refusé net. D'abord parce que ce mystérieux commissionnaire à tête de ramoneur ne m'inspirait pas de confiance, et puis, vous comprenez, monsieur Eyssette, moi je ne suis pas riche, et cela fait déjà plus de quatre cents francs que j'avance à votre frère.

— Je le sais, répondit fièrement la mère Jacques, qui voulait sauver même devant le portier l'honneur de son frère; mais, soyez sans inquiétude, cet argent vous sera bientôt rendu." Puis il sortit bien vite, de peur de laisser voir son émotion. Dans la rue, il fut obligé de s'asseoir sur une borne. Les jambes lui manquaient. Son enfant en fuite, sa place perdue, l'argent de l'imprimeur à rendre, la chambre, le portier, l'échéance du surlendemain, tout cela bourdonnait, tourbillonnait dans sa cervelle... Tout à coup il se leva : "D'abord les dettes, se dit-il, c'est le plus pressé." Et, malgré la lâche conduite de son frère envers les Pierrotte, il alla sans hésiter s'adresser à eux.

En entrant dans le magasin de l'*ancienne maison Lalouette*, Jacques aperçut derrière le comptoir une grosse face jaune et bouffie que d'abord il ne reconnaissait pas; mais au bruit que fit la porte, la grosse face se souleva, et, voyant qui venait d'entrer, poussa un retentissant "C'est bien le cas de le dire!" auquel on ne pouvait pas se tromper... Pauvre Pierrotte! Le chagrin de sa fille en avait fait un autre homme. Le Pierrotte d'autrefois, si jovial et si rubicond, n'existait plus. Les larmes que sa petite

versait depuis cinq mois avaient rougi ses yeux, fondu ses joues. Sur ses lèvres décolorées, le rire éclatant des anciens jours faisait place maintenant à un sourire froid, silencieux, le sourire des veuves et des personnes délaissées. Ce n'était plus Pierrotte, c'était Ariane, c'était Nina.

Du reste, dans le magasin de l'*ancienne maison Lalouette*, il n'y avait que lui de changé. Les bergères coloriées, les Chinois à bedaines violettes souriaient toujours béatement sur les hautes étagères, parmi les verres de Bohême et les assiettes à grandes fleurs. Les soupières rebondies, les carcels en porcelaine peinte, reluisaient toujours par places derrière les mêmes vitrines, et dans l'arrière-boutique, la même flûte roucoulait toujours discrètement.

"C'est moi, Pierrotte, dit la mère Jacques en affermissant sa voix, je viens vous demander un grand service. Prêtez-moi quinze cents francs."

Pierrotte, sans répondre, ouvrit sa caisse, remua quelques écus, puis repoussant le tiroir, il se leva tranquillement.

"Je ne les ai pas ici, monsieur Jacques. Attendez-moi, je vais les chercher là-haut." Avant de sortir, il ajouta d'un air contraint: "Je ne vous dis pas de monter; cela lui ferait trop de peine. Que voulez-vous? je ne sais pas ce qui pourrait la rendre à la raison. C'est bien le cas de le dire : c'est à n'y rien comprendre."

Jacques soupira. "C'est vrai, Pierrotte, il vaut mieux que je ne monte pas."

Au bout de cinq minutes, le Cévenol revint avec

deux billets de mille francs qu'il lui mit dans la main. Jacques ne voulait pas les prendre : "Je n'ai besoin que de quinze cents francs," disait-il. Mais le Cévenol insista :

"Je vous en prie, monsieur Jacques, gardez tout Je tiens à ce chiffre de deux mille francs. C'est ce que Mademoiselle m'a prêté dans le temps pour m'acheter un homme. Si vous me refusiez... c'est bien le cas de le dire, je vous en voudrais mortellement."

Jacques n'osa pas refuser; il mit l'argent dans sa poche, et, tendant la main au Cévenol, il lui dit très simplement : "Adieu, Pierrotte, et merci !" Pierrotte lui retint la main.

Ils restèrent quelque temps ainsi, émus et silencieux, en face l'un de l'autre. Tous les deux ils avaient le nom de Daniel sur les lèvres, mais ils n'osaient pas le prononcer, par une même délicatesse... Ce père et cette mère se comprenaient si bien !... Jacques, le premier, se dégagea doucement. Les larmes le gagnaient ; il avait hâte de sortir. Le Cévenol l'accompagna jusque dans le passage. Arrivé là, le pauvre homme ne put pas contenir plus longtemps l'amertume dont son cœur était plein, et il commença d'un air de reproche : "Ah ! monsieur Jacques... monsieur Jacques... c'est bien le cas de le dire !..." Mais il était trop ému pour achever sa traduction, et ne put que répéter deux fois de suite : "C'est bien le cas de le dire... c'est bien le cas de le dire...

Oh ! oui, c'était bien le cas de le dire !...

En quittant Pierrotte, Jacques retourna chez l'imprimeur. Malgré les protestations de l'Alsacien, il voulut lui rendre sur-le-champ les quatre cents francs prêtés à Daniel. Il lui laissa en outre, pour n'avoir plus à s'en inquiéter, l'argent des trois billets à échoir ; après quoi, se sentant le cœur plus léger, il se dit : "Cherchons l'enfant." Malheureusement, l'heure était déjà trop avancée pour se mettre en chasse le jour même ; d'ailleurs la fatigue du voyage, l'émotion, la petite toux sèche et continue qui le minait depuis longtemps, avaient tellement brisé la pauvre mère Jacques, qu'il dut revenir rue Bonaparte pour prendre un peu de repos.

Ah ! lorsqu'il entra dans la petite chambre et qu'aux dernières heures d'un vieux soleil d'octobre il revit tous ces objets qui lui parlaient de son enfant, l'établi aux rimes devant la fenêtre, son verre, son encrier, ses plumes rouillées ; lorsqu'il entendit sonner les bonnes cloches de Saint-Germain un peu enrouées par le brouillard, lorsque l'*Angelus* du soir, — cet *Angelus* mélancolique que Daniel aimait tant alors qu'il était presque sage, — vint battre de l'aile contre les vitres humides ; ce que la mère Jacques souffrit, une mère seule pourrait le dire. . .

Il fit deux ou trois fois le tour de la chambre, regardant partout, ouvrant toutes les armoires, dans l'espoir d'y trouver quelque chose qui le mît sur la trace du fugitif. Mais, hélas ! les armoires étaient vides. On n'avait laissé que du vieux linge, des guenilles. Toute la chambre sentait le désastre et l'abandon. On n'était pas parti, on s'était enfui. Il y avait

dans un coin, par terre, un chandelier, et dans la cheminée, sous un monceau de papier brûlé, une boîte blanche à filets d'or. Cette boîte, il la reconnut. C'était là qu'on mettait les lettres de la famille autrefois, il la retrouvait dans les cendres. Quel sacrilège!

En continuant ses recherches, il dénicha dans un tiroir de l'établi quelques feuillets couverts d'une écriture irrégulière, fiévreuse, l'écriture de Daniel quand il était inspiré. — "C'est un poème, sans doute, se dit la mère Jacques en s'approchant de la fenêtre pour lire." C'était un poème, en effet, un poème lugubre, qui commençait ainsi :

"Jacques, je t'ai menti. Depuis deux mois, je ne fais que te mentir..." Suivait une lettre dans laquelle le petit Chose racontait tout. Cette lettre n'était pas partie, mais, comme on voit, elle arrivait quand même à sa destination. La Providence cette fois avait fait le service de la poste.

Jacques la lut d'un bout à l'autre. Quand il fut à un passage où la lettre parlait d'un engagement à Montparnasse, il fit un bond de joie :

"Je sais où il est," cria-t-il; et, mettant la lettre dans sa poche, il se coucha plus tranquille, mais, quoique brisé de fatigue, il ne dormit pas. Toujours cette maudite toux... Au premier bonjour de l'aurore, une aurore d'automne, paresseuse et froide, il se leva lestement. Son plan était fait.

Il ramassa les hardes qui restaient au fond des armoires, les mit dans sa malle, sans oublier la petite boîte à filets d'or, dit un dernier adieu à la vieille tour de Saint-Germain et partit en laissant

tout ouvert, la porte, la fenêtre, les armoires, pour que rien de leur belle vie ne restât dans ce logis que d'autres habiteraient désormais. En bas, il donna congé de la chambre, paya les loyers en retard, puis, sans répondre aux questions insidieuses du portier, il héla une voiture qui passait et se fit conduire à l'hôtel Pilois, rue des Dames, à Batignolles.

Cet hôtel était tenu par un frère du vieux Pilois, le cuisinier du marquis. On n'y logeait qu'au trimestre et des personnes recommandées. Aussi, dans le quartier, la maison jouissait-elle d'une réputation toute particulière. Habiter l'hôtel Pilois, c'était un certificat de bonne vie et mœurs. Jacques, qui avait gagné la confiance du Vatel de la maison d'Hacqueville, apportait de sa part à son frère un panier de vin de Marsala.

Cette recommandation fut suffisante, et, quand il demanda timidement à faire partie des locataires, on lui donna sans hésiter une belle chambre au rez-de-chaussée, avec deux croisées ouvrant sur le jardin de l'hôtel, j'allais dire du couvent. Ce jardin n'était pas grand : trois ou quatre acacias, un carré de verdure indigente, — la verdure de Batignolles, — un figuier sans figues, une vigne malade et quelques pieds de chrysanthèmes, en faisaient tous les frais ; mais enfin cela suffisait pour égayer la chambre, un peu triste et humide de son naturel...

Jacques, sans perdre une minute, fit son installation, planta des clous, serra son linge, posa un casier pour les livres de Daniel, accrocha le portrait de Mme Eyssette à la tête du lit, fit enfin de son mieux

pour chasser cet air de banalité qui empeste les garnis ; puis, quand il eut bien pris possession, il déjeuna sur le pouce et sortit sitôt après. En passant, il avertit M. Pilois que ce soir-là, exceptionnellement, il rentrerait peut-être un peu tard, et le pria de faire préparer dans sa chambre un gentil souper avec deux couverts et du vin vieux.

Dites-moi pourquoi ma mère Jacques était si sûr de me trouver à Montparnasse? J'aurais bien pu, depuis le temps où je lui écrivis la lettre qui ne partit pas, avoir quitté le théâtre ; j'aurais pu n'y être pas entré... Eh bien! non. L'instinct maternel le guidait. Il avait la conviction de me trouver là-bas, et de me ramener le soir même ; seulement il pensait avec raison : "Pour l'enlever, il faut qu'il ne se doute de rien." C'est ce qui l'empêcha de se rendre directement au théâtre chercher des renseignements. Les coulisses sont bavardes ; un mot pouvait donner l'éveil... Il aima mieux s'en rapporter tout bonnement aux affiches, et s'en fut vite les consulter.

Les prospectus des spectacles faubouriens se posent à la porte des marchands de vins du quartier, derrière un grillage, à peu près comme les publications de mariage dans les villages de l'Alsace. Jacques, en les lisant, poussa une exclamation de joie.

Le théâtre Montparnasse donnait ce soir-là *Marie-Jeanne*, drame en cinq actes.

Précédée de :

Rien que des pruneaux, vaudeville en un acte, par **MM. Daniel, Antonin et Mlle Léontine.**

"Tout va bien, se dit-il. Je suis sûr de mon coup."

Et il entra dans un café du Luxembourg, pour attendre l'heure de l'enlèvement.

Le soir venu il se rendit au théâtre. Le spectacle était déjà commencé. Il se promena environ une heure sous la galerie, devant la porte, avec les gardes municipaux.

De temps en temps, les applaudissements de l'intérieur venaient jusqu'à lui comme un bruit de grêle lointaine, et cela lui serrait le cœur de penser que c'était peut-être les grimaces de son enfant qu'on applaudissait ainsi... Vers neuf heures, un flot de monde se précipita bruyamment dans la rue. Le vaudeville venait de finir; il y avait des gens qui riaient encore. On sifflait, on s'appelait: "Ohé!... pilouitt!... lala-itou!" toutes les vociférations de la ménagerie parisienne... Dame! ce n'était pas la sortie des Italiens!

Il attendit encore un moment, perdu dans cette cohue; puis, vers la fin de l'entr'acte, quand tout le monde rentrait, il se glissa dans une allée noire et gluante à côté du théâtre, — l'entrée du théâtre, — et demanda à parler à M. Daniel.

Une minute après, la mère Jacques avait reconquis son enfant et l'emportait bien vite à l'autre bout de Paris.

IX

LE RÊVE

REGARDE donc, Daniel, me dit ma mère Jacques quand nous entrâmes dans la chambre de l'hôtel Pilois, c'est comme la nuit de ton arrivée à Paris."

Comme cette nuit-là, en effet, un joli réveillon nous attendait sur une nappe bien blanche : le pâté sentait bon, le vin avait l'air vénérable, la flamme claire des bougies riait au fond des verres... Et pourtant, ce n'était pas la même chose ! Il y a des bonheurs qu'on ne recommence pas. Le réveillon était le même, mais il y manquait la fleur de nos anciens convives, les belles ardeurs de l'arrivée, les projets de travail, les rêves de gloire et cette sainte confiance qui fait rire et qui donne faim. Pas un, hélas ! pas un de ces réveillonneurs du temps passé n'avait voulu venir chez M. Pilois. Ils étaient tous restés dans le clocher de Saint-Germain ; même au

dernier moment, l'Expansion, qui nous avait promis d'être de la fête, fit dire qu'elle ne viendrait pas.

Oh ! non, ce n'était plus la même chose. Je le compris si bien qu'au lieu de m'égayer, l'observation de Jacques me fit monter aux yeux un gros flot de larmes. Je suis sûr qu'au fond du cœur il avait bonne envie de pleurer, lui aussi ; mais il eut le courage de se contenir, et me dit en prenant un air allègre : " Voyons, Daniel, assez pleuré. Tu ne fais que cela depuis une heure. (Dans la voiture, pendant qu'il me parlait, je n'avais cessé de sangloter sur son épaule.) En voilà un drôle d'accueil ! Tu me rappelles positivement les plus mauvais jours de mon histoire, le temps des pots de colle et de : " Jacques, tu es un âne ! " Voyons, séchez vos larmes, jeune repenti, et regardez-vous dans la glace, cela vous fera rire."

Je me regardai dans la glace, mais je ne ris pas. Je me fis honte... J'avais ma perruque jaune collée à plat sur mon front, du rouge et du blanc plein les joues, par là-dessus la sueur, les larmes... C'était hideux ! D'un geste de dégoût, j'arrachai ma perruque ; mais au moment de la jeter, je fis réflexion, et j'allai la pendre à un clou au beau milieu de la muraille.

Jacques me regardait très étonné : " Pourquoi la mets-tu là, Daniel ? C'est très vilain, ce trophée de guerrier apache... Nous avons l'air d'avoir scalpé Polichinelle."

Et moi, très gravement : " Non, Jacques, ce n'est pas un trophée. C'est mon remords, mon remords

palpable et visible, que je veux avoir toujours devant moi."

Il y eut l'ombre d'un sourire amer sur les lèvres de Jacques, mais tout de suite il reprit sa mine joyeuse : " Bah ! laissons cela tranquille ; maintenant que te voilà débarbouillé et que j'ai retrouvé ta chère frimousse, mettons-nous à table, mon joli frisé, je meurs de faim."

Ce n'est pas vrai ; il n'avait pas faim, ni moi non plus, grand Dieu ! J'avais beau vouloir faire bon visage au réveillon, tout ce que je mangeais s'arrêtait à ma gorge, et malgré mes efforts pour être calme, j'arrosais mon pâté de larmes silencieuses. Jacques, qui m'épiait du coin de l'œil, me dit au bout d'un moment : " Pourquoi pleures-tu ?... Est-ce que tu regrettes d'être ici? Est-ce que tu m'en veux de t'avoir enlevé ?..."

Je lui répondis tristement : " Voilà une mauvaise parole, Jacques ; mais je t'ai donné le droit de tout me dire."

Nous continuâmes pendant quelque temps encore à manger, ou plutôt à faire semblant. A la fin, impatienté de cette comédie que nous nous jouions l'un à l'autre, Jacques repoussa son assiette et se leva : "Décidément, le réveillon ne va pas ; nous ferions mieux de nous coucher..."

Il y a chez nous un proverbe qui dit : "Le tourment et le sommeil ne sont pas camarades de lit." Je m'en aperçus cette nuit-là. Mon tourment, c'était de songer à tout le bien que m'avait fait ma mère Jacques et à tout le mal que je lui avais rendu, de

comparer ma vie à la sienne, mon égoïsme à son dévouement, cette âme d'enfant lâche à ce cœur de héros, qui avait pris pour devise : Il n'y a qu'un bonheur au monde, le bonheur des autres. C'était aussi de me dire : "Maintenant, ma vie est gâtée. J'ai perdu la confiance de Jacques, l'affection des yeux bleus, l'estime de moi-même... Qu'est-ce que je vais devenir ? "

Cet affreux tourment-là me tint éveillé jusqu'au matin... Jacques non plus ne dormait pas. Je l'entendais se virer de droite et de gauche sur son oreiller, et tousser d'une petite toux sèche qui me picotait les yeux. Une fois, je lui demandai bien doucement : " Tu tousses, Jacques. Est-ce que tu es malade ?..." Il me répondit : " Ce n'est rien.... dors...." Et je compris à son air qu'il était plus fâché contre moi qu'il ne voulait le paraître. Cette idée redoubla mon chagrin, et je me remis à pleurer tout seul sous ma couverture, tant et tant que je finis par m'endormir. Si le tourment empêche le sommeil, les larmes sont un narcotique.

Quand je me réveillai, il faisait grand jour. Jacques n'était plus à côté de moi. Je le croyais sorti, mais en écartant les rideaux je l'aperçus à l'autre bout de la chambre, couché sur un canapé, et si pâle, oh ! si pâle.... Je ne sais quelle idée terrible me traversa la cervelle. — " Jacques ! " criai-je en m'élançant vers lui.... Il dormait, mon cri ne le réveilla pas. Chose singulière ! son visage avait dans le sommeil une expression de souffrance triste que je ne lui avais jamais vue, et qui pourtant ne m'était pas

nouvelle. Ses traits amaigris, sa face allongée, la pâleur de ses joues, la transparence maladive de ses mains, tout cela me faisait peine à voir, mais une peine déjà ressentie.

Cependant Jacques n'avait jamais été malade. Jamais il n'avait eu auparavant ce demi-cercle bleuâtre sous les yeux, ce visage décharné.... Dans quel monde antérieur avais-je donc eu déjà la vision de ces choses?... Tout à coup le souvenir de mon rêve me revint.... Oui, c'est cela, voilà bien le Jacques du rêve, pâle, horriblement pâle, étendu sur un canapé, il vient de mourir.... Jacques vient de mourir, Daniel Eyssette, et c'est vous qui l'avez tué.... A ce moment un rayon de soleil gris entre timidement par la fenêtre, et vient courir comme un lézard sur ce pâle visage inanimé.... O douceur! voilà le mort qui s'éveille, se frotte les yeux, et, me voyant debout devant lui, me dit avec un gai sourire :

"Bonjour, Daniel. As-tu bien dormi? Moi, je toussais trop. Je me suis mis sur ce canapé pour ne pas te réveiller." Et tandis qu'il me parle bien tranquillement, je sens mes jambes qui tremblent encore de l'horrible vision que je viens d'avoir, et je dis dans le secret de mon cœur: "Eternel Dieu, conservez-moi ma mère Jacques!"

Malgré ce triste réveil, le matin fut assez gai. Nous sûmes même retrouver un écho des anciens bons rires, lorsque je m'aperçus en m'habillant que je possédais pour tout vêtement une culotte courte en futaine et un gilet rouge à grandes basques, dé-

froques théâtrales que j'avais sur moi au moment de l'enlèvement.

" Parbleu ! mon cher, me dit Jacques, on ne pense pas à tout. Mais n'aie pas peur. Nous allons te faire habiller de neuf.... Ce sera encore comme à ton arrivée à Paris."

Il disait cela pour me faire plaisir, car il sentait bien comme moi que ce n'était plus la même chose. Oh! non, ce n'était plus la même chose.

" Allons, Daniel, continua mon brave Jacques en voyant ma mine redevenir songeuse, ne pensons plus au passé. Voici une vie nouvelle qui s'ouvre devant nous; entrons-y sans remords, sans méfiance, et tâchons seulement qu'elle ne nous joue pas les mêmes tours que l'ancienne.... Ce que tu comptes faire désormais, mon frérot, je ne te le demande pas; mais il me semble que, si tu veux entreprendre un nouveau poème, l'endroit sera bon ici pour travailler. La chambre est tranquille. Il y a des oiseaux qui chantent dans le jardin. Tu mets l'établi aux rimes devant la fenêtre...."

Je l'interrompis vivement: " Non, Jacques, plus de poèmes, plus de rimes. Ce sont des fantaisies qui te coûtent trop cher. Ce que je veux, maintenant, c'est faire comme toi, travailler, gagner ma vie et t'aider enfin de toutes mes forces à reconstruire le foyer."

Et lui, souriant et calme: " Voilà de beaux projets, monsieur le papillon bleu; mais ce n'est point cela qu'on vous demande. Il ne s'agit pas de gagner votre vie, et si seulement vous promettiez.... Mais,

bast! nous recauserons de cela plus tard. Allons acheter tes habits."

Je fus obligé, pour sortir,d'endosser une de ses redingotes, qui me tombait jusqu'aux talons et me donnait l'air d'un musicien piémontais; il ne me manquait qu'une harpe. Quelques mois auparavant, si j'avais dû courir les rues dans un pareil accoutrement, je serais mort de honte; mais pour l'heure j'avais bien d'autres hontes à fouetter, et les yeux des gens pouvaient rire sur mon passage, ce n'était plus la même chose que du temps de mes caoutchoucs.... Oh! non, ce n'était plus la même chose.

"A présent que te voilà chrétien, me dit la mère Jacques en sortant de chez le fripier, je vais te ramener à l'hôtel Pilois; puis j'irai voir si le marchand de fer dont je tenais les livres avant mon départ veut encore me donner de l'ouvrage.... L'argent de Pierrotte ne sera pas éternel; il faut que je songe à notre pot-au-feu!"

J'avais envie de lui dire: "Eh bien! Jacques, va-t'en chez ton marchand de fer. Je saurai bien rentrer seul à la maison." Mais ce qu'il en faisait, je le compris, c'était pour être sûr que je n'allais pas retourner à Montparnasse. Ah! s'il avait pu lire dans mon âme! Pour le tranquilliser, je le laissai me reconduire jusqu'à l'hôtel; mais à peine eut-il les talons tournés que je pris mon vol dans la rue. J'avais des courses à faire, moi aussi....

Quand je rentrai, il était tard. Dans la brume du jardin, une grande ombre noire se promenait avec agitation. C'était ma mère Jacques. "Tu fais bien

d'arriver, me dit-il en grelottant. J'allais partir pour Montparnasse...."

J'eus un mouvement de colère: "Tu doutes trop de moi, Jacques.... Est-ce que nous serons toujours ainsi? Est-ce que tu ne me rendras jamais ta confiance? Je te jure sur ce que j'ai de plus cher au monde, que je ne viens pas d'où tu crois; que je n'ai pas plus d'envie que toi de reprendre cette carrière du théâtre pour laquelle je suis moins fait encore que pour la poésie. Crois-moi, Jacques, tu m'as reconquis tout entier, et ce passé terrible auquel ta tendresse m'arrache ne m'a laissé que des remords et pas un regret.... Que faut-il te dire encore pour te convaincre? Ah! tiens, méchant! Je voudrais t'ouvrir ma poitrine, tu verrais que je ne mens pas."

Ce qu'il me répondit ne m'est pas resté, mais je me souviens que dans l'ombre il secouait tristement la tête, de l'air de dire: "Hélas! je voudrais bien te croire...." Et cependant j'étais sincère en lui parlant ainsi. Sans doute qu'à moi seul je n'aurais jamais eu le courage de m'arracher à ma misérable existence, mais maintenant que la chaîne était brisée, j'éprouvais un soulagement inexprimable, comme ces gens qui essayent de se faire mourir par le charbon et qui s'en repentent au dernier moment, lorsqu'il est trop tard et que déjà l'asphyxie les étrangle et les paralyse. Tout à coup les voisins arrivent, la porte vole en éclats, l'air sauveur circule dans la chambre, et les pauvres hallucinés le boivent avec délice, heureux de vivre encore et promettant bien de ne plus recommencer. Moi pareillement, après

cinq mois d'asphyxie morale, je humais à pleines narines l'air pur et fort de la vie honnête, j'en remplissais mes poumons, et je vous certifie que je n'avais pas envie de recommencer.... C'est ce que Jacques ne voulait pas croire, et tous les serments du monde ne l'auraient pas convaincu de ma sincérité.... Pauvre garçon! Je lui en avais tant fait!

Nous passâmes cette première soirée chez nous, assis au coin du feu comme en hiver, car la chambre était humide et la brume du jardin nous pénétrait jusqu'à la moelle des os. Puis, vous savez, quand on est triste, cela semble bon de voir un peu de flamme.... Jacques travaillait, faisait des chiffres. En son absence, le marchand de fer avait voulu tenir ses livres lui-même, et il en était résulté un si beau griffonnage, un tel gâchis du *doit et avoir*, qu'il fallait maintenant un mois de grand travail pour remettre les choses en état. Comme vous pensez, je n'aurais pas mieux demandé que d'aider ma mère Jacques dans cette opération. Mais les papillons bleus n'entendent rien à l'arithmétique, et après une heure passée sur ces gros cahiers de commerce rayés de rouge et chargés d'hiéroglyphes bizarres, je fus obligé de jeter ma plume aux chiens.

Jacques, lui, se tirait à merveille de cette aride besogne. Il donnait, tête baissée, au plus épais des chiffres, et les grosses colonnes ne lui faisaient pas peur. De temps en temps, au milieu de son travail, il se tournait vers moi et me disait, un peu inquiet de ma rêverie silencieuse : "Nous sommes bien, n'est-ce pas? tu ne t'ennuies pas, au moins?"

Je ne m'ennuyais pas, mais j'étais triste de lui voir prendre tant de peine; et je pensais, plein d'amertume : Pourquoi suis-je sur la terre? .... Je ne sais rien faire de mes bras .... Je ne paye pas ma place au soleil de la vie. Je ne suis bon qu'à tourmenter le monde et faire pleurer les yeux qui m'aiment ..." En me disant cela, je songeais au passé, à M. et à Mme Eyssette, aux Pierrotte et à l'affection si mal récompensée et si peu justifiée de la pauvre Camille pour cet inutile petit Chose, quand Jacques était là qui en eût été si digne. Est-il donc vrai que l'on ne commande pas à son cœur? Pierrotte avait trop dit que je ressemblais à ma mère, — et il avait tant parlé de Mlle Eyssette à sa Camille comme d'un ange — que l'innocente enfant, bien sûr, avait cru que, lui ressemblant au physique, je ne pouvais manquer de lui ressembler au moral! Hélas! hélas! que j'en étais loin de vous ressembler au moral, ma chère mère!

Et puis voilà que, malgré ces sages retours contre moi-même, j'essayais de rappeler à la vie, de réchauffer de mon haleine tous ces anciens bonheurs tués de ma propre main. Je songeais : — "Peut-être il est encore temps.... S'ils me voyaient à leurs genoux, me pardonneraient-ils encore? ...."

Cette longue soirée mélancolique, passée devant le feu, en travail du côté de Jacques, et en rêvasseries du côté du petit Chose, vous représente assez bien la nouvelle vie que nous allions mener dorénavant. Tous les jours qui suivirent ressemblèrent à cette soirée.... Jacques vous restait des dix heures

sur ces gros livres, enfoui jusqu'au cou dans la chiffraille. Moi, pendant ce temps, je tisonnais, et je me souvenais....

Vers le milieu du jour, quand je voyais ma mère Jacques bien en train sur ses livres, je gagnais la porte à pas de chat et m'esquivais doucement, en disant : "A tout à l'heure, Jacques. Jamais il ne me demandait où j'allais ; mais je comprenais à son air malheureux, au ton plein d'inquiétude dont il me faisait : "Tu t'en vas ?" qu'il n'avait pas grande confiance en moi.

Un soir, au retour d'une de mes courses mystérieuses, j'entrai dans la chambre avec un cri de joie : "Jacques ! Jacques ! Une bonne nouvelle ! J'ai trouvé une place.... Voilà dix jours que, sans t'en rien dire, je battais le pavé à cette intention.... Enfin, c'est fait. J'ai une place.... Dès demain j'entre comme surveillant général à l'institution Ouly, à Montmartre, tout près de chez nous.... J'irai de sept heures du matin à sept heures du soir.... Ce sera beaucoup de temps passé loin de toi, mais au moins je gagnerai ma vie, et je pourrai te soulager un peu."

Jacques releva la tête de dessus ses chiffres, et me répondit assez froidement : "Ma foi ! mon cher, tu fais bien de venir à mon secours.... La maison serait trop lourde pour moi seul.... Je ne sais pas ce que j'ai, mais depuis quelque temps je me sens tout patraque." Un violent accès de toux l'empêcha de continuer. Il laissa tomber sa plume d'un air de tristesse et vint se jeter sur le canapé.... De le voir

allongé là-dessus, pâle, horriblement pâle, la terrible vision de mon rêve passa encore une fois devant mes yeux, mais ce ne fut qu'un éclair .... Presque aussitôt ma mère Jacques se releva et se mit à rire en voyant ma mine effarée.

" Ce n'est rien, nigaud. C'est un peu de fatigue.... J'ai trop travaillé ces derniers temps.... maintenant que tu as une place, j'en prendrai plus à mon aise, et dans huit jours je serai guéri."

Il disait cela si naturellement, d'une figure si riante, que mes tristes pressentiments s'envolèrent, et d'un grand mois je n'entendis plus dans mon cerveau le battement de leurs ailes noires....

Le lendemain j'entrai à l'institution Ouly.

Malgré son étiquette pompeuse, l'institution Ouly était une petite école pour rire, tenue par une bonne vieille dame à repentirs, que les enfants appelaient " bonne amie ". Il y avait là-dedans une vingtaine de petits bonshommes, mais vous savez, des tout petits, de ceux qui viennent à la classe avec leur goûter dans un panier, et toujours un bout de chemise qui passe. C'étaient nos élèves. Mme Ouly leur apprenait des cantiques ; moi, je les initiais aux mystères de l'alphabet. J'étais en outre chargé de surveiller les récréations, dans une cour où il y avait des poules et un coq d'Inde dont ces messieurs avaient grand'peur.

Quelquefois aussi, quand " bonne amie " avait sa goutte, c'était moi qui balayais la classe, besogne bien peu digne d'un surveillant général, et que pourtant je faisais sans dégoût, tant je me sentais

heureux de pouvoir gagner ma vie.... Le soir, en rentrant à l'hôtel Pilois, je trouvais le dîner servi et la mère Jacques qui m'attendait.... Après dîner, quelques tours de jardin faits à grands pas, puis la veillée au coin du feu.... Voilà toute notre vie.... De temps en temps on recevait une lettre de M. ou Mme Eyssette; c'étaient nos grands événements. Mme Eyssette continuait à vivre chez l'oncle Baptiste; M. Eyssette voyageait toujours pour la *Compagnie vinicole*. Les affaires n'allaient pas trop mal. Les dettes de Lyon étaient aux trois quarts payées. Dans un an ou deux, tout serait réglé, et on pourrait songer à se remettre tous ensemble ...

Moi, j'étais d'avis, en attendant, de faire venir Mme Eyssette à l'hôtel Pilois avec nous, mais Jacques ne voulait pas. — "Non! pas encore, disait-il d'un air singulier, pas encore.... attendons." Et cette réponse, toujours la même, me brisait le cœur. Je me disais: "Il se méfie de moi.... Il a peur que je fasse encore quelque nouvelle folie quand Mme Eyssette sera ici ... C'est pour cela qu'il veut attendre encore ..." Je me trompais.... Ce n'était pas pour cela que Jacques disait: "Attendons!"

X

LE RÊVE AVAIT DIT VRAI

LECTEUR, si tu es plus raisonnable que le petit Chose, si les rêves te font sourire, si tu n'as jamais eu le cœur mordu par le pressentiment des choses futures; si tu es un homme positif, une de ces têtes que la réalité seule impressionne et qui ne laissent pas traîner un grain de superstition dans leurs cerveaux, n'achève pas de lire ces mémoires. Ce qui me reste à dire en ces derniers chapitres est vrai, mais tu ne le croirais pas.

C'était le 4 décembre ...

Je revenais de l'institution Ouly encore plus vite que d'ordinaire.

Le matin, j'avais laissé Jacques à la maison, se plaignant d'une grande fatigue, et je languissais d'avoir de ses nouvelles. En traversant le jardin, je me jetai dans les jambes de M. Pilois, debout près du figuier, et causant avec un gros personnage court

et pattu, qui paraissait avoir beaucoup de peine à boutonner ses gants.

Je voulais m'excuser et passer outre, mais l'hôtelier me retint :

“ Un mot, monsieur Daniel.”

Puis se tournant vers l'autre, il ajouta :

“ C'est le jeune homme en question. Je crois que vous ferez bien de le prévenir....”

Je m'arrêtai fort intrigué. De quoi ce gros bonhomme voulait-il me prévenir ? Que ses gants étaient beaucoup trop étroits pour ses mains ? Je le voyais bien, parbleu !....

Il y eut un moment de silence et de gêne. M. Pilois, le nez en l'air, regardait dans son figuier comme pour y chercher les figues qui n'y étaient pas. L'homme aux gants tirait toujours sur ses boutonnières.... A la fin pourtant il se décida à parler, mais sans lâcher son bouton, n'ayez pas peur.

“ Monsieur, me dit-il, je suis depuis vingt ans médecin de l'hôtel Pilois, et j'ose affirmer....”

Je ne le laissai pas achever sa phrase. Ce mot de médecin m'avait tout appris. “ Vous venez pour mon frère ? lui demandai-je en tremblant.... Il est bien malade, n'est-ce pas ? ”

Je ne crois pas que ce médecin fût un méchant homme, mais à ce moment-là, c'était ses gants surtout qui le préoccupaient, et, sans songer qu'il parlait à l'enfant de Jacques, sans essayer d'amortir le coup, il me répondit brutalement :

“ S'il est malade, je crois bien !.... Il ne passera pas la nuit.”

Ce fut bien asséné, je vous en réponds. La maison, le jardin, M. Pilois, le médecin, je vis tout tourner. Je fus obligé de m'appuyer contre le figuier.... Il avait le poignet rude, le docteur de l'hôtel Pilois!... Du reste, il ne s'aperçut de rien et continua avec le plus grand calme, sans cesser de boutonner ses gants :

“ C'est un cas foudroyant de phthisie galopante.... Il n'y a rien à faire, du moins rien de sérieux.... D'ailleurs on m'a prévenu beaucoup trop tard, comme toujours.

— Ce n'est pas ma faute, docteur, fit le bon M. Pilois, qui persistait à chercher des figues avec la plus grande attention, un moyen comme un autre de cacher ses larmes, ce n'est pas ma faute. Je savais depuis longtemps qu'il était malade, ce pauvre M. Eyssette, et je lui ai souvent conseillé de faire venir quelqu'un ; mais il ne voulait jamais. Bien sûr qu'il avait peur d'effrayer son frère.... C'était si uni, voyez-vous, ces enfants-là ! ”

Un sanglot désespéré me jaillit du fond des entrailles.

“ Allons, mon garçon, du courage ! me dit l'homme aux gants d'un air de bonté.... Qui sait ? la science a prononcé son dernier mot, mais la nature pas encore.... Je reviendrai demain matin. ”

Là-dessus, il fit une pirouette et s'éloigna.

Je restai encore un moment dehors pour essuyer mes yeux et me calmer un peu ; puis, faisant appel à tout mon courage, j'entrai dans notre chambre d'un air délibéré.

Ce que je vis, en ouvrant la porte, me terrifia. Jacques, pour me laisser le lit sans doute, s'était fait mettre un matelas sur le canapé, et c'est là que je le trouvai, pâle, horriblement pâle, tout à fait semblable au Jacques de mon rêve....

Ma première idée fut de me jeter sur lui, de le prendre dans mes bras, de le porter sur son lit, n'importe où ; mais de l'enlever de là, mon Dieu! de l'enlever de là ; puis tout de suite je fis cette réflexion: "Tu ne pourras pas, il est trop grand!" Et alors, de voir ma mère Jacques étendu sans rémission à cette place où le rêve avait dit qu'il devait mourir, mon courage m'abandonna ; ce masque de gaieté contrainte qu'on se colle au visage pour rassurer les moribonds ne put pas tenir sur mes joues, et je vins tomber à genoux près du canapé, en versant un torrent de larmes.

Jacques se tourna vers moi, péniblement.

" C'est toi, Daniel.... Tu as rencontré le médecin, n'est-ce pas? Je lui avais pourtant bien recommandé de ne pas t'effrayer, à ce gros-là. Mais je vois à ton air qu'il n'en a rien fait et que tu sais tout.... Donne-moi ta main, frérot.... Qui se serait douté d'une chose pareille? Il y a des gens qui vont à Nice pour guérir leur maladie de poitrine ; moi, je suis allé en chercher une. C'est tout à fait original.... Ah ! tu sais, si tu te désoles, tu vas m'enlever tout mon courage ; je ne suis déjà pas si vaillant.... Ce matin, après ton départ, j'ai compris que cela se gâtait. J'ai envoyé chercher le curé de Saint-Pierre ; il est venu me voir et reviendra tout à l'heure m'apporter les sacre-

ments.... C'est un bon homme, ce curé.... Il s'appelle comme ton ami, ton ami du collège de Sarlande."

Il n'en put pas dire plus long et se renversa sur l'oreiller, en fermant les yeux. Je crus qu'il allait mourir, et je me mis à crier bien fort: Jacques! Jacques! mon ami!..." De la main, sans parler, il me fit: " Chut! chut! " à plusieurs reprises.

A ce moment, la porte s'ouvrit. M. Pilois entra dans la chambre, suivi d'un gros homme qui roula comme une boule vers le canapé, en criant: Qu'est-ce que j'apprends, monsieur Jacques?... C'est bien le cas de le dire....

— Bonjour, Pierrotte, dit Jacques en rouvrant les yeux; bonjour, mon vieil ami. J'étais bien sûr que vous viendriez au premier signe.... Laisse-le mettre là, Daniel: nous avons à causer tous les deux. "

Pierrotte pencha sa grosse tête jusqu'aux lèvres pâles du moribond, et ils restèrent ainsi un long moment à s'entretenir à voix basse.... Moi, je regardais immobile au milieu de la chambre. J'avais encore mes livres sous le bras. M. Pilois me les enleva doucement, en me disant quelque chose que je n'entendis pas; puis il alla allumer les bougies et mettre sur la table une grande serviette blanche.

En moi-même je me disais: " Pourquoi met-il le couvert?... Est-ce que nous allons dîner?... mais je n'ai pas faim! "

La nuit tombait. Dehors, dans le jardin, des personnes de l'hôtel se faisaient des signes en regardant nos fenêtres. Jacques et Pierrotte causaient toujours. De temps en temps, j'entendais le Cévenol

dire avec sa grosse voix pleine de larmes : “ Oui, monsieur Jacques.... oui, monsieur Jacques....” Mais je n’osais pas m’approcher.... A la fin pourtant, Jacques m’appela et me fit mettre à son chevet, à côté de Pierrotte :

“ Daniel, mon chéri, me dit-il après une longue pause, je suis bien triste d’être obligé de te quitter ; mais une chose me console : je ne te laisse pas seul dans la vie.... Il te restera Pierrotte, le bon Pierrotte, qui te pardonne et qui s’engage à me remplacer près de toi....

— Oh ! oui, monsieur Jacques, je m’engage.... c’est bien le cas de le dire.... je m’engage....

— Vois-tu, mon pauvre petit, continua la mère Jacques, jamais à toi seul tu ne parviendrais à reconstruire le foyer.... Ce n’est pas pour te faire de la peine, mais tu es un mauvais reconstructeur de foyer.... Seulement, je crois qu’aidé de Pierrotte tu parviendras à réaliser notre beau rêve.... Je ne te demande pas de devenir un homme ; je pense, comme l’abbé Germane, que tu seras un enfant toute ta vie. Mais je te supplie d’être toujours un bon enfant, un brave enfant, et surtout.... Approche un peu que je te dise ça dans l’oreille.... et surtout de ne pas faire pleurer les yeux bleus.”

Ici mon pauvre bien-aimé se reposa encore un moment ; puis il reprit :

“ Quand tout sera fini, tu écriras à papa et à maman. Seulement il faudra leur apprendre la chose par morceaux.... En une seule fois, cela leur ferait trop de mal.... Comprends-tu, maintenant, pourquoi

je n'ai pas fait venir Mme Eyssette? je ne voulais pas qu'elle fût là. Ce sont de trop mauvais moments pour les mères...."

Il s'interrompit, et regarda du côté de la porte:

"Voilà le bon Dieu," dit-il en souriant. Et il nous fit signe de nous écarter.

C'était le viatique qu'on apportait. Sur la nappe blanche, au milieu des cierges, l'hostie et les saintes huiles prirent place. Après quoi le prêtre s'approcha du lit, et la cérémonie commença....

Quand ce fut fini, — oh! que le temps me sembla long! — quand ce fut fini, Jacques m'appela doucement près de lui.

"Embrasse-moi," me dit-il; et sa voix était si faible qu'il avait l'air de parler de loin.... Il devait être loin, en effet, depuis tantôt douze heures que l'horrible phthisie galopante l'avait jeté sur son dos maigre et l'emportait vers la mort au triple galop!...

Alors, en m'approchant pour l'embrasser, ma main rencontra sa main, sa chère main toute moite des sueurs de l'agonie. Je m'en emparai et je ne la quittai plus.... Nous restâmes ainsi je ne sais combien de temps; une heure peut-être, peut-être une éternité, je ne sais pas du tout.... Il ne me voyait plus, il ne me parlait plus. Seulement, à plusieurs fois sa main remua dans la mienne comme pour me dire: "Je sens que tu es là." Soudain un long soubresaut agita son pauvre corps des pieds à la tête. Je vis ses yeux s'ouvrir et regarder autour d'eux pour chercher quelqu'un; et comme je me penchais vers lui, je l'entendis dire deux fois très doucement:

"Jacques, tu es un âne.... Jacques, tu es un âne...." puis rien. Il était mort.

.... Oh! le rêve!

Il fit grand vent cette nuit-là. Décembre envoyait des poignées de grésil contre les vitres. Sur la table, au bout de la chambre, un christ d'argent flambait entre deux bougies. A genoux devant le christ, un prêtre que je ne connaissais pas priait d'une voix forte, dans le bruit du vent.... Moi, je ne priais pas; je ne pleurais pas non plus.... Je n'avais qu'une idée, une idée fixe, c'était de réchauffer la main de mon bien-aimé que je tenais étroitement serrée dans les miennes. Hélas! plus le matin approchait, plus cette main devenait lourde et de glace....

Tout à coup le prêtre qui récitait du latin là-bas devant le christ se leva et vint me frapper sur l'épaule.

"Essaye de prier, me dit-il.... Cela te fera du bien."

Alors seulement je le reconnus.... C'était mon vieil ami du collège de Sarlande, l'abbé Germane lui-même, avec sa belle figure mutilée.

La souffrance m'avait tellement anéanti que je ne fus pas étonné de le voir là. Cela me parut tout simple.... Mais, comme le lecteur n'aurait pas les mêmes raisons que moi pour trouver cette apparition naturelle, je crois devoir lui expliquer comment le professeur de Sarlande était venu dans cette chambre de mort.

On se souvient peut-être que le jour où le petit Chose quittait le collège, l'abbé Germane lui avait

dit : “J'ai bien un frère à Paris, un brave homme de prêtre... mais bast! A quoi bon te donner son adresse?... Je suis sûr que tu n'irais pas.” Voyez un peu la destinée. Ce frère de l'abbé était curé de l'église de Saint-Pierre à Montmartre, et c'est lui que la pauvre mère Jacques avait appelé à son lit de mort. Juste à ce moment il se trouvait que l'abbé Germane était de passage à Paris et logeait au presbytère.... Le soir du 4 décembre, son frère lui dit en rentrant :

“Je viens de porter l'extrême-onction à un malheureux enfant qui se meurt tout près d'ici. Il faudra prier pour lui, l'abbé.”

L'abbé répondit : “J'y penserai demain en disant la messe. Comment s'appelle-t-il?

— Attends.... c'est un nom du Midi, assez difficile à retenir.... Jacques Eyssette.... Oui, c'est cela, Jacques Eyssette .... Jacob Eysseta....”

Ce nom d'Eyssette rappela à l'abbé certain petit pion de sa connaissance, et sans perdre une minute il courut à l'hôtel Pilois.... En entrant il m'aperçut debout cramponné à la main de Jacques. Il ne voulut pas déranger ma douleur et renvoya tout le monde en disant qu'il veillerait sur moi; puis il s'agenouilla, et ce ne fut que fort avant dans la nuit qu'effrayé de mon silence et de mon immobilité il me frappa sur l'épaule et se fit connaître....

A partir de ce moment, je ne sais plus bien ce qui se passa. La fin de cette nuit terrible, le jour qui la suivit, le lendemain de ce jour et beaucoup d'autres lendemains encore ne m'ont laissé que de vagues

souvenirs confus. Il y a là un grand trou dans ma mémoire. Pourtant je me souviens, — mais vaguement, comme de choses arrivées il y a des siècles, — d'une longue marche interminable dans la boue de Paris, derrière une voiture noire.

Je me vois allant la tête nue entre Pierrotte et l'abbé Germane. Une pluie froide mêlée de grésil nous fouette le visage. Pierrotte a un grand parapluie ; mais il le tient si mal et la pluie tombe si dru que la soutane de l'abbé ruisselle toute luisante.... Il pleut! il pleut! oh! comme il pleut!

Près de nous, à côté de la voiture, marche un long monsieur tout en noir qui porte une baguette d'ébène. Celui-là, c'est le maître des cérémonies, une sorte de chambellan de la mort. Comme tous les chambellans, il a le manteau de soie, l'épée, la culotte courte et le claque.... Est-ce une hallucination de mon cerveau?.... Je trouve que cet homme bizarre ressemble à M. Viot, le surveillant général du collège de Sarlande. Il est long comme lui, sa tête penchée sur l'épaule, et chaque fois qu'il me regarde, il a ce même sourire faux et glacial qui courait sur les lèvres du terrible porte-clefs. Ce n'est pas M. Viot, mais c'est peut-être son ombre....

La voiture noire avance toujours, mais si lentement, si lentement... Enfin nous voici dans un jardin triste, plein d'une boue jaunâtre où l'on enfonce jusqu'aux chevilles. Nous nous arrêtons au bord d'un grand trou. Des hommes à manteaux courts apportent une grande boîte très lourde qu'il faut descendre là-dedans. L'opération est difficile.

Les cordes, toutes roides de pluie, ne glissent pas. J'entends un des hommes qui crie : " Les pieds en avant! ..." En face de moi, de l'autre côté du trou, l'ombre de M. Viot, la tête penchée sur l'épaule, continue à me sourire doucement. Longue, mince, étranglée dans ses habits de deuil, elle se détache sur le gris du ciel comme une grande sauterelle noire toute mouillée....

Maintenant je suis seul avec Pierrotte.... Nous descendons le faubourg Montmartre.... Pierrotte cherche une voiture, mais il n'en trouve pas.... Je marche à côté de lui, le chapeau à la main; il me semble que je suis toujours derrière le corbillard.... Tout le long du faubourg, les gens se retournent pour voir ce gros homme qui pleure en appelant des fiacres, et cet enfant qui va tête nue sous une pluie battante ...

Nous allons, nous allons toujours. Et je suis las, et ma tête est lourde....

Enfin voici le passage du Saumon, l'ancienne maison Lalouette avec ses contrevents peints, ruisselants d'eau verte.... Sans entrer dans la boutique nous montons chez Pierrotte.... Au premier étage les forces me manquent. Je m'assieds sur une marche. Impossible d'aller plus loin; ma tête pèse trop.... Alors Pierrotte me prend dans ses bras; et tandis qu'il me monte chez lui aux trois quarts mort et grelottant de fièvre, j'entends le grésil qui pétille sur la vitrine du passage et l'eau des gouttières qui tombe à grand bruit dans la cour ... Il pleut! il pleut! oh! comme il pleut!

XI

LA FIN DU RÊVE

LE petit Chose est malade ; le petit Chose va mourir.... Devant le passage du Saumon, une large litière de paille qu'on renouvelle tous les deux jours fait dire aux gens de la rue : "Il y a là-haut quelque vieux richard en train de mourir...." Ce n'est pas un vieux richard qui va mourir ; c'est le petit Chose.... Tous les médecins l'ont condamné. Deux fièvres typhoïdes en deux ans, c'est beaucoup trop pour ce cervelet d'oiseau-mouche ! Allons ! vite, attelez la voiture noire ! Que la grande sauterelle prépare sa baguette d'ébène et son sourire désolé ! Le petit Chose est malade ; le petit Chose va mourir.

Il faut voir quelle consternation dans l'ancienne maison Lalouette ! Pierrotte ne dort plus ; les yeux bleus se désespèrent. La dame de grand mérite feuillette son Raspail avec frénésie.... Le salon

jonquille est condamné, le piano mort, la flûte enclouée. Mais le plus navrant de tout, oh! le plus navrant, c'est une petite robe noire assise dans un coin de la maison, et tricotant du matin au soir sans rien dire, avec de grosses larmes qui descendent sur ses joues.

Or, tandis que l'ancienne maison Lalouette se lamente nuit et jour, le petit Chose est bien tranquillement couché dans un grand lit de plume, sans se douter des pleurs qu'il fait répandre autour de lui. Il a les deux yeux ouverts, mais il ne voit rien; les objets ne vont pas jusqu'à son âme. Il n'entend rien non plus, rien qu'un bourdonnement sourd, un roulement confus, comme s'il avait pour oreilles deux coquilles marines, de ces grosses coquilles à lèvres roses où l'on entend ronfler la mer. Il ne parle pas, il ne pense pas : vous diriez une fleur malade.... Pourvu qu'on lui tienne une compresse d'eau fraîche sur la tête et un morceau de glace dans la bouche, c'est tout ce qu'il demande. Quand la glace est fondue, quand la compresse s'est desséchée au feu de son crâne, il pousse un grognement : c'est toute sa conversation....

Plusieurs jours se passent ainsi, — jours sans heures, jours de chaos; puis subitement, un beau matin, le petit Chose éprouve une sensation singulière. Il lui semble qu'on vient de le tirer du fond de la mer. Ses yeux voient, ses oreilles entendent. Il respire; il reprend pied.... La machine à penser, qui dormait dans un coin du cerveau avec ses rouages fins comme des cheveux de fée, se réveille et se

met en branle, d'abord lentement, puis un peu plus vite, puis avec une rapidité folle, — tic! tic! tic! — à croire que tout va casser. On sent que cette jolie machine n'est pas faite pour dormir et qu'elle veut réparer le temps perdu ... Tic! tic! tic!.... Les idées se croisent, s'enchevêtrent comme des fils de soie: "Où suis-je? mon Dieu!.... Qu'est-ce que c'est que ce grand lit?.... Et ces trois dames là-bas près de la fenêtre, qu'est-ce qu'elles font?.... Cette petite robe noire qui me tourne le dos, est-ce que je ne la connais pas?.... On dirait que...."

Et, pour mieux regarder cette robe noire qu'il croit reconnaître, péniblement le petit Chose se soulève sur son coude et se penche hors du lit, puis tout de suite se jette en arrière, épouvanté.... Là, devant lui, au milieu de la chambre, il vient d'apercevoir une armoire, une grosse armoire en noyer avec de vieilles ferrures qui grimpent sur le devant. Cette armoire, il la reconnaît; il l'a vue déjà dans un rêve, dans un horrible rêve.... Tic! tic! tic! La machine à penser va comme le vent.... Oh! maintenant le petit Chose se rappelle. L'hôtel Pilois, la mort de Jacques, l'enterrement, l'arrivée chez Pierrotte dans la pluie, il revoit tout, il se souvient de tout. Hélas! en renaissant à la vie, le malheureux enfant vient de renaître à la douleur; et sa première parole est un gémissement....

A ce gémissement, les trois femmes qui travaillent là-bas près de la fenêtre ont tressailli. Une d'elles, la plus jeune, se lève en criant: "De la glace! de la glace!" Et vite elle court à la cheminée prendre un

morceau de glace qu'elle vient présenter au petit Chose ; mais le petit Chose n'en veut pas.... Doucement il repousse la main qui cherche ses lèvres ; c'est une main bien fine pour une main de garde-malade ! — Et tout bas, d'une voix qui tremble, il dit :

" Bonjour, Camille...."

Camille Pierrotte est si surprise d'entendre parler le moribond, qu'elle reste là tout interdite, le bras tendu, la main ouverte, avec son morceau de glace claire qui tremble au bout de ses doigts roses.

" Bonjour, Camille, reprend le petit Chose. Oh ! je vous reconnais bien, allez !.... J'ai toute ma tête, maintenant... Et vous ? est-ce que vous me voyez ?.... Est-ce que vous pouvez me voir ?"

Camille Pierrotte ouvre de grands yeux :

" Si je vous vois, Daniel !.... Je crois bien que je vous vois !.... "

Alors, de penser que l'armoire a menti, que Camille n'est pas aveugle, que le rêve, l'horrible rêve ne sera pas vrai jusqu'au bout, le petit Chose reprend courage et se hasarde à faire d'autres questions :

" J'ai été bien malade, n'est-ce pas, Camille ?

— Oh ! oui, Daniel, bien malade....

— Est ce que je suis couché depuis longtemps ?...

— Il y aura demain trois semaines. ..

— Miséricorde ! trois semaines !.... Déjà trois semaines que ma pauvre mère Jacques...."

Il n'achève pas sa phrase, et cache sa tête dans l'oreiller en sanglotant.

A ce moment, Pierrotte entre dans la chambre ; il amène un nouveau médecin. (Pour peu que la maladie continue, toute l'Académie de médecine y passera.) Celui-ci est un illustre docteur, un gaillard qui va vite en besogne et ne s'amuse pas à boutonner ses gants au chevet des malades. Il s'approche du petit Chose, lui tâte le pouls, lui regarde les yeux et la langue, puis, se tournant vers Pierrotte :

“ Qu'est-ce que vous me chantiez donc ?.... Mais il est guéri, ce garçon-là !....

— Guéri ! fait le bon Pierrotte en joignant les mains.

— Si bien guéri que vous allez me jeter tout de suite cette glace par la fenêtre et donner à votre malade une aile de poulet aspergée de Saint-Émilion.... Allons ! ne vous désolez plus, ma petite demoiselle ; dans huit jours ce jeune trompe-la-mort sera sur pied, c'est moi qui vous en réponds.... D'ici là, gardez-le bien tranquille dans son lit, évitez-lui toute émotion, toute secousse ; c'est le point le plus essentiel.... Pour le reste, laissons faire la nature ; elle s'entend à soigner mieux que vous et moi....”

Ayant ainsi parlé, l'illustre docteur donne une chiquenaude au jeune trompe-la-mort, un sourire à mademoiselle Camille, et s'éloigne lestement, escorté du bon Pierrotte qui pleure de joie et répète tout le temps : “ Ah ! monsieur le docteur, c'est bien le cas de le dire.... c'est bien le cas de le dire....”

Derrière eux, Camille veut faire dormir le malade ; mais il s'y refuse avec énergie :

“ Ne vous en allez pas, Camille, je vous en prie....

Ne me laissez pas seul.... Comment voulez-vous que je dorme avec le gros chagrin que j'ai?

— Si, Daniel, il le faut.... Il faut que vous dormiez.... Voyons, soyez raisonnable, fermez les yeux, et ne pensez à rien.... Tantôt je viendrai vous voir encore; et, si vous avez dormi, je resterai bien longtemps.

— Je dors.... je dors.... dit le petit Chose en fermant les yeux. Puis se ravisant: — Encore un mot, Camille.... Quelle est donc cette petite robe noire que j'ai aperçue ici tout à l'heure?

— Une robe noire!....

— Mais oui, vous savez bien, cette petite robe noire qui travaillait là-bas avec vous près de la fenêtre.... Maintenant, elle n'y est plus.... Mais tout à l'heure je l'ai vue, j'en suis sûr....

— Oh! non, Daniel, vous vous trompez.... J'ai travaillé ici toute la matinée avec madame Tribou, votre vieille amie Tribou, vous savez bien, celle que vous appeliez la dame de grand mérite; mais madame Tribou n'est pas en noir... Elle a toujours sa même robe verte.... Non! sûrement, il n'y a pas de robe noire dans la maison.... Vous avez dû rêver cela.... Allons! Je m'en vais.... Dormez bien...."

Là dessus, Camille Pierrotte s'encourt vite, toute confuse et le feu aux joues, comme si elle venait de mentir.

Le petit Chose reste seul; mais il n'en dort pas mieux. La machine aux fins rouages fait le diable dans sa cervelle, les fils de soie se croisent, s'enchevêtrent.... Il pense à son bien-aimé qui dort dans

l'herbe de Montmartre ; il pense aux yeux bleus aussi, à ces belles lumières que la Providence semblait avoir allumées exprès pour lui, et qui maintenant....

Ici la porte de la chambre s'entr'ouvre doucement, doucement, comme si quelqu'un voulait entrer ; mais presque aussitôt on entend Camille Pierrotte dire à voix basse :

“N'y allez pas.... L'émotion va le tuer, s'il se réveille....”

Et voilà la porte qui se referme doucement, doucement, comme elle s'était ouverte. Par malheur un pan de robe noire se trouve pris dans la rainure ; et ce pan de robe qui passe de son lit le petit Chose l'aperçoit....

Du coup son cœur bondit, ses yeux s'allument, et, se dressant sur son coude, il se met à crier bien fort : “Mère ! mère ! pourquoi ne venez-vous pas m'embrasser ?...”

Aussitôt la porte s'ouvre. La petite robe noire, — qui n'y peut plus tenir, — se précipite dans la chambre ; mais, au lieu d'aller vers le lit, elle va droit au bout de la pièce, les bras ouverts, en appelant :

“Daniel ! Daniel !

— Par ici, mère.... crie le petit Chose, qui lui tend les bras en riant.... Par ici : vous ne me voyez donc pas !...”

Et alors Mme Eyssette, à demi tournée vers le lit, tâtonnant dans l'air autour d'elle avec ses mains qui tremblent, répond d'une voix navrante :

“Hélas ! non, mon cher trésor, je ne vous vois pas.... Jamais plus je ne vous verrai ... Je suis aveugle ! ”

En entendant cela, le petit Chose pousse un grand cri et tombe à la renverse sur son oreiller....

Certes, qu'après vingt ans de misères et de souffrances, deux enfants morts, son foyer détruit, son mari loin d'elle, la pauvre mère Eyssette ait ses yeux tout brûlés comme les voilà, il n'y a rien là dedans de bien extraordinaire.... Mais pour le petit Chose, quelle effroyable coïncidence avec son rêve ! Quel dernier coup terrible la destinée lui tenait en réserve ! Est-ce qu'il ne va pas en mourir de celui-là ?...

Eh bien ! non.... le petit Chose ne mourra pas. Il ne faut pas qu'il meure. Derrière lui, que deviendrait la pauvre mère aveugle ? Où trouverait-elle des larmes pour pleurer ce troisième fils ? Que deviendrait le père Eyssette, ce Juif-Errant de la viniculture, qui n'a pas même le temps de venir embrasser son enfant malade, ni de porter une fleur à son enfant mort ? Qui reconstruirait le foyer, ce beau foyer de famille où les deux vieux viendront un jour chauffer leurs pauvres mains glacées ?... Non ! non ! le petit Chose ne veut pas mourir. Il se cramponne à la vie, au contraire, et de toutes ses forces.... On lui a dit que, pour guérir plus vite, il ne fallait pas penser, — il ne pense pas ; qu'il ne fallait pas parler, il ne parle pas ; qu'il ne fallait pas pleurer, — il ne pleure pas.... C'est plaisir de le voir dans son lit, l'air paisible, les yeux ouverts, jouant pour se distraire avec les glands de l'édredon. Une vraie convalescence de chanoine....

Autour de lui toute la maison Lalouette s'empresse silencieuse. Mme Eyssette passe ses journées auprès du lit, avec son tricot; la chère aveugle a tellement l'habitude des longues aiguilles qu'elle tricote aussi bien que du temps de ses yeux. La dame de grand mérite est là, elle aussi; puis à tout moment on voit paraître à la porte la bonne figure de Pierrotte. Il n'y a pas jusqu'au joueur de flûte qui ne monte prendre des nouvelles quatre ou cinq fois par jour. Seulement, il faut bien le dire, celui-là ne vient pas pour le malade; c'est la dame de grand mérite qui l'attire. Depuis que Camille Pierrotte lui a formellement déclaré qu'elle ne voulait ni de lui ni de sa flûte, le fougueux instrumentiste s'est rabattu sur la veuve Tribou, qui, pour être moins riche et moins jolie que la fille du Cévenol, n'est pas cependant tout à fait dépourvue de charmes ni d'économies. Avec cette romanesque matrone, l'homme-flûte n'a pas perdu son temps; à la troisième séance, il y avait déjà du mariage dans l'air, et l'on parlait vaguement de monter une herboristerie rue des Lombards, avec les économies de la dame. C'est pour ne pas laisser dormir ces beaux projets, que le jeune virtuose vient si souvent prendre des nouvelles.

Et Mlle Pierrotte? On n'en parle pas? Est-ce qu'elle ne serait plus dans la maison?... Si, toujours; seulement, depuis que le malade est hors de danger, elle n'entre jamais dans sa chambre. Quand elle y vient, c'est en passant, pour prendre l'aveugle et la mener à table; mais le petit Chose, jamais un mot.... Ah! qu'il est loin le temps de la rose rouge!

Dans son lit, le malade soupire, en pensant à ces bonheurs envolés. Il voit bien qu'on ne l'aime plus, qu'on le fuit, qu'il fait horreur; mais c'est lui qui l'a voulu. Il n'a pas le droit de se plaindre. Et pourtant c'eût été si bon, au milieu de tant de deuils et de tristesses, d'avoir cette affection pour se chauffer le cœur!... "Enfin!... le mal est fait, se dit le pauvre enfant, n'y songeons plus, et trêve aux rêvasseries. Pour moi, il ne s'agit plus d'être heureux dans la vie; il s'agit de faire mon devoir, et plus que mon devoir, comme Jacques l'a fait, jusqu'à la dernière minute.... Demain, je parlerai à Pierrotte."

En effet, le lendemain, à l'heure où le Cévenol traverse la chambre à pas de loup pour descendre au magasin, le petit Chose, qui est là depuis l'aube à guetter derrière ses rideaux, appelle doucement: "Monsieur Pierrotte! monsieur Pierrotte!"

Pierrotte s'approche du lit; et alors le malade très ému, sans lever les yeux:

"Voici que je m'en vais sur ma guérison, mon bon monsieur Pierrotte, et j'ai besoin de causer sérieusement avec vous. Je ne veux pas vous remercier de ce que vous faites pour ma mère et pour moi...."

Vive interruption du Cévenol: "Pas un mot là-dessus, monsieur Daniel; tout ce que je fais, je devais le faire. C'était convenu avec M. Jacques.

— Oui, je sais, Pierrotte, je sais qu'à tout ce qu'on veut vous dire sur ce chapitre, vous faites toujours la même réponse.... Aussi n'est-ce pas de cela que je vais vous parler. Au contraire, si je vous appelle, c'est pour vous demander un service. Votre commis

va vous quitter bientôt; voulez-vous me prendre à sa place? Oh! je vous en prie, Pierrotte, écoutez-moi jusqu'au bout; ne me dites pas non, sans m'avoir écouté jusqu'au bout.... Je le sais, après ma lâche conduite, je n'ai plus le droit de vivre au milieu de vous. Il y a dans la maison quelqu'un que ma présence fait souffrir, quelqu'un à qui ma vie est odieuse, et ce n'est que justice!.... Mais si je m'arrange pour qu'on ne me voie jamais, et si je m'engage à ne jamais monter ici, si je reste toujours au magasin, si je suis de votre maison sans en être, comme les gros chiens de basse-cour qui n'entrent jamais dans les appartements, est-ce qu'à cette condition-là vous ne pourriez pas m'accepter?"

Pierrotte a bonne envie de prendre dans ses grosses mains la tête frisée du petit Chose et de l'embrasser bien fort; mais il se contient et répond tranquillement:

"Dame! écoutez, monsieur Daniel, avant de rien dire, j'ai besoin de consulter la petite.... Moi, votre proposition me convient assez; mais je ne sais pas si la petite.... Du reste, nous allons voir. Elle doit être levée.... Camille! Camille!

Camille Pierrotte, matinale comme une abeille, est en train d'arroser son rosier rouge sur la cheminée du salon. Elle arrive en peignoir du matin, les cheveux relevés à la chinoise, fraîche, gaie, sentant les fleurs.

"Tiens! petite, lui dit le Cévenol, voilà M. Daniel qui demande à entrer chez nous pour remplacer le commis.... Seulement, comme il pense que sa présence ici te serait trop pénible....

— Trop pénible !" interrompit Camille Pierrotte en changeant de couleur.

Elle n'en dit pas plus long, mais les yeux bleus achèvent sa phrase. Oui, les yeux bleus eux-mêmes se montrent devant le petit Chose, lumineux comme les étoiles et criant avec tant de conviction : "Je t'aime encore ! je n'ai pas pu cesser de t'aimer !" que le pauvre malade en a le cœur tout réconforté.

Alors Pierrotte dit en riant sous cape :

"Dame ! expliquez-vous tous les deux.... Il y a quelque malentendu là-dessous."

Et il s'en va tambouriner une bourrée cévenole sur les vitres ; puis quand il croit que les enfants se sont suffisamment expliqués, — oh ! mon Dieu ! c'est à peine s'ils ont eu le temps de se dire trois paroles ! — il s'approche d'eux et les regarde :

"Eh bien ?

— Ah ! Pierrotte, dit le petit Chose en lui tendant les mains, elle est aussi bonne que vous.... elle m'a pardonné !"

A partir de ce moment, la convalescence du malade marche avec des bottes de sept lieues .. Je crois bien ! les yeux bleus ne bougent plus de la chambre. On passe les journées à faire des projets d'avenir. On parle de mariage, de foyer à reconstruire. On parle aussi de la chère mère Jacques, et son nom fait encore verser de belles larmes. Mais c'est égal ! il y a du feu dans l'ancienne maison Lalouette. Cela se sent. Et si quelqu'un s'étonne qu'un si tendre sentiment puisse fleurir ainsi dans le deuil et dans les larmes, je lui dirai d'aller voir

aux cimetières toutes ces jolies fleurettes qui poussent entre les fentes des tombeaux.

D'ailleurs, n'allez pas croire que rien fasse à présent oublier son devoir au petit Chose. Pour si bien qu'il soit dans son grand lit, sous la garde de Mme Eyssette et des yeux bleus, il a hâte d'être guéri, de se lever, de descendre au magasin. Il languit de commencer cette vie de dévouement et de travail dont la mère Jacques lui a donné l'exemple. Après tout, il vaut encore mieux vendre des assiettes dans un passage que balayer l'institution Ouly ou se faire siffler à Montparnasse. Quant à la Muse, on n'en parle plus. Daniel Eyssette aime toujours les vers, mais plus les siens; et le jour où l'imprimeur, fatigué de garder chez lui les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf volumes de la *Comédie pastorale*, les renvoie au passage du Saumon, le malheureux ancien poète a le courage de dire :

"Il faut brûler tout ça."

A quoi Pierrotte, plus avisé, répond :

"Brûler tout ça !.... ma foi non !... j'aime bien mieux le garder au magasin. J'en trouverai l'emploi..... C'est bien le cas de le dire ... J'ai tout juste prochainement un envoi de coquetiers à faire à Madagascar. Il paraît que dans ce pays-là, depuis qu'on a vu la femme d'un missionnaire anglais manger des œufs à la coque, on ne veut plus les manger autrement.... Avec votre permission, monsieur Daniel, vos livres serviront à envelopper mes coquetiers."

Et en effet, quinze jours après, la *Comédie pasto-*

rale se met en route pour le pays de l'illustre Rana-Volo. Puisse-t-elle y avoir plus de succès qu'à Paris !

.... Et maintenant, lecteur, avant de clore cette histoire, je veux encore une fois t'introduire dans le salon jonquille. C'est par une après-midi de dimanche, un beau dimanche d'hiver, — froid sec et grand soleil. Toute la maison Lalouette rayonne. Le petit Chose est complètement guéri et vient de se lever pour la première fois. Le matin, en l'honneur de cet heureux événement, on a sacrifié à Esculape quelques douzaines d'huîtres, arrosées d'un joli vin blanc de Touraine. Maintenant, on est au salon, tous réunis. Il fait bon ; la cheminée flambe. Sur les vitres chargées de givre, le soleil fait des paysages d'argent....

Devant la cheminée, le petit Chose, assis sur un tabouret aux pieds de la pauvre aveugle assoupie, cause à voix basse avec Mlle Pierrotte, plus rouge que la petite rose rouge qu'elle a dans les cheveux. Cela se comprend, elle est si près du feu !.... De temps en temps un grignotement de souris, — c'est la tête d'oiseau qui becquète dans un coin ; ou bien un cri de détresse, — c'est la dame de grand mérite qui est en train de perdre au bézigue l'argent de l'herboristerie. Je vous prie de remarquer l'air triomphant de Mme Lalouette qui gagne, et le sourire inquiet du joueur de flûte, — qui perd.

Et M. Pierrotte ?... Oh ! M. Pierrotte n'est pas loin.... Il est là-bas, dans l'embrasure de la fenêtre, à demi caché par le grand rideau jonquille, et se

livrant à une besogne silencieuse qui l'absorbe et le fait suer. Il a devant lui, sur un guéridon, des compas, des crayons, des règles, des équerres, de l'encre de Chine, des pinceaux, et enfin une longue pancarte de papier à dessin qu'il couvre de signes singuliers.... L'ouvrage a l'air de lui plaire. Toutes les cinq minutes il relève la tête, la penche un peu de côté et sourit à son barbouillage, d'un air de complaisance.

Quel est donc ce travail mystérieux?...

Attendez; nous allons le savoir.... Pierrotte a fini. Il sort de sa cachette, arrive doucement derrière Camille et le petit Chose; puis, tout à coup leur étale sa grande pancarte sous les yeux, en disant: "Tenez, les amoureux! que pensez-vous de ceci?"

Deux exclamations lui répondent: "Oh! papa....— Oh! monsieur Pierrotte!

— Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce que c'est?..." demande la pauvre aveugle, réveillée en sursaut.

Et Pierrotte joyeusement:

"Ce que c'est, mademoiselle Eyssette?... C'est.... c'est bien le cas de le dire.... C'est un projet de la nouvelle enseigne que nous mettrons sur la boutique dans quelques mois.... Allons! monsieur Daniel, lisez-nous ça tout haut pour qu'on juge un peu de l'effet."

Dans le fond de son cœur, le petit Chose donne peut-être une dernière larme à ses papillons bleus; cependant, prenant la pancarte à deux mains, — "voyons! sois homme, petit Chose!" — il lit tout haut, d'une voix ferme, cette enseigne de boutique,

où son avenir est écrit en lettres grosses d'un pied:

PORCELAINES ET CRISTAUX

Ancienne maison Lalouette

EYSSETTE ET PIERROTTE

SUCCESSEURS

Daniel s'est tant souvenu de Jacques! A chaque défaillance il s'est si bien répété: "Souviens-toi de Jacques! ce n'est pas lui qui eût défailli devant un devoir!" qu'à la fin, aidé de l'âme de Jacques, veillant encore et toujours sur lui du haut même des cieux, il s'est trouvé au niveau de sa tâche. Le poète enfantin, le comédien manqué ont fini par devenir un de ces habiles et honnêtes commerçants de Paris qui se font grand honneur de leur profession. Son frère Jacques avait, dans son intuition maternelle, vu clair dans l'avenir et les aptitudes du petit Chose; quand il avait senti que lui-même il n'irait pas longtemps, il avait écrit une sorte de mémoire qui ne devait être remis par Pierrotte au petit Chose que si la suscription qui constituait l'adresse de ce mémoire était devenue une réalité.

A Monsieur Daniel Eyssette, marchand et fabricant de porcelaine. Tel était l'intitulé de ce mémoire, sorte de testament de Jacques Eyssette à l'usage de son frère. C'était un travail étonnamment bien fait sur l'art dans ses rapports avec l'industrie de la porcelaine, plein d'indications ingénieuses sur ce qu'un habile marchand, avec du goût et de l'imagination, pouvait et devait tenter pour introduire

l'art dans la céramique usuelle. Cet écrit fut un trait de lumière pour le petit Chose ; le commerce n'était donc pas comme il l'avait cru si sottement, le contraire de l'art. La voie indiquée par Jacques au petit Chose, Daniel Eyssette la suivit avec le flair naturel qu'il avait pour le beau. Pierrotte stupéfait vit bientôt son nom, uni à celui de Daniel, devenir célèbre, oui célèbre, et dans le bon sens du mot! Les concurrents de Pierrotte furent obligés de confesser que ce malin Pierrotte, en donnant sa fille à ce singulier petit Chose, avait fait un coup de fortune. Le petit Chose aimait sa profession, il en était fier ; mais ce dont il était fier par-dessus tout, c'était de Mme Eyssette, sa chère femme, si entendue en toutes choses, si bonne marchande, si bonne femme, si bonne mère. Avec quelle joie Daniel retrouva dans les traits de son fils aîné, et dans son caractère, les traits et le caractère de son Jacques bien-aimé, moins la faculté de pleurer, et, dans ses deux filles, les yeux bleus si doux, si tendres et si sages de leur aimable mère !

LE PETIT CHOSE.

NOTES.

Page Line

5.— 2. *Languedoc.* An old province of southern France now comprising the departments of Haute-Garonne, Aude, Tarn, Hérault, Gard, Ardèche, Lozère and Haute-Loire. The province of Languedoc was made part of France in 1271.

4. *Pas mal de poussière.* A great deal of dust.

9. *Il s'était taillé.* He had built for himself.

6.—28. *Ne battit plus que d'une aile.* Commenced to decline. Lit.: Only flew with one wing.

30. *Chaque semaine un métier à bas.* Every week a loom was given up.

7.— 4. *Condamnée.* Abandoned.

28. *A ma guise.* As much as I pleased.

8.— 7. *Au demeurant.* But in spite of all that.

9. *Le verbe haut.* Always speaking aloud.

14. *Mistral.* The name given in southern France to the North wind.

20. *Les révolutions ont bon dos.* Revolutions may be accused of everything; they never protest.

9.—22. *C'est un vrai fleuve.* He weeps all the time. Lit.: He is a regular river.

24. *Que veux-tu mon ami?* We cannot help that my friend.

10.—18. *Mon fidèle Vendredi.* My faithful Friday ; an allusion to Foe's popular fiction.

30. *Qui étaient de la pièce.* That were acting in the drama.

11.— 1. *Ne se doutait guère.* Did not suspect.

31. *Les autres ne pouvaient pas rester à l'état de sous-entendu.* The others had to be avowed too.

Page Line

12.—21. *Quærens quem devoret.* Seeking some one to devour. (New-Testament.)

13.—23. *Et à plat ventre, s'il vous plaît.* And indeed flat on the ground.

14.— 4. *Que serais-je devenu, grand Dieu!* What would have become of me, good Heavens!

5. *Il n'en fut rien.* That did not happen.

15.—14. *Il avait pris les devants avec les gros meubles.* He had gone ahead with the heavy furniture.

17.— 6. *Le maître-coq.* The chief cook.

18.— 9. *Je crus que nous allions avoir un grain.* I thought a squall was coming up.

20. *Tuyau.* Smoke-stack.

20.— 1. *Pécaïre.* An exclamation commonly used in Southern France.

5. *Le moyen d'ailleurs.* There was besides no possibility.

6. *De se forger.* To imagine.

21.— 1. *Des couronnes.* Loaves of bread made in the shape of a wreath.

4. *Carbonade.* The name given in the South to a certain piece of beef.

11. *Perrache.* One of the suburbs of Lyons.

26. *Bonne.* Servant-girl.

22.— 6. *Avait fini par le prendre en une sorte de grippe.* Had finally come to dislike him.

23.—12. *Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!* Let us hope that no accident has happened to him.

30. *Manécanterie.* A primary school dependant of a church where children are taught music and the rudiments of the language.

24.—14. *Nous sommes d'enterrement.* We have to attend a funeral.

24. *Enfants de chœur.* Altar boys.

25.— 4. *Sanctus.* A part of the mass in the Roman Catholic Church.

16. *Il est à croquer là-dessous.* He looks very nice in that costume.

21. *Notre suisse.* Our head beadle.

Page Line

25.—27. *Je fis sa partie et nous nous en donnâmes à cœur joie.* I also wept, we both wept to our heart's content.

26.— 2. *Une boule de gomme.* A gum drop.

7. *Pourvu que M. Eyssette nous laisse enfants de chœur toute notre vie!* If Mr. Eyssette would only allow us to be altar boys all our life!

11. *Une bourse d'externe.* A scholarship for tuition only. A *bourse d'interne* would mean free board, room and tuition.

27.— 3. *Quant au maître d'étude.* As to the study-hall inspector.

28.—10. *J'ai reçu votre honorée du* 8 *courant.* I have received your favor of the 8th inst.

29.— 3. *Une partie de barres.* A game of *barres.* That game very much resembles what children call in this country "prisoner's base."

30.—22. *Mais j'avais le cœur serré.* But my heart was heavy.

31.—12. *Et il fallait rentrer tout droit!* And you ought to have gone home directly from school!

33.—22. *Pour savoir une bonne fois à quoi m'en tenir.* To know exactly what the news was.

39.— 9. *La mise en train.* The beginning.

19. *Le poète eut beau faire.* The poet vainly tried.

41.—25. *Mais le guignon s'en mêle.* But ill-luck took a hand in it.

29. *Maintenant que vous voilà grandis.* Now that you are grown.

42.—10. *Commis-voyageur.* Commercial traveller.

14. *Recteur.* The head of one of the 28 State Universities in France.

29. *Qu'on s'occupe de sa malle!* Go and pack his trunk!

43.— 1. *On commençait à être fait au malheur dans cette maison-là!* People of that house were beginning to be accustomed to misfortune!

29. *Mais que voulez vous?* But in spite of all that.

44.—29. *Que je devais être ridicule.* How ridiculous I must have been then.

45.—22. *Si mauviette.* So frail.

Page Line

46.—16. *Quatre à quatre.* Four steps at a time.

48.— 9. *Une fière cave.* A well stocked cellar.

11. *En un tour de main.* In a few moments.

12. *A fonctionner.* To eat.

13. *Lui taille des mouillettes.* Cuts for him small pieces of bread.

18. *Il boit sec.* ~~He drinks freely~~. He drinks stronger! True!

30. *Il y avait belle heure que Jean Peyrol était un homme!* Jean Peyrol had been making his living for some time. Lit.: Had been a man.

49. — 1. *Bien entendu.* Of course.

6. *Sa joue s'allume.* His cheeks grow red.

50. –10. *Reprit la mer.* Took to sea again.

51. – 1. *Cévennes.* A range of mountains in southern France.

5. *La tramontane.* A name sometimes given to the north wind in southern France.

12. *La place d'armes.* The village public square.

14. *En se promenant de long en large.* Walking to and fro.

16. *Impériale.* The upper deck of a mail coach.

54.— 5. *Tout au fond.* In the back part of the room.

18. *Accrocha un lorgnon à son nez.* He placed his eye glasses on his nose.

28 *Puis il finit par me dire.* And he finally told me.

55.—23. *Allons donc! Allons donc!* No indeed! No indeed!

56.— 8. *Si tu bouges, petit drôle, gare à toi!* If you do not behave well, little rascal, I shall make it unpleasant for you.

26. *De loin en loin, un peu de lune.* Here and there a ray of the moon.

57.—16. *A tâtons.* Groping.

58.— 1. *Chasseurs d'Afrique.* A kind of light cavalry the most part of which is garrisoned in Algeria.

59.— 2. *Jusqu'aux deux mains qui se lèvent en même temps à l'étude.* In French schools, students who wish to ask for something while in a study hall must raise their hand and wait for a gesture of assent of the inspector before leaving their seat.

Page Line

60.—20. *Les maîtres se suivent, mais ne se ressemblent pas.* A funny reference to the proverb: Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas.

61.—13. *Le ban et l'arrière-ban des habitués.* The daily and occasionnal customers.

23. *Des gamins qu'on mène à la baguette.* Boys who are treated very severely.

62—. 1. *Économe.* The business manager.

23. *Avait suffi pour lui monter la tête.* Had been enough to excite him greatly.

64.—25. *La Fontaine était mon saint de prédilection dans le calendrier littéraire.* Lit.: La Fontaine was my beloved Saint in the literary calendar; ie.: was my favorite author.

66.— 2. *Cela me crevait le cœur.* That made me sad.

15. *Il me semblait qu'ils me regardaient du haut de leur toque.* It seemed to me that they looked at me in a haughty manner.

24. *Il n'y avait pas jusqu'au portier Cassagne.* Even Cassagne, the janitor.

67.— 4. *J'avais pris bravement mon parti.* I had bravely made the best of it.

7. *Sous les combles.* Under the roof.

27. *Se bourrant de grec et de latin à faire éclater sa cervelle.* Stuffing himself up with enough Greek and Latin to make his own brains burst.

68.— 5. *Pour le quart d'heure.* For the present.

7. *De passer licencié.* To get my diploma as a licenciate —that is equivalent to our M.A.

20. *Il fallait mener les enfants en promenade.* I had to take the children walking.

69.—14. *N'entendaient rien.* Did not understand anything.

25. *Desinit in piscem.* Eng.: it ends in the shape of a fish tail. This is a quotation from Horace's *Art poetica*; the whole line is: *Desinit in piscem mulier formosa superne.*

70.—14. *Un demi-pensionnaire.* A student who takes in the school the noon meal.

Page Line

70.—18. *Sentant le ruisseau.* Common looking.

71.— 1. *Qui faisaient la roue sur nos derrières.* Who played back of the column.

72.—14. *Se mit à filer un train d'enfer.* Began to walk as fast as possible.

26. *Ce n'était pas trop tôt.* And it was none too soon.

73.—16. *Se saignait aux quatre membres.* Made great pecuniary sacrifices.

22. *Fais des bâtons!* Write strokes!

74.— 4. *Tirant la langue.* His tongue sticking out.

13. *A quatre pattes.* On hands and feet.

19. *La plume crachait moins.* The pen sputtered less.

20. *Je crois que je serais venu à bout.* I believe, I could have succeeded.

27. *Un rhétoricien.* A student of the class of rhetoric.

76.— 9. *Un rude patois cévenol.* A coarse patois that is spoken in the Cévennes mountains.

10. *A l'enfance qui mue.* To growing children.

77.— 3. *Le Pion.* A disdainful expression often applied by children to study hall inspectors.

78.— 9. *Le pauvre diable.* The poor fellow.

30. *Vivrait-il cent ans.* Should he live a hundred years.

79.— 4. *A changer d'étude.* By inspecting another study hall.

11. *Qui donnait sur la cour des moyens.* That opened on the play ground of the boys from 13 to 16 years of age. Lit.: medium size boys.

14. *Car les yeux noirs cousaient.* For the girl with black eyes was sewing.

17. *Les avait été chercher aux Enfants-Trouvés.* Had taken her out of the foundlings' asylum.

80.—14. *A monture d'acier.* With a steel frame.

81.—28. *Condillac* (1715-1780). A celebrated French philosopher born in Grenoble; his best known work is *Traité des Sensations.*

30. *Ne vaut même pas la peine qu'on le lise.* Is not even worth reading.

31. *C'est un philosophe pour rire.* He is not a serious philosopher.

Page Line

82.— 4. *Des idées toutes de travers.* Wrong ideas.

6. *Il me fallait un Condillac coûte que coûte.* I must have Condillac's works at any price.

9. *Ne tenaient pas cet article-là!* Did not keep that book.

15. *Son réduit.* His private library.

22. *Une voix de Titan.* A loud voice.

83.—18. *Misère de moi!* Dear me!

84.—22. *Faisait sa classe.* Was teaching his class.

25. *Pattes de mouche.* Scrawl, ie. very small hand writing.

85.—10. *La distribution des prix.* The final exercises in French schools.

20. *Je n'y pouvais plus tenir.* I could not stand it any longer.

86.— 6. *Mais il ne paraissait pas s'en douter.* He did not seem to be aware of it.

20. *A l'ombre de leurs marabouts.* In the shade of their fans.

87.—12. *Dans son habit râpé.* In his thread-bare coat.

88.— 5. *Chasser à la pipée.* A kind of hunting in which hunters imitate the cries of birds in order to attract them in the snares that have been laid for them.

89.—14. *Pour étudier à mort.* To study incessantly.

91.—30. *Avec une fièvre de cheval.* With a very high fever.

92.— 2. *Tu battais la campagne.* You were delirious.

12. *Je l'ai joliment remis à sa place, va!* I rebuked him very sternly indeed!

18. *Si tu te découvres.* If you do not keep quiet under your blankets.

95.— 1. *J'aurais bien fait un bout de causette cependant.* However I should have liked to chat a little.

96.—14. *Et, pour comble de malheur.* And, to complete my misfortune.

15. *Déjà la rentrée.* Already the opening of the school is at hand.

25. *N'a qu'à se bien tenir.* Has to be well behaved and careful.

Page Line

96.—28. *Quelques anciens manquent à l'appel, mais des nouveaux les remplacent.* Some of the former pupils have not come back, but new ones have taken their places.

97.— 5. *C'est la messe du Saint-Esprit...* A mass in the honor ot the Holy-Ghost that is sung in all French schools on the opening day of schools.

11. *Seconde.* A class that corresponds to the 5th Latin year.

31. *A grand renfort de viandes froides.* With an abundance of cold meats.

98.—11. *Les gros bonnets et la musique.* The higher officials and the band. *Gros bonnets* is a slang expression that corresponds exactly to the English "big bugs."

29. *Pindare* (522-442 B. C.). The most famous of Greek lyric poets, was born in Cynoscephales.

99.— 2. *Et de sa belle voix des distributions.* And in the solemn tone he uses at the final exercises.

15. *D'un air entendu.* With a knowing air.

100.—15. *Les professeurs ont tenu bon.* The professors have listened to the poem to the end.

31. *Nous vous revaudrons cela.* I shall have my revenge.

101.— 4. *Personne ne se sentait en train.* Nobody was cheerful.

102.—30. *Me tenait rigueur.* Was bearing me ill will.

103.— 6. *Son trousseau de ferraille.* His bunch of keys.

107.— 8. *Riaient sous cape.* Were laughing in their sleeve.

14. *Mais il avait le cœur gros.* But he was feeling like crying.

31. *Il me revint* I was told.

108.— 5. *Un cartel.* A challenge to fight a duel.

6. *Peu s'en fallut que je ne fusse obligé.* I almost was obliged.

109.— 7. *Les élèves n'en finissaient plus.* The pupils were slow in getting ready.

12. *Tant bien que mal.* Rather badly.

Page Line

110.— 5. *Salle.* Recreation hall.

111.— 2. *Tu ne te doutais pas.* You did not suspect.

27. *Le sous-préfet.* France is divided in 87 *départements* each of which is itself divided in a certain number of *arrondissements* at the head of which is a *sous-préfet.*

112.— 3. *Ce qui me tenait à cœur plus que...* What had for me more interest than...

12. *Que je place.* That I sell.

24. *Au quartier Latin...* In the Latin quarter; a part of Paris where many schools are found and mainly inhabited by students of all kinds.

114.— 1. *Là-haut.* Up stairs.

115.—12. *Qui veut appeler en champ clos un de mes plus honorables administrés.* Who wishes to fight a duel with one of the most respectable citizens of the city.

21. *Je m'y perdais.* I could no longer understand what they meant.

23. *Y eût-il été de ma vie.* Even if my life had been at stake.

116.—14. *Je n'avais qu'à aller le trouver.* I only had to go to live with him.

118.— 5. *Par exemple.* In truth.

121.— 7. *Un poignet de fer s'abat sur lui.* A strong hand takes hold of him.

122.—22. *Tu aurais été joliment bête.* You would have been very foolish.

124.— 2. *Me mit à la porte.* Sent me away.

16. *Pour faire un remplaçant à Cadet.* To pay a man that would serve Cadet's term in the army.

23. *File vite à Paris.* Go to Paris at once.

125.— 9. *Tu n'aurais qu'à oublier son adresse...* You would very probably forget his address.

25. *J'avais ma malle à faire.* I had my trunk to pack.

26. *Ma place à retenir à la diligence.* My seat to secure in the mail coach.

126.— 5. *Avec son nœud coulant.* With a loop knot.

Page Line

128.— 1. *Aujourd'hui même.* This very day.

1. *De ce pas.* Just now.

6. *Et tirant gravement, à pleines mains, les belles pièces d'or...* And gravely taking from my pocket a handful of the beautiful gold pieces...

22. *Oh! quel dommage!* That is too bad!

130.— 8. *Son doux et aimable visage répondait pour elle.* Her sweet and amiable face would speak in her favor.

11. *Qui ne s'abandonnent pas.* Who do not yield to discouragement.

25. *Quatre à quatre.* Four steps at a time.

131.—18. *Faire tout bas.* To say in a low voice.

132.— 1. *On s'en va sans vous allonger ce fameux coup d'épée...* I go away without hitting you with that sword thrust...

10. *Et qu'ensuite il mette le cap sur Paris.* And he will afterwards depart for Paris.

133.— 3. *Marié de bonne heure à un grand gendarme de femme.* He had married young a tall gendarme-like woman.

6. *Depuis plus de quarante ans.* For more than the last forty years.

10. *Illustration, Charivari.* Two illustrated Paris papers the first of which very much resembles *Harper's Weekly* while the other is almost the counterpart of our *Puck.*

11. *Magasin pittoresque.* Is another illustrated magazine.

134.— 1. *Sa dure moitié.* His peevish wife.

23. *On venait de se mettre à table pour dîner.* They had just taken their seats at the table for dinner.

135.— 7. *Que je quittais l'Université.* That I had left the College.

15. *Il faudra faire venir ta mère à Paris.* You must take your mother to Paris with you.

Page Line	
135.—18.	***Ton oncle ne peut pas être toujours la vache à lait de la famille.*** Your uncle cannot always support the whole family. Lit.: your uncle cannot always be the milk cow of the whole family.
136.— 4.	*Ayant juste de quoi payer ma route.* Having just enough to pay for my trip.
139.— 1.	*Quand je vivrais.* Even if I should live.
140.— 7.	*Un grand tambour-major de Champenoise.* A country woman of Champagne as tall as a drum-major.
12.	*Les dents serrées.* My teeth tightly closed.
21.	*Un grand coquin de panier.* A very large basket.
23.	*Des charcuteries variées.* Various kinds of cooked meats.
31.	*En troisième classe.* In a third class coach.
141.— 2.	*Sans m'en vanter.* Stealthily.
21.	*Rien qu'une campagne pelée.* Nothing but a barren country.
22.	*Charbon de terre.* Coal; this expression is usually employed in opposition to *charbon de bois,* charcoal.
142.—17.	*J'enverrai chercher ta malle.* I shall send for your trunk.
17.	*Bras dessus, bras dessous.* Arm in arm.
25.	*Le Paris de mon arrivée, je n'ai jamais pu me le reconstruire.* I never was able to remember my first impression of Paris. Lit.: I never was able to see in imagination again the Paris of my arrival.
143.— 9.	*En effet, cela sentait le fauve.* In fact an odor of wild animals reached us.
24.	*Saint-Germain-des-Prés.* One of the most prominent churches in Paris.
27.	*Peu s'en faut.* Nearly so.
144.—13.	*Entamons le pâté.* Let us cut out the veal pie.
21.	*Quelle belle croûte en or bruni.* What a beautiful gold color crust it had.
145.— 2.	*Pour me faire taire.* To keep me from talking.
13.	*Des descentes d'huissiers tous les deux jours.* Constables came every other day.

Page Line

145.—19. *Je les embarquai tous les deux.* I saw both of them off.

146.—26. *J'avais beau me multiplier.* I vainly cleaned one room after the other.

147.— 5. *S'en tinrent là.* Stopped there.

6. *Gens du Nord.* Refers to the "babarottes." (Eng.: cockroach.)

24. *A mon bureau on ne m'appelait plus que sainte Madeleine.* In my office, they called me by no other name than saint Magdalen.

148.—14. *Je serais plus à même de.* I would be in a better position to.

19. *Comme un pierrot sans plumes.* Without any means of making a living. Lit.: like a featherless sparrow.

23. *C'est un homme très bien posé.* He is a man with a very good social standing.

26. *Je me mets bien.* This was good society.

29. *Avec ses dépendances.* With the other necessary things.

149.— 2. *Et 25 pour voir venir.* And 25 francs to wait till I had a position.

22. *De la part.* Sent by.

26. *Je me le tins pour dit.* I understood it at once.

150.— 3. *Bien m'en prit d'avoir été brave.* I was rewarded for having been energetic.

20. *Le plus bedonnant, le plus avenant.* The fattest, the most prepossessing.

25. *Une pincée de tabac.* A pinch of snuff.

151.—10. *De vouloir bien passer un autre jour.* To call again on another day.

30. *Mais le grand ara bleu.* But the tall footman in a blue livery.

152.— 9. *En revenant l'oreille basse.* On returning home very sad.

17. *Cet homme froid et sec, sur lequel je comptais si peu, c'était justement lui qui s'occupait de moi.* That man cold and thin in whom I had so little confidence, it was he who cared for me.

Page Line

152.—20. *Me faisait faire depuis huit jours le pied de grue sur son perron.* Had made me come for nothing to his house for the last eight days.

30. *Et rien qu'un œil.* And only one eye.

30. *L'autre est mort d'un coup d'épée, voilà longtemps.* A sword thrust had burst the other a long time ago.

153.— 9. *Je m'y suis pris malheureusement un peu tard.* I unhappily began a little late.

14. *Les jambes sont en déroute.* My legs are weak.

20. *S'est mis dans la tête d'être amoureux.* Fell in love.

154. –14. *Ce n'est pas le Pérou.* It is not a fortune. Lit.: It is not the Peru, an allusion to the fact that Peru is supposed to be rich in gold mines.

21. *Avec une forte envie de rire.* Feeling very much like laughing.

27. *Mes démêlés avec M. de Villèle.* My difficulties with M. de Villèle. M. de Villèle, a French statesman, was prime minister from 1822 to 1827.

155.— 7. *Deux sous de fromage d'Italie.* Two cents worth of Italian cheese.

8. *Une fine assiette de Moustiers.* A fine plate of Moustiers—a sort of beautiful china.

14. *Decazes* (*Élie, duc*). A famous statesman; was born in 1780 and died in 1860. He was for some time a member of the cabinet of Louis XVIII.

15. *Une foule de choses.* Many details.

18. *Un cabinet de lecture.* A reading room where an admission fee is charged.

21. *Le frère de lait.* The foster brother.

23. *Gros comme les deux bras.* A solid business man.

26. *Ouverte à deux battants* Wide open; ie.: where I was very welcome.

29. *Frérot.* Little brother, a friendly expression.

157.—16. *Elle ne te mangera pas.* It will not be too hard on you.

19. *Pleurant à chaudes larmes.* Bitterly weeping.

24. *Les vitres s'allument.* The day light comes through the window panes.

Page Line

157.—31. *Je n'ai pas deux jours de chemin de fer dans les reins.* I am not tired out by a two days trip in the steam cars.

158.—14. *Je suis aux trois quarts assoupi.* I am almost asleep.

159.— 6. *Je partis d'un grand éclat de rire.* I burst out laughing.

15. *Je m'attendais presque.* I almost expected.

21. *L'Angelus.* The first word of a prayer in the honor of the Virgin Mary. In Roman catholic churches the bell is rung three times a day to induce the faithful ones to recite that prayer.

161.— 3. *Quel singulier petit bonhomme.* What a funny little fellow.

6. *Son bouquet départemental.* His provincial look.

13. *Il y avait beaucoup de monde dehors.* There were many people on the streets.

17. *Était d'avoir l'air province.* Was to look like a man from the provinces.

162.— 3. *Toujours tout droit.* Always straight ahead.

4. *Sur mes talons.* Immediately after passing me.

19. *Comment me tirer d'ici?* How shall I find my way?

22. *J'aurai l'air d'une cloche égarée qui revient de Rome le jour de Pâques.* I shall make a fool of myself. Lit.: I shall look like a bell that lost its way coming home from Rome on Easter day—bells being silent in the Roman Catholic churches during the whole Good-Friday and part of Saturday, children are sometimes made to believe that the church bells have gone to Rome to get Easter eggs.

26. *Qui fait son menu de spectacle.* Who selects the play he will see.

163.—12. *Était venu nous chercher de nuit sur le bateau.* Had come to meet us at night at the boat's wharf.

164.— 5. *Mais il n'en faut pas plus pour me décontenancer.* But that is enough to embarrass me.

18. *Pécaïre!* An exclamation only used in Southern France.

Page Line

165.—25. *A mesure que je lis.* As I read on.

166.—23. *Toi, tu l'illustreras.* You, you will make it celebrated.—Note here the emphatic repetition of the pronoun.

29. *La foi poétique me pousse à vue d'œil.* Faith in my poetical genius grows in me very rapidly.

31. *Un prurigo lamartinien.* A desire to write poetry that makes me feel as great a poet as Lamartine (1790-1868).

167.— 4. *Foin de l'Académie! c'est vieux, démodé, pyramide d'Égypte en diable!* The French Academy! I do not care for it, it is old, out of fashion, as antiquated as the Egyptian Pyramids!

8. *Palais-Mazarin.* Usually called "Palais de l'Institut," the house where meetings of the French Academy take place; was built by Cardinal Mazarin (1602-1661).

12. *L'habit vert.* An allusion to the fact that the uniform of members of the French Academy is green.

13. *Mérimée* (1803-1870). One of the best prose writers of modern times whose principal works are: *Lettres à une Inconnue, Colomba, Chronique du Règne de Charles IX*, etc.. (See *Les Prosateurs Français du XIXe Siècle,* W. R. Jenkins, New York.)

22. *Qui ne roulent pas sur l'or.* With moderate means.

26. *Ce sont presque tous des hommes de lettres.* They are almost all of them writers.

168.— 7. *Il se ronge les ongles.* He bites his finger nails.

169.— 3. *Je crois bien.* Indeed it is enough.

6. *J'irais moi-même au bateau...* I would go myself to wash our clothes to the public laundry.

170.— 3. *Le budget tient sur ses jambes.* Our budget is well balanced.

171.— 6. *Pouffe de rire.* Laugh heartily.

16. *De plus belle.* With more animation than before.

173.— 1. *La Dame du premier.* The tenant of the apartment on the second floor—the first story.

Page Line
173.—18. *S'occupait du ménage.* Did the house work.
19. *Rangeait ma table.* Put in order the things on my table.
174.—18. *Dont on s'occupait beaucoup dans la maison.* Who was talked about a great deal in the house.
175.—25. *Sur cet établi.* On that working table. Lit.: on that carpenter's bench.
25. *J'enfilais des rimes.* I wrote verses.
176.—21. *Pas même la musique du Luxembourg.* I did not even go to listen to the music of the military band in the Luxembourg park.
30. *Des volées d'étudiants.* Groups of students.
177.—14. *Et s'amusait à me les voir croquer à belles dents.* And was very much amused to see me eat them greedily.
26. *Je faisais semblant de ne me douter de rien.* I pretended not to suspect anything.
28. *Jacques parti, en avant les rimes!* When Jacques had left, I commenced to write verses enthusiastically.
179.— 3. *J'eus le bon esprit de faire comme lui.* I had the good sense to do as he did.
15. *Marchand de fers.* Hardware dealer.
22. *Mais cela lui coûtait, bien sûr.* But that certainly grieved him.
31. *Est-ce que tu n'aurais pas envie de m'accompagner.* Do you not feel like coming with me.
181.— 9. *Esclots*=sabots. Eng.: wooden shoes.
11. *Solide compagnon du reste.* Strong fellow.
14. *Sans faire de tort.* Without getting into debts.
182.— 1. *Magnanarelle.* A girl whose business is to take care of the silk worms in a silk worm farm.
5. *Dès qu'il aurait tiré au sort.* As soon as he had drawn lots for the military service.
9. *Il fallait partir.* He had to serve his term.
28. *Sans doute, les affaires ne marchaient pas.* Doubtless, business was bad.
183.— 2. *Nous étions en pleine débâcle.* We were in very bad circumstances.

Page Line

183.—13. *S'était mise à faire des ménages.* Had begun to do house work for different persons.

17. *Ni une bonne.* Nor a servant girl.

22. *Femme de ménage.* A woman who comes for a few hours every day to do the heavy part of the house work.

30. *En un tour de main.* Very quickly.

184.— 2. *A force de.* By dint of.

13. "*Débarrassez-vous de ce qui vous gêne!*" Get rid of your old cumbersome things!"

21. *Pierrotte ne faisait fi de rien.* Pierrotte did not refuse anything.

28. *Qui veulent faire un trou dans le brouhaha de la rue.* Who wish to make themselves heard over the noise of the street.

185.— 2. *Puis sur un ton lent et pleurard, de longs discours tenus à sa bourrique.* Then in a dolent and dragging tone he kept on talking to his donkey.

8. *La carriole se remplissait, il fallait voir.* You ought to have seen how fast the wagon was filling.

11. *Chez un chiffonnier en gros.* In the shop of a wholesale rag dealer.

12. *Bel et bien.* In good coin.

20. *Et depuis il n'avait jamais pu se décider.* And from that time he could never make up his mind.

22. *Par exemple.* On the contrary.

22. *C'était en plein* 1830. It was during the revolution of 1830. Charles X, brother of Louis XVI and Louis XVIII, ascended the throne in 1824 on the death of his brother Louis XVIII, but he was dethroned in 1830 and was succeeded by Louis-Philippe who reigned from 1830 to 1848 when he was also dethroned.

23. *Avait beau crier.* Cried in vain.

31. *Comme garçon de magasin.* As a salesman.

186.— 4. *Il savait déjà se tirer d'une lettre.* He now was able to write letters.

Page Line

186.—14. *D'abord intéressé dans le commerce des Lalouette.* At first he was given an interest in the business of Lalouette.

17. *Céda son fonds.* Sold his stock.

18. *Une fois seul.* When he was the only proprietor.

187.— 7. *Ceci tenait à une chose.* There was for that reason.

8. *Se faire à notre langue.* Get used to our language.

10. *Languedocien.* The patois that is spoken in Languedoc.

21. *On allait fermer.* They were going to close the store.

188.— 1. *Qui faisait sa caisse.* Who was counting the money received during the day.

189.— 4. *Et votre caisse, Pierrotte?* Do you not finish counting your money, Pierrotte?

18. *Du côté où on.* In the direction where some one.

27. *Laissant sortir d'un air ennuyé un tout petit bout de langue.* Letting out a little flame that had a worried air.

190.— 4. *Qui s'en veulent.* That are angry with each other.

6. *Il nous assomme.* He makes all of us tired.

17. *C'est tout à fait sur un pied de grande maison.* Every thing there is highly stylish.

191.—12. *Et les grâces un peu froides d'une pensionnaire en vacances.* And the cold manners of a school girl during her vacation.

30. *Le même feu contenu.* The same restrained expression.

192.—24. *Déchargea sur lui un regard foudroyant.* Cast on him a terrible glance.

193.—10. *Absolument comme si j'étais un petit poulet de grain en vente au marché de la Vallée.* Exactly as if I were a little spring chicken put for sale in the market house of la Vallée.

194.— 3. *Ces Amalécites.* Those common people (who knew nothing about poetry.)

8. *Qui prit cette métaphore au pied de la lettre.* Who understood that metaphor as if it were simple, ordinary language.

Page Line

194.—27. *Dans un grand tartan.* In a large tartan shawl.

197.—14. *Penché sur l'établi aux rimes.* Leaning over my writing table.

15. *C'était de ma part un parti pris et sérieusement pris.* I had earnestly taken the decision.

198.— 2. *Que cela n'allait pas comme il aurait voulu.* That things did not go as well as he wished.

6. *Qu'est-ce que tu as, Jacques?* What troubles you, Jacques?

12. *Je me doutais bien.* I, indeed, suspected.

199.—14. *Tout ce qu'il y a de cœur caché dans les plis de cette cravate.* Lit.: what a kind heart is hidden behind the folds of that necktie.

200.—29. *Ils avaient raison pour les uns et tort pour les autres.* They were right about some ones and wrong about some others.

201.—14. *Cette maternité toujours en éveil.* That motherly love always awake he had for me.

202.— 6. *Ce sera pour Jacques, de votre part.* This will be for Jacques, from you.

203.— 6. *Se mit à marcher de long en large dans la chambre.* Commenced to walk to and fro in the room.

13. *J'ai voulu tenter l'épreuve.* I wished to make a test.

20. *Mais cela ne m'a guère servi.* But that did not help me at all.

204.—17. *Il ne bougeait plus de chez Pierrotte.* He spent almost all his time at Pierrotte's.

205.— 2. *J'en vins à bout après quatre mois de travail.* I completed it after four months of work.

206.— 8. *Ou pour mieux dire de la graine de tout cela.* Or to speak more properly people trying to be all that.

23. *Ces jours-là on buvait du bordeaux à dix-huit sous.* On those days, we drank Bordeaux-wine at 18 c. a bottle.

30. *Toute la salle du fond croulait.* There was a tremendous enthusiasm. Lit.: the back room collapsed.

Page Line

207.— 4. *Au fond.* In fact, in my heart.

8. *Se valaient.* Were one as bad as the other.

17. *Qui n'y mordait pas non plus.* Who did not like it either.

20. *Où couraient trop souvent quelques fils de vermicelle.* Where only too often pieces of vermicelli remained.

25. *Il est très fort... c'est un penseur.* He is very learned, he is a thinker.

31. *Je fis apporter un flacon d'eau-de-vie.* I sent for a small bottle of brandy.

209.— 1. *Je sais d'avance ce qu'il vaut.* I know beforehand what he is worth.

21. *Ne me souriait guère.* Did not please me very much.

23. *Bref, j'avais une telle démangeaison.* In short, I was so very anxious.

24. *Qu'après avoir un brin rechigné.* That after having a little hesitated.

210.—12. *Tout hérissés.* All thoroughly surprised.

31. *Ou peu s'en faut.* Or nearly so.

211.— 4. *Je me remettais en campagne armé de mon manuscrit.* I commenced to seek again (a publisher) carrying with me my manuscript.

19. *Mais cela peut tarder.* But that may take some time.

212.— 4. *Je n'irai pas par quatre chemins.* I will not ask idle questions.

16. *Je planterais là.* I would give up.

18. *Je me mettrais au courant du petit train-train de la porcelaine.* I would make myself acquainted with the china and porcelain business.

213.—12. *Lamartine* (1790-1868). One of the most famous poets of modern times, was born near Mâcon in Burgundy. His principal works are: *Méditations poétiques*, *Harmonies poétiques et religieuses*, *Jocelyn*, *La Chute d'un Ange*, *Recueillements poétiques*, etc. In prose we are indebted to him for *Graziella*, *Histoire des Girondins*, *Le Tailleur*

Page Line

de pierres de Saint-Point, Raphaël, Voyage en Orient, etc. (See *Les Poètes français du XIXe Siècle, Les Prosateurs français du XIXe Siècle, Les Historiens français du XIXe Siècle* and also *Graziella*, published by W. R. Jenkins, New York.)

213.—23. *De compter ses points à haute voix*. To count her stitches aloud.

28. *Sa joue en fleur*. Her rosy cheeks.

214.— 9. *Pleuvaient plus dru que giboulée*. Lit.: rained thicker than an april shower; ie.: were repeatedly uttered.

11. *J'avais eu le temps de me remettre*. I had had time to get control of myself again.

18. *C'est entendu*. It is agreed to.

24. *A faire la renchérie*. To be so high flown, so proud.

30. *Je voudrais bien voir cela!* I could not stand that. Lit.: I should like to see that (in a sarcastic way.)

215.— 2. *Sainte-Beuve* (1804-1869). A celebrated French writer and critic, was born in Boulogne-sur-Mer in Northern France. His best known work is: *Causeries du lundi*.

3. *Après tout, il ne faut pas en vouloir à Pierrotte*. After all, we must not be angry with Pierrotte.

6. *Il changera joliment de gamme*. He will change his way of thinking.

9. *Il faut que mon livre paraisse*. My book must be published.

15. *A ses frais*. At his own expense.

21. *Tout juste*. Just now.

31. *On met ton livre à l'impression demain*. They will commence printing your book to morrow.

216.— 2. *Je ferai des billets*. I will sign notes.

14. *Plus de stations humiliantes*, supply: *je n'avais plus à faire*.

19. *Que de petits bonheurs savourés goutte à goutte*. How many little happinesses felt little by little. Lit.: tasted drop by drop.

Page Line

217.—20. *Avant de rentrer.* Before going home.

218.—12. *En m'entraînant dehors.* Taking me out on the street.

15. *Ne t'inquiète pas de ta vie...* Do not worry about your living.

24. *Rendez-vous à la maison.* We shall meet at home.

28. *Et c'est le penseur qui vida la demi-bordeaux.* And it is the thinker who drank the half bottle of Bordeaux wine.

219.—10. *Sous prétexte de faire sa malle.* Under the pretext of packing his trunk.

24. *Gustave Planche.* A celebrated French critic, was born in Paris in 1808; he died in 1857.

220.— 8. *Ah! tu as joliment fait du chemin en quatre mois!* Ah! you have indeed made headway in four months!

19. *Puis courut rejoindre son chef de file.* Then he ran to meet his employer. Chef de file is usually used in military language.

25. *M'avait emporté la moelle de mes os.* Had taken away with him my strength. Lit.: the marrow of my bones.

221.—13. *Force détails.* Many details.

25. *Qui ne veut pas finir.* That does not seem to get well.

222.— 3. *Fiez-vous au petit Chose pour les fermes résolutions.* Note this affirmative sentence with a negative meaning.

223.— 1. *Voilà deux mois que Jacques est parti.* Jacques has now been gone two months.

224.— 5. *Et il avait cent pieds, cet amour-propre.* And that pride was very great. Lit.: a hundred feet high.

17. *Je vous demande.* Indeed; a very sarcastic expression.

24. *Il est à mourir de rire.* He is very simple.

30. *Alors fais-toi modèle à trois francs la séance.* Then hire yourself as a model at three francs (about 60 c.) a sitting.

Page Line

225.—20. *Il se serait mieux aimé mort qu'en vie.* He would rather have been dead than alive.

226.— 3. *Si ne sachant faire que des vers.* If being able to do nothing but verses.

30. *Le petit Chose avait trouvé à se faire siffler et resiffler tous les soirs.* The Petit Chose played a part in which he was hissed and hissed again every night.

227.— 5. *Il parlait tout bas, comme à confesse.* He spoke in a low voice as if uttering his confession.

6. *Plus haut! Plus haut!* Louder! louder!

15. *Comptant sur ses cheveux.* Counting on his long hair (to make a success).

24 *La limonade Rogé.* Citrate of magnesia.

30. *Qu'il ne s'en tira pas trop mal.* That he acted pretty well.

228.— 4. *Au coin d'un lazzi bête.* While uttering a foolish joke.

8. *Les titis.* The street gamins.

13. *La rampe.* The foot-lights.

20. *Souffleur.* Prompter.

24. *En argot de théâtre, c'est ce qu'on appelle un effet.* In theatrical slang that is called a "hit."

28. *Grenelle, Montparnasse, Sèvres, Sceaux, Saint-Cloud.* Are towns situated in a radius of ten miles or less from Paris. It is in Sèvres that is to be found the national manufactory of porcelain, the products of which are known all over the world.

229.— 6. *Si bas qu'il fût tombé.* Although he had fallen very low.

7. *Ce cabotinage roulant.* That nomad life with a low class of comedians.

23. *Le brave Jacques était à mille lieues de soupçonner ce qui se passait.* The good Jacques was very far from suspecting what was going on.

230.— 6. *Fut criblé de dettes.* Was in debt over his head.

9. *Et venait faire du bruit.* And came to ask rudely for his money.

Page Line

230.—12. *De la part de Jacques.* In the name of Jacques.

23. *Comment se tirerait-il de là?* How could he get out of that scrape?

231.— 3. *Il était bien temps!* Indeed it was too late!

6. *La première échéance des billets.* The first falling due of the notes.

26. *Quoiqu'il voulût s'en défendre.* Although he tried to shake it off.

232.—13. *Schiste.* Coal-oil.

22. *Qui l'appelait d'en bas.*. Who was calling him from below.

233.—11. *Aux Batignolles.* An out of the way part of Paris, formerly a suburb, but now in the city limits.

12. *C'est mon quartier!* That is where I live!

16. *Palerme.* A city of Sicily that has a population of about 210,000.

22. *Il demanda un congé au marquis.* He asked the marquis for a leave of absence.

26. *Il y va de la vie de mon frère.* My brother's life is at stake.

28. *Je me moque pas mal de votre frère.* I do not care a bit abcut your brother.

234.— 1. *Pas de mais qui tienne.* There are not "buts."

10. *Pour s'informer d'un nouveau secrétaire.* To inquire about a new private secretary.

15. *La fontaine.* The hydrant.

16. *Il y a beau temps qu'il court.* He has been gone a long time.

19. *Lui desserra les dents.* Made him talk.

23. *Un pas grand'chose.* A good for nothing fellow.

25. *Avait oublié de lui donner congé.* Had forgotten to give him notice that he would give up the room.

235.—14. *La vente a très bien marché.* The book has sold very well.

15. *Bleu d'Alsace.* Light blue. Lit.: Alsacian blue.

23. *A l'heure qu'il est, tout cela n'est bon qu'à vendre au poids du papier.* Now all this can only be sold as old paper.

Page Line

236.— 3. *A tête de ramoneur!* Who looked like a chimney sweeper.

237.— 1. *Avaient rougi ses yeux, fondu ses joues.* Had reddened his eyes and reduced the flesh of his cheeks.

6. *Ariane.* The daughter of Minos threw herself in the sea after having been abandoned by Theseus to whom she had given the way of getting out of the Labyrinth.

12. *Les carcels.* A kind of lamps that have been named after the inventor.

24. *Je ne vous dis pas de monter; cela lui ferait de la peine.* I do not invite you up stairs that would grieve her (Mlle Pierrotte) too much.

238.— 9. *Je vous en voudrais mortellement.* I would be angry with you forever.

239.— 4. *Pour n'avoir plus à s'en inquiéter.* Not to have a thing to think about any longer.

240.— 6. *Il dénicha.* He unearthed.

241.— 6. *Et se fit conduire.* And had himself driven.

9. *On n'y logeait qu'au trimestre.* They rented rooms by terms not any shorter than three months.

14. *Vatel.* The name of a famous cook, now often applied to any cook.

25. *En faisaient tous les frais.* Were all that was growing there.

31. *Fit enfin de son mieux pour chasser cet air de banalité qui empeste les garnis.* Did his very best to drive away that common, vulgar appearance that is the blemish of all rooms that rent furnished.

242.— 3. *Il déjeuna sur le pouce.* He ate his breakfast without sitting down.

18. *Les coulisses sont bavardes; un mot pouvait donner l'éveil.* There is much chatting done in the side-scenes and a word might have made his (Jacques) presence known.

20. *S'en fut.* Went.

243.— 1. *Je suis sûr de mon coup.* I am sure of success.

18. *Des Italiens.* Of the Italian opera.

Page Line

244.— 5. *Réveillon.* A late supper. That expression usually applies to a Christmas supper.

245.— 1. *L'Expansion.* Is here personified; that explains the use of a capital letter.

2. *Fit dire.* Sent word.

6. *Il avait bonne envie de pleurer.* He felt like weeping.

246.— 5. *Laissons cela tranquille.* Let us talk no more about that.

16. *Est-ce que tu m'en veux de t'avoir enlevé?* Are you angry because I took you away from that theatrical company?

22. *Ou plutôt à faire semblant.* Or rather to pretend to do so.

247.—10. *Je l'entendais se virer de droite et de gauche.* I heard him turn on his right and on his left side.

249.— 4. *Nous allons te faire habiller de neuf.* We are going to buy you a new suit of clothes.

14. *Et tâchons seulement qu'elle ne nous joue pas les mêmes tours que l'ancienne.* But let us try to manage so that it does not play on us the same tricks as the old did.

30. *Il ne s'agit pas de gagner votre vie.* It is not necessary to earn your living.

250.— 9. *J'avais bien d'autres hontes à fouetter.* I had many other reasons for being ashamed of myself.

18. *Il faut que je songe à notre pot-au-feu.* I must think to earn money to live on. Lit.: I must think of our soup and beef.

26. *Mais à peine eut-il les talons tournés que je pris mon vol dans la rue.* But he had hardly gone away (Lit.: turned his heels) that I went down the street.

27. *J'avais des courses à faire.* I had some business to attend to.

251.— 7. *Je n'ai pas plus d'envie que toi.* I do not desire more than yourself do.

28. *La porte vole en éclats.* The door is broken in.

252.— 7. *Je lui en avais tant fait!* I had behaved so badly towards him!

Page Line

252.—14. *Avait voulu tenir ses livres lui-même.* Had tried to keep his books himself.

16. *Un tel gâchis du doit et avoir.* Such a mixed up condition of debit and credit.

19. *Je n'aurais pas demandé mieux.* I would have asked nothing better.

24. *Je fus obligé de jeter ma plume aux chiens.* I was obliged to give it up. Lit.: I was obliged to throw my pen to the dogs.

26. *Il donnait tête baissée au plus épais des chiffres.* He went bravely into the most complicated figures. Lit.: He went headlong in the thickest ranks of figures; an expression usually applied to military matters.

254.— 2. *La chiffraille*—les chiffres. This is a disdainful expression.

5. *Bien en train.* Well settled down at his work.

15. *Voilà dix jours que, sans t'en rien dire, je battais le pavé à cette intention.* For the last ten days, without having said anything to you, I have been going all through Paris with that aim in view.

28. *Je me sens tout patraque.* I am feeling really ill.

255.—15. *Malgré son étiquette pompeuse.* In spite of its pompous name.

16. *Une petite école pour rire.* A small, unimportant school.

18. *Une vingtaine de petits bonshommes.* A score of little fellows.

256.— 4. *Quelques tours de jardin faits à grands pas.* We used to walk in the garden at a rapid gait.

10. *Les affaires n'allaient pas trop mal.* Business was fair.

12. *Et on pourrait songer à se remettre tous ensemble.* And we could think of getting the family together again.

257.—14. *Je languissais d'avoir de ses nouvelles.* I was very anxious to know how he was.

258.— 7. *C'est le jeune homme en question.* This is the young man I told you about.

Page Line

258.—30. *Il ne passera pas la nuit.* He will not live through the night.

259.—10, *On m'a prévenu trop tard.* I have been sent for too late.

17. *Je lui ai souvent conseillé de faire venir quelqu'un.* I often advised him to send for the doctor.

19. *C'était si uni, voyez-vous, ces enfants-là!* They love each other so dearly those young men, you see!

260.— 2. *S'était fait mettre un matelas sur le canapé.* Had had a mattress put on the sofa for himself.

14. *Qu'on se colle au visage.* That one assumes.

29. *J'ai envoyé chercher le curé de Saint-Pierre.* I sent for the rector of Saint Peter's church.

261.—15. *Au premier signe.* At the first call.

262.—29. *Il faudra leur apprendre la chose par morceaux.* You must break the news to them little by little.

263.— 5. *Voilà le bon Dieu.* Here comes the priest bearing the holy communion.

8. *Les saintes huiles.* The consecrated oil.

15. *Qu'il avait l'air de parler de loin.* That he seemed to speak from far away.

265.—11. *Je viens de porter l'extrême onction.* I have just carried the last sacrament.

266.— 1. *Il y a là un grand trou dans ma mémoire.* There is there a large gap in my remembrances.

267.— 6. *Elle se détache sur le gris du ciel.* It is set forth by the gray sky.

10. *Le faubourg Montmartre.* A street formerly in the suburbs but now in Paris.

268.— 3. *Une large litière de paille.* Wide and thick layer of straw (to deaden the noise of the street).

7. *Tous les médecins l'ont condamné.* All physicians have given him up.

11. *Que la grande sauterelle.* Let the funeral director.

17. *Raspail* (1794-1878). A well known physician and the author of a number of popular medical books.

269—. 1. *La flûte enclouée.* The flute is silent.

29. *Il reprend pied.* He comes to his senses again. Lit.; His feet are firm on the ground again.

Page. Line.

270.— 1. *Se met en branle.* Begins working again.

271.—13. *J'ai toute ma tête maintenant.* I am quite conscious now.

26. *Est-ce que je suis couché depuis longtemps?* Have I been in bed long?

272.— 2. *Pour peu que la maladie continue, toute l'Académie de médecine y passera.* If the sickness is much longer, all the members of the Academy of medecine will be called in.

9. *Qu'est-ce que vous me chantiez donc?* What did you talk about?

15. *Saint-Émilion.* A fine grade of claret.

17. *Ce jeune trompe-la-mort sera sur pied.* That young death-deceiver will be up (Lit.: on foot) again.

273.—26. *Et le feu aux joues.* And her cheeks red.

275.— 4. *Et tombe à la renverse sur son oreiller.* And falls back on his pillow.

276.— 7. *Il n'y a pas jusqu'au joueur de flûte.* Even the flute player.

14. *S'est rabattu sur la veuve Tribou.* Has commenced paying attentions to Mrs. Tribou, who is a widow.

277.— 8. *Trêve aux rêvasseries.* I must give up happy dreams.

14. *A pas de loup.* On tip toe.

278.— 8. *Mais si je m'arrange pour.* If I manage so.

11. *Si je suis de votre maison sans en être.* If I am in your house without making myself conspicuous.

26. *Les cheveux relevés à la chinoise.* Her hair brushed up very much the way Chinese women dress it.

279.— 9. *En riant sous cape.* Laughing in his sleeve.

22. *Marche avec des bottes de sept lieues.* Goes on very fast.

28. *Il y a du feu.* There is love.

280.— 4. *Pour si bien qu'il soit dans son grand lit.* Although he is very comfortable in his large bed.

281.—11. *Esculape* (Eng.: Æsculapius). The god of medecine and son of Apollo.

13. *Touraine.* An old province of France now forming the departement d'Indre-et-Loire, is situated in almost the center of France; it is sometimes called: *le jardin de la France.*

Page. Line.

283.—11. *Il s'est trouvé au niveau de sa tâche.* He has found himself equal to his work.

17. *Il n'irait pas longtemps.* He would not live long.

284. –11. *Avait fait un coup de fortune.* Had struck a good fortune.

7.—**L'Ombra.** By A. GENNEVRAYE. 216 pp.

8.—**Le Maître de Forges.** By GEORGES OHNET. 341 pp.

9.—**La Neuvaine de Colette.** By JEANNE SCHULTZ. 236 pp.

10.—**Perdue.** By Mme. HENRY GRÉVILLE. 359 pp.
Notes by George McLean Harper, Ph.D.

11.—**Mlle. Solange,** (Terre de France). By FRANÇOIS DE JULLIOT. 359 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

12.—**Vaillante,** ou *Ce que femme veut.* By JACQUES VINCENT. 277 pp.

*13.—**Le Tour du Monde en Quatre-Vingts Jours.** By JULES VERNE. 373 pp. *With notes by Herman S. Piatt.*

14.—**Le Roman d'un Jeune Homme Pauvre.** By OCTAVE FEUILLET. 204 pp.

15.—**La Maison de Penarvan.** By JULES SANDEAU. 292 pp.

16.—**L'Homme à l'Oreille Cassée.** By EDMOND ABOUT. 278 pp.

17.—**Sans Famille.** By HECTOR MALOT. 430 pp. *Abridged and arranged for school use by P. Bercy, B.L., L.D.*

18.—**Cosia, et le Royaume de Dahomey.** By ANDRÉ MICHEL DURAND. 165 pp.

19.—**Mon Oncle et Mon Curé.** By JEAN DE LA BRÈTE. 249 pp
Notes in English by F. C. de Sumichrast.

20.—**La Lizardière.** By VICOMTE HENRI DE BORNIER. 247 pp.

21.—**Nanon.** By GEORGE SAND. 382 pp.
Notes by B. D. Woodward, Ph. D.

22.—**Le Petit Chose** (*Histoire d'un Enfant*). By ALPHONSE DAUDET. 284 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

23.—**Pêcheur D'Islande.** By PIERRE LOTI. 287 pp. *Arranged for everyone's reading. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

The series will be continued with stories of other well-known writers

MISCELLANEOUS.

Graziella. By A. DE LAMARTINE. 173 pp.
Notes by C. Fontaine, B.L., L.D. 12mo, *paper*, 45 *cents.*

Cinq-mars ou une Conjuration sous Louis XIII. By ALFRED DE VIGNY. *Introduction and copious notes.* 12mo, *cloth*, $1.25.

La Tulipe Noire. By ALEXANDRE DUMAS. 304 pp.
12mo, *paper*, 45 *cents.*

La Lampe de Psyché. By LÉON DE TINSEAU.
16mo, *paper*, 35 *cents.*

Contes de la Vie Rustique. *Arranged with notes by S. Castegnier.* (*In preparation.*)

***Cyrano de Bergerac.** *Comédie Héroïque en Cinq Actes, en Vers.* By EDMOND ROSTAND. 12mo, *cloth, illus.*, 240 *pp.*, $1; *paper*, 50c.

CONTES CHOISIS.

This series comprises some of the very best short stories, NOUVELLES *of French authors. They are very prettily printed, of convenient size and are published at the uniform price of*

Paper 25 Cents. **Cloth, 40 Cents.**

1.—**La Mère de la Marquise.** By EDMOND ABOUT. 135 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

2.—**Le Siège de Berlin et Autres Contes.** By ALPHONSE DAUDET. 78 pp. *Comprising La dernière classe; La Mule du Pape; L'Enfant Espion; Salvette and Bernadou; Un Teneur de Livres. Notes by E. Rigal, B.-ès-S.; B.L.*

3.—**Un Mariage d'Amour.** By LUDOVIC HALÉVY. 78 pp.

4.—**La Mare au Diable.** By GEORGE SAND. 142 pp. *Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

5.—**Peppino.** By L. D. VENTURA. 65 pp.

6.—**Idylles.** By Mme. HENRY GRÉVILLE. 110 pp.

7.—**Carine.** By LOUIS ENAULT. 181 pp.

8.—**Les Fiancés de Grinderwald.** *Also,* **Les Amoreux de Catherine.** By ERCKMANN-CHATRIAN. 104 pp.

9.—**Les Frères Colombe.** By GEORGES DE PEYREBRUNE. 136 pp. *Notes by F. C. de Sumichrast.*

10.—**Le Buste.** By EDMOND ABOUT. 145 pp. *Notes by George McLean Harper, Ph.D.*

11.—**La Belle-Nivernaise,** (*Histoire d'un vieux Bateau et de son Equipage*). By ALPHONSE DAUDET. 111 pp. *Notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L.*

12.—**Le Chien du Capitaine.** By LOUIS ENAULT. 158 pp. *Notes by F. C. de Sumichrast.*

13.—**Boum-Boum.** By JULES CLARETIE. 104 pp. *With other exquisite short stories by famous French writers. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.*

14.—**L'Attelage de la Marquise.** By LÉON DE TINSEAU. **Une Dot.** By E. LEGOUVÉ. 93 pp. *Notes by F. C. de Sumichrast.*

15.—**Deux Artistes en Voyage,** *and two other stories.* By COMTE DE VERVINS, 105 pp.

16.—Contes et Nouvelles. By Guy de Maupassant. 98 pp.
With a preface by A. Brisson.

17.—Le Chant du Cygne. By George Ohnet. 91 pp.
Notes by F. C. de Sumichrast.

18.—Près du Bonheur. By Henri Ardel. 91 pp.
Notes by E. Rigal, B.S., B.L.

19.—La Frontière. By Jules Claretie. 103 pp.
Notes by Charles A. Eggert, Ph.D., LL.B.

20.—L'Oncle et le Neveu, *et* Les Jumeaux de l'Hôtel Corneille. By Edmond About. 120 pp. *Notes by G. Castegnier, B. S., B.L.*

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE POUR LA JEUNESSE.

Les Malheurs de Sophie. By Mme. la Comtesse de Ségur. 203 pp.
In France it is classic. Light, amusing and interesting for young children. 12mo, illustrated, paper, 60c.; cloth, $1.00.

***Catherine, Catherinette et Catarina.** By Arsène Alexandre.
Arranged with exercises and vocabularies, by Agnes Godfrey Gay. Contains many beautiful colored illustrations. Quarto, 75c.

CONTES TIRÉS DE MOLIÈRE.

By Prof. ALFRED M. COTTE.

The stories of some of the most salient of Molière's Comedies, written in the form of novellettes similar in idea to Charles and Mary Lamb's "Tales from Shakespeare."

1.—L'Avare. 2.—Le Bourgeois Gentilhomme. *Each 20 cents.*

MUSIC.

CHANSONS, POÉSIES ET JEUX FRANÇAIS
POUR LES ENFANTS AMÉRICAINS.

Composés et recueillis par Agnes Godfrey Gay.

Music revised and harmonized, by Mr. Grant-Schaefer. Price 50c.

THÉATRE CONTEMPORAIN.

Comprising some of the best contemporaneous French dramatic literature, and of invaluable use to the student in Colloquial French. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students, and are sold at the uniform price of

25 Cents Each.

1.—**Le Voyage de M. Perrichon.** By EUGÈNE LABICHE et EDOUARD MARTIN. 78 pp.
Comedy in four acts. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

2.—**Vent d'Ouest,** *Comedy in one act,* 18 pp., *and* **La Soupière,** *Comedy in one act,* 20 pp. By ERNEST D'HERVILLY. *In one volume.*

3.—**La Grammaire.** By EUGÈNE LABICHE. 54 pp.
Comedy in one act. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

4.—**Le Gentilhomme Pauvre.** By DUMANOIR and LAFARGUE. 76 pp. *Comedy in two acts. Notes by Casimer Zdanowicz, A.M.*

5.—**La Pluie et le Beau Temps,** *Comedy in one act, in prose.* By LÉON GOZLAN. 34 pp. *And* **Autour d'un Berceau,** *Play in one scene.* By ERNEST LEGOUVÉ. 11 pp.

6.—**La Fée.** By OCTAVE FEUILLET. 43 pp.
Comedy in one act.

7.—**Bertrand et Raton.** By EUGÈNE SCRIBE. 43 pp.
Drama in five acts, in prose.

8.—**La Perle Noire.** By VICTORIEN SARDOU. 72 pp.
Comedy in three acts, in prose.

9.—**Les Deux Sourds.** By JULES MOINAUX. 37 pp.
Comedy in one act.

10.—**Le Maître de Forges.** By GEORGES OHNET. 101 pp.
Comedy in four acts. Notes by C. Fontaine, B.L., L.D.

11.—**Le Testament de César Girodot.** By ADOLPHE BELOT. and EDM. VILLETARD. 98 pp.
Comedy in three acts, in prose. Notes by Geo. Castegnier B.S., B.L.

12.—**Le Gendre de M. Poirier.** By EMILE AUGIER and JULES SANDEAU. 92 pp.
Comedy in four acts, in prose. Notes by F. C. de Sumichrast

13.—**Le Monde où l'on s'ennuie.** By Edouard Pailleron. 124 pp.
Comedy in three acts. Notes by Alfred Hennequin, Ph.D.

14.—**La Lettre Chargée.** By E. Labiche. 28 pp.
Fantaisie in one act.

15.—**La Fille de Roland.** By Vicomte Henri de Bornier. 96 pp.
Drama in four acts, in verse. Notes by Wm. L. Montague, Ph.D.

16.—**Hernani.** By Victor Hugo. 151 pp.
Drama in five acts. Notes by Gustave Masson, B.A.

17.—**Mine et Contre-Mine.** By Alexandre Guillet. 97 pp.
Comedy in three acts. Notes by the Author.

18.—**L'Ami Fritz.** By Erckmann-Chatrian. 96 pp.
Comedy in three acts. Adapted to the use of American Schools and Colleges, and annotated by Alfred Hennequin, Ph.D.

19.—**L'Honneur et L'Argent.** By F. Ponsard. 123 pp.
Comedy in five acts, in verse. Notes by Frederick C. de Sumichrast.

20.—**La Duchesse Couturière.** By Madame E. Vaillant Goodman. 24 pp. *Comedy in one act, adapted from "Les Doigts de Fée;" especially arranged for ladies' cast.*

THEATRE FOR YOUNG FOLKS.

10 Cents Each.

A series of original little plays suitable for class reading or school performance, written especially for children, by MM Michaud and de Villeroy. Printed in excellent type.

The List comprises:

1.—**Les Deux Écoliers.** By A. Laurent de Villeroy. 26 pp
Comédie en un acte, en prose, for boy and three girls.

2.—**Le Roi D'Amérique.** By Henri Michaud. 8 pp.
Comédie en un acte, for boys, 10 characters.

3.—**Une Affaire Compliquée.** By Henri Michaud. 8 pp.
Comédie en un acte, for boys, 7 characters.

4.—**La Somnambule.** By Henri Michaud. 16 pp.
Comédie en un acte, for girls; 8 characters.

5.—Stella. By Henri Michaud. 16 pp.
Comédie en un acte, for young ladies; 6 character

6.—Une Héroine. By Henri Michaud. 16 pp.
Comédie en un acte, for girls; 8 characters.

7.—Ma Bonne. By Henri Michaud. 14 pp.
Comédie en un acte, for girls; 5 characters.

***8.—Dona Quichotte.** By Henri Michaud. 20 pp.
Comédie en un acte, for girls. 6 characters.

GAMES.

The Table Game. By Hélène J. Roth.
A French game to familarize pupils with the names of everything that is placed on a dining-room table. 75c.

Citations des Auteurs Français. By F. L. Bonnet. 75c

Jeu des Académiciens. By Mlle. R. Sée. 75c.

***Miss Theodora Ernst's French Conversation Cards.** 50c.

(See also German.)

CLASSIQUES FRANÇAIS.

Under this general title is issued a series of Classical French works, carefully prepared with historical, descriptive and grammatical notes by competent authorities, printed in large type, at a uniform price of

Paper, 25 Cents. **Cloth, 40 Cents.**

1.—L'Avare. By J. B. Poquelin de Molière. 105 pp.
Comédie en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

2.—Le Cid. By Pierre Corneille. 87 pp.
Tragédie en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

3.—Le Bourgeois Gentilhomme. By J. B. Poquelin de Molière (1670).
Comédie-Ballet en cinq actes. Notes by Schele de Vere, Ph.D., LL.D.

4.—Horace. By P. Corneille. 70 pp.
Tragédie en cinq actes. With grammatical and explanatory notes by Frederick C. de Sumichrast.

5.—Andromaque. By J. Racine. 72 pp.
Tragédie en cinq actes. Notes by F. C. de Sumichrast.

6.—Athalie. By Jean Racine. 86 pp.
Tragédie en cinq actes tirée de l'Ecriture Sainte. With Biblical references and notes by C. Fontaine B.L., L.D

Others in preparation.

VICTOR HUGO'S WORKS.

Les Misérables.

This edition of Victor Hugo's masterpiece is not only the handsomest but the "cheapest" edition of the work that can be obtained in the original French. Its publication in America has been attended with great care, and it is offered to all readers of French as the best library edition of the work to be obtained. Volume I. "Fantine," 458 pages; Volume II. "Cosette," 416 pages; Volume III. "Marius," 378 pages; Volume IV. "Idylle rue Plumet," 512 pages; Volume V. "Jean Valjean," 487 pages.

**5 Volumes, 12mo Paper, $4.50; Cloth, $6.50; Half-calf, $13.50.*

**Single volume sold separately, in paper, $1.00; cloth, $1.50.*

Les Misérables.

One volume edition. The whole story intact; episodes and detailed descriptions only omitted. Arranged by A. de Rougemont, A.M. $1.25.

Notre-Dame de Paris.

The handsomest and cheapest edition to be had, with nearly 200 illustrations, by Bieler, Myrbach and Rossi.

2 volumes, 12mo, Paper, $2.00; Cloth, $3.00; Half-calf, $6.00.

Same *(Edition de Grand Luxe). But 100 copies published. It contains, with the illustrations as in the ordinary edition, 12 fac-simile water colors, and is printed on Imperial Japan paper. The set, 2 volumes, each volume numbered, signed, and in a satin portfolio, $10.00.*

Same *(Edition de Luxe). But 400 copies published. With illustrations as in the "Edition de Grand Luxe," and printed on fine satin paper. The set, 2 volumes, numbered, signed and bound half-morocco Roxbourgh style, gilt top, $6.00.*

Quatrevingt-Treize. 507 pp.

One of the most graphic and powerful of Hugo's romances, and one quite suitable for class study. 12mo, Paper, $1.00; Cloth, $1.50; Half-calf, $3.00.

Quatrevingt-Treize. 595 pp.

With an historical introduction and English notes by Benjamin Duryea Woodward, B.-ès-L., Ph.D., Instructor in the Romance Languages and Literatures at Columbia University and Barnard College, New York. 12mo, Cloth, $1.25.

Les Travailleurs de la Mer.

This celebrated work, which is one of the most notable examples of Victor Hugo's genius, uniform in style with the above, 12mo, Paper, $1.00; Cloth, $1.50; Half-calf, $3.00.

(See also No. 18, "Théâtre Contemporain.")

TEXT-BOOKS OF
THE FRENCH LANGUAGE.

BERCY, PAUL, (B.L., L.D.)

Simples Notions de Français. 101 pp.
75 illustrations, Boards, 75c.

Livre des Enfants. 100 pp.
Pour l'étude du français. 12mo, *Cloth,* 40 *illustrations,* 50c.

Le Second Livre des Enfants. 148 pp.
A continuation of "Livre des Enfants". 12mo, *Cloth,* 50 *illustrations,* 75c.

Le Français Pratique. 191 pp.
1 *volume,* 12mo, *Cloth,* $1.00.

Lectures Faciles, pour l'Étude du Français. 256 pp.
Avec Notes Grammaticales et Explicatives. This, with "Le Français Pratique," is a complete method. Cloth, $1.00.

La Langue Française, 1ère partie. 292 pp.
Méthode pratique pour l'étude de cette langue. 12mo, *Cloth,* $1.25.

La Langue Française, 2ème partie. 279 pp.
For intermediate classes. Variétés historiques et littéraires, 12mo, *Cloth,* $1.25.

***Conjugaison des Verbes Français, avec Exercices.**
12mo, *flexible cloth,* 50c.

BERNARD, V. F.

Genre des Noms.
Étude nouvelle, simple et pratique. 12mo, 25c.

L'Art D'Intéresser en Classe.
Contes, Fables, etc. 12mo, *Paper,* 30c.

La Traduction Orale et la Prononciation Française. 42 pp.
12mo, *Boards,* 30c.

Le Français Idiomatique. 73 pp.
French Idioms and Proverbs, with their English equivalents and copious exercises, systematically arranged. 12mo, *Cloth,* 50c.

COLLOT, A. G.

Collot's Levizac's Grammar and Exercises. 227 pp.
12mo, *Cloth,* 75c.

DU CROQUET, CHAS. P.

***An Elementary French Grammar.** 259 pp.

The arrangement of this grammar is simple, clear and concise. It is divided into two parts: (1) *First Exercises;* (2) *Elementary Grammar. A General Vocabulary is added for the convenience of the student.* 12*mo, Cloth,* 2*nd edition, revised, with vocabulary,* 75*c.*

***A College Preparatory French Grammar.** 284 pp.

Grammar, Exercises, and Reading followed by Examination papers. Fourth edition, entirely revised. 12*mo, half leather,* $1.25.

Conversation des Enfants. 152 pp.

12*mo, Cloth,* 75*c.*

Le Français par la Conversation. 186 pp.

12*mo, Cloth,* $1.00.

First Course in French Conversation.

Recitation and Reading, with separate vocabulary for each reading, $1.00.

French Verbs in a Few Lessons. 47 pp.

Cloth, 35*c.*

Blanks for the Conjugation of French Verbs.

About 60 *blanks in a tablet. Per tablet,* 30*c.*

Conjugaison Abrégée Blanks.

These blanks, besides saving more than half the time otherwise necessary in writing verbs, cause more uniformity in the class drill, make it easier for the pupil to understand his work. Per tablet, 25*c.*

GAY & GARBER.

Cartes de Lecture Française.

Pour les enfants Américains. A set of reading charts printed in very large type and profusely illustrated, $7.50.

MUZZARELLI, PROF. A.

Antonymes de la La Langue Française.

Exercices Gradués pour classes intermédiaires et supérieures des Ecoles, Collèges et Universités.

Livre de L'Elève. Clo., 185 *pp.,* $1.00. *Livre du Maitre. Clo.* 185 *pp.,* $1.50.

PICOT, CHARLES.

Picot's First Lessons in French. 132 pp.

12*mo, Cloth,* 50*c.*

SARDOU, PROF. ALFRED.

The French Language With or Without a Teacher.

Part I, Pronunciation, 75c.; *Part II, Conversation,* $1.25. *Part III, Grammar and Syntax,* $1.25.

Chart of All the French Verbs, 35c.

Part III and the Chart will be sold together for $1.50.

LITERATURE AND CHOICE READING.

BERCY, PAUL (B.L., L.D.)

Lectures Faciles, pour l'Étude du Français. 256 pp. *Cloth,* $1.00.

Contes et Nouvelles Modernes *(P. Bercy's French Reader).* 265 pp. *With explanatory English notes.* 12mo, *Cloth,* $1.00.

Balzac (Honoré de), Contes. 219 pp. *Edited, with Introduction and Notes, by George McLean Harper, Ph.D., and Louis Eugene Livingood, A.B. Clo.,* $1.

BECK, B.

Fables Choisies de La Fontaine. 107 pp. *Notes by Madame B. Beck.* 16mo, *Boards,* 40c.

COLLOT, A. G.

12mo, *cloth,* 75c. *each.*

Progressive French Dialogues and Phrases. 226 pp.

Progressive French Anecdotes and Questions. 233 pp

Progressive Pronouncing French Reader. 288 pp.

Progressive Interlinear French Reader. 292 pp.

COPPÉE, FRANÇOIS.

Extraits Choisis. 177 pp. *Prose and poetry, with notes by Geo. Castegnier, B.S., B.L.* 12mo, *Cloth,* 75c.

FONTAINE, C.

12mo, *cloth, with notes,* $1.25 *each.*

Les Poètes Français du XIXème Siècle. 402 pp.

Les Prosateurs Français du XIXème Siècle. 378 pp.

Les Historiens Français du XIXème Siècle. 384 pp.

MICHAUD, HENRI.

Poésies de Quatre à Huit Vers. 19 pp. *French Poetry for schools.* 20c.

ROUGEMONT, A. DE.

Manuel de Littérature Française. 403 pp.
12mo, half leather, $1.25.

(*See also Victor Hugo's Works*).

SAUVEUR, LAMBERT.

Les Chansons de Béranger. 228 pp.
With notes. *12mo, Cloth*, $1.25.

"VETERAN."

Initiatory French Readings. 155 pp.
In the first part: the picturesque facts of "Our Country," and in the second part: "The Discovery of France" by some young American travellers. *12mo, Cloth*, 75c.

FOR TRANSLATING ENGLISH INTO FRENCH.

BERCY, PAUL (B.L., L.D.)

Short Selections for Translating English into French. 137 pp.
With notes. *12mo, Cloth*, 75c.

Key to Short Selections. 121 pp.
12mo, Cloth, 75c.

HENNEQUIN, ALFRED (PH.D.)

A Woman of Sense and A Hair-Powder Plot.
Two English plays intended for translating Colloquial English into French, with notes. *12mo, Flexible cloth*, 40c.

PROGRESSIVE FRENCH DRILL.

***Un Peu de Tout.** By F. JULIEN.

12mo, cloth, 282 *pages*, 75 *cents*.
Valuable for giving a final polish to the work of preparing for examination.

Preliminary French Drill. By a VETERAN. 68 pp.
12mo. Cloth, 50c.

Drill Book.—A—118 pp.

Embodies systematically the main principles of the language The vocabulary (English and French) will be found to be quite extensive, and contains most of the words in common use. *12mo, Cloth*, 75c.

B.—83 pp.
The purpose of this book is to facilitate the mastery of the irregular verbs in all their tenses. *12mo, Cloth*, 50c.

PRONUNCIATION.

French Pronunciation, Rules and Practice for the Use of Americans. 50 pp.
12mo, Boards, 50c.

Gender of French Nouns at a Glance.
A Card 3 x 5 *inches*, 10c.

VERBS.

French Verbs at a Glance. By MARIOT DE BEAUVOISIN. 61 pp.
8vo, 35c.

French Verbs. By CHAS. P. DUCROQUET. 47 pp.
Cloth, 35c.

French Verbs. By Professor SCHELE DE VERE. 201 pp.
Cloth, $1.00.

Conjugaison des Verbes Français avec Exercices. By PAUL BERCY.
12mo, flexible cloth, 86 *pages,* 50c.

† **Blanks for the Conjugation of French Verbs.** By CHAS. P. DUCROQUET.
Put up in Tablets, 50c.

† **Conjugaison Abrégée Blanks.** By CHAS. P. DUCROQUET.
Put up in Tablets, 25c.

† *These "blanks" save more than half the time otherwise necessary in "writing" or in "correcting" verbs. They ensure uniformity in the class work and give the learner a clearer understanding of what he is doing.*

Drill Book.—B.—82 pp.
12mo, Cloth, 50c.

Mme. Beck's French Verb Form.
By means of this "drill," a verb with form as given can be written by an average pupil in less than fifteen minutes. Size, 9 x 12. *Price,* 50c.

Le Verbe en Quatre Tableaux Synoptiques. By Prof. H. MARION.
"*Sixth Edition.*" *Price,* 25c.

***Verbes Français demandant des Prépositions.** By F. J. A. Darr. *12mo, Cloth,* 50c.

Logical Chart for Teaching and Learning the French Conjugation. By STANISLAS LE ROY. (*In preparation.*)

Manual of French Verbs. *Prepared by* WINONA CREW, B.A. (*In preparation.*)

(*See also Latin, Greek and Games,*

GERMAN.

Kleine Anfange. By Fraulein Albertine Kase. 133 pp.

Ein buch für kleine Leute. 8vo. *Boards, many illustrations,* 75c.

Des Kindes Erstes Buch. By Wilhelm Rippe. 100 pp.

This method is divided into forty lessons, each consisting of a short vocabulary, and appropriate illustration, a reading lesson, and a few sentences to be memorized; and as appendix are given a few simple rhymes suitable for the nursery. 12mo, *Boards,* 40c.

***Der Praktische Deutsche.** By U. Jos. Beiley. *Second edition, entirely revised.* 12mo, *cloth,* 251 *pp.,* $1.00.

The material necessary to enable the learner to converse with Germans in their own language is provided, and it is arranged in such an order that the study will be pleasurable as well as profitable. A vocabulary is at the end.

Das Deutsche Litteratur Spiel. By F. S. Zoller.

A German game of authors, 75c.

Constructive Process for Learning German. By A. Dreyspring. *(In preparation.)*

A Glance at the Difficulties of German Grammar. By Charles F. Cutting. 30c.

***Blanks for the Conjugation of German Verbs.** Per tablet, 35c.

***Deutsch's Drillmaster in German.** By S. Deutsch. *12mo, cloth,* $1.25.

ITALIAN.

NOVELLE ITALIANE.

This series comprises some of the very best short stories, "novelles" of Italian authors. They are very well printed, of convenient size and are published at the uniform price of

12mo, paper, 35 Cents Each.

1.—**Alberto.** By E. de Amicis. 108 pp.
Notes by T. E. Comba.

2.—**Una Notte Bizzarra.** By Antonio Barrili. 84 pp
Notes by T. E. Comba.

3.—**Un Incontro.** By E. de Amicis. 104 pp.
And other Italian stories by noted writers, with notes by Prof. Ventura.

4.—**Camilla.** By E. de Amicis. 120 pp.
With notes by T. E. Comba.

5.—**Fra le Corde d'un Contrabasso.** By Salvatore Farina.
With notes by T. E. Comba.

6.—Fortezza, and Un Gran Giorno. By E. DE AMICIS. 74 pp.
With notes by T. E. Comba.

This series will be continued with stories of other well-known writers.

La Lingua Italiana. By T. E. COMBA. 228 pp.
A practical and progressive method of learning Italian by the natural method—replete with notes and explanations, and with full tables of conjugations and lists of the irregular verbs. 12mo, Cloth, $1.00.

A Brief Italian Grammar. By A. H. EDGREN, Professor of Romance Languages in the University of Nebraska. 12mo, cloth, 90c.

SPANISH.

NOVELAS ESCOGIDAS.

75 Cents Each.

1. **El Final de Norma.** By D. PEDRO A. DE ALARCON. 246 pp.
Notes by R. D. Cortina, A.M. 12mo, *Paper.*

CUENTOS SELECTOS.

35 Cents Each.

1.—El Pájaro Verde. By JUAN VALERA. 60 pp.
With notes by Julio Rojas. 18mo, *Paper.*

TEATRO ESPAÑOL:

Comprising some of the best contemporaneous Spanish dramatic literature and of invaluable use to the student in Colloquial Spanish. They are well printed in good clear type, are nearly all annotated with English notes for students, and are sold at the uniform price of

12mo, paper, 35 Cents Each.

1.—La Independencia. By DON MANUEL BRETON DE LOS HERREROS. 109 pp.
With notes by Louis A. Loiseaux.

2.—Partir á Tiempo. Por DON MARIANO DE LARRA. 44 pp.
Comedia en un acto, with notes by Alex. W. Herdler.

3.—El Desdén con el Desdén. Por DON AUGUSTIN MORETO Y CABANA. 107 pp.
Comedia en tres journadas. Notes by Alex. W. Herdler.

Un Drama Nuevo. By DON JOAQUIN ESTÉBANEZ.
Drama en tres actos. Notes by Prof. John E. Matzke, Ph.D.

Spanish Words and Phrases. By Mme. F.J.A. DARR. *Paper,* 25c.
Spanish Catalogue of Imported Books sent on application.

LATIN.

The Beginner's Latin. By W. McDowell Halsey, Ph.D.
An elementary work in Latin, admirably adapted for beginners in the language, and the result of many years' teaching on the part of the author. 12mo, *Cloth*, 75c.

† **Drisler's Blanks for the Conjugation of Latin Verbs.**
Put in tablets, 25c.

† **Browning's Blanks for Latin Verbs.**
Put in tablets, 25c.

† **Blanks for the Elements of the Latin Verb.**
Put in tablets, 25c.

Latin Paradigms at a Glance, 25c.

***English-Latin Vocabulary for use with Scudder's Latin Reader.** By Miss K. Wendell.
Paper, 25c.

GREEK.

Browning's Blanks for Greek Verbs.
Put in tablets, 25c.

***Blanks for the Conjugation or Synopses of Greek Verbs.** By H. C. Havens. *Per tablet*, 25c.

---

†**Miss Wilson's Spelling Blanks.**
Arranged in Book-form. Price, 35c.

---

† *These blanks save more than half the time otherwise necessary in writing or in correcting. They insure uniformity in the class work, and give the learner a clearer understanding of what he is doing.*

CHINESE.

A Chinese-English and English-Chinese Phrase Book. By T. L. Stedman and K. P. Lee. 187 pp.
12mo, *Boards*, $1.25.

FULL CATALOGUE
of
French Imported Books and General School Books
Sent on application.

Importation orders promptly filled at moderate prices.